



3862



81-1.

7<sup>a</sup> Sol. 15-1-67.

3869-



# DICTIONNAIRE

ABRÉGÉ

DÈS HOMMES CÉLÈBRES.



584600 Palat. 141 35 (1)  
DICTIONNAIRE

A B R É G É .

DES HOMMES CÉLÈBRES

DE L'ANTIQUITÉ ET DES TEMPS MODERNES,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR A.-S. LE BLOND,

Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires,  
et l'un des Auteurs du *Porte-Feuille des Enfants*.

~~~~~  
T O M E P R E M I E R .  
~~~~~




A P A R I S ,

Chez BERTIN FRÈRES, Libraires, rue de Savoie,  
N.º 4.

1803.

221000



## P R É F A C E.

**I**L manquait à l'éducation publique et privée un Ouvrage, en forme de Dictionnaire, qui pût retracer sans cesse aux jeunes gens les circonstances les plus remarquables de l'*Histoire des Grands Hommes*. S'il est un âge dans la vie où l'esprit soit susceptible de l'enthousiasme de la vertu et des talens, où le cœur aime à recevoir les impressions de l'exemple, et soit disposé à juger sainement du mérite des Hommes célèbres, c'est sans doute celui de l'adolescence. L'homme est alors au commencement de sa carrière : il doit être naturellement curieux de connaître la route qu'ont suivie ceux qui sont par-

ij

venus à la gloire. En lisant leur vie, il sent en quelque sorte le besoin de les imiter. Ainsi Thémistocle adolescent rêvait au pied de la statue de Miltiade, et, méditant la vie de ce grand homme, apprenait à marcher un jour sur ses traces.

Mais plus un Dictionnaire historique des Hommes célèbres est propre à piquer la curiosité de la Jeunesse, plus il importait que cet Ouvrage fût rédigé dans de bonnes vues. Nous avons vu, sous le régime révolutionnaire, l'immoralité en rédiger un, dont toutes les pages sont souillées des maximes les plus atroces. Un Libraire cupide, ne voulant pas, au retour de l'ordre, perdre l'édition de cet infâme Recueil, en avait cartonné les premières pages. A la fa-

veur du changement de titre, et d'un avertissement très-moral, il a eu le perfide avantage de tromper quelque temps la confiance des Journalistes et du Public. Ce Libraire, sans principes, a terminé ses jours par un suicide. Un de ses confrères, qui se trouvait à la vente de son magasin, séduit, comme beaucoup d'autres, par le titre de l'ouvrage, en acheta l'édition, consistant en mille exemplaires. Nous devons dire, à sa louange, qu'aussitôt qu'il eut examiné son emplette, il en fit justice lui-même. Il mit l'édition entière à la rame, et en fit même couper les feuilles, pour empêcher qu'on n'en tirât parti. Par ce généreux sacrifice à la morale publique, ce dernier Libraire a bien mérité des hommes honnêtes. La connaissance de

ce trait nous détermine à lui rédiger un  
Ouvrage propre à l'indemniser de la  
perte du premier. Puissent les Pères de  
famille et les Instituteurs seconder nos  
vues, en s'empressant de mettre ce nou-  
veau Dictionnaire entre les mains de  
leurs enfans et de leurs élèves!

---



---

# DICTIONNAIRE

A B R É G É

DES HOMMES CÉLÈBRES.

---

A.

**ABDOLOWYME.** Ce prince sidonien, dont l'Histoire a conservé le souvenir, doit sa renommée à la dignité avec laquelle il soutint tour à tour la bonne et la mauvaise fortune. Sous ce rapport, il doit être indiqué à l'estime de la Jeunesse, et nous nous applaudissons de pouvoir placer son nom à la tête d'un Dictionnaire que nous désirons sur-tout rendre utile.

Alexandre-le-Grand étant entré dans la ville de Sidon, vers l'an 332 avant J. C., ôta la couronne à Straton, qui s'était déclaré pour Darius, et permit à Ephestion de mettre en sa place celui des Sidoniens qu'il jugerait le plus digne d'une si haute fortune. Ephestion, logé chez deux jeunes frères des plus considérables du pays, leur offrit le sceptre ; mais ceux-ci,

A

peu ambitieux , le refusèrent. Ils déclarèrent en même temps qu'ils ne connaissaient personne plus digne du diadème qu'un certain Abdolonyme , descendu , quoique de loin , de la tige royale ; mais si pauvre , qu'il était contraint , pour vivre , de cultiver , par un travail journalier , un jardin hors de la ville. Sa probité l'avait réduit , comme beaucoup d'autres , à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail , il n'entendait pas le bruit des armes qui avait ébranlé toute l'Asie.

Les deux frères aussitôt l'étant allé chercher , avec les habits royaux , le trouvent qui arrachait les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi ; et l'un d'eux portant la parole :  
« Il s'agit , lui dit-il , de changer ces vieux hail-  
» lons avec l'habit que je vous apporte. Quittez  
» cet extérieur dans lequel vous avez vieilli ;  
» prenez un cœur de roi ; mais portez , et con-  
» servez sur le trône , cette vertu qui vous en  
» a rendu digne ; et , quand vous y serez monté ,  
» devenu le souverain arbitre de la vie et de  
» la mort de tous vos concitoyens , gardez-vous  
» bien d'oublier l'état dans lequel , ou plutôt  
» pour lequel vous avez été choisi ». Il sem-  
blait à Abdolonyme , que c'était un songe ; et ne comprenant rien à tous ces discours , il leur

demandait s'ils n'avaient pas honte de se moquer ainsi de lui.

La renommée porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie : quelques uns en murmurèrent , principalement les riches , qui , pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente , et pour sa pauvreté , ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fit venir ; et après l'avoir long-temps considéré , il lui dit : « Ton air ne dément point ce qu'on dit de ton » origine ; mais je voudrais bien savoir avec » quelle patience tu as supporté ta misère. » Plaise aux Dieux , répondit-il , que je puisse » porter cette couronne avec autant de force ! » Ces bras ont fourni à tous mes désirs ; et » tandis que je n'ai rien eu , rien ne m'a man- » qué ». Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu , de sorte qu'il lui fit donner , non seulement les précieux meubles de Straton , mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses ; et de plus , il ajouta à son État une des contrées voisines.

ADAM ( *Maître* ) , menuisier de Nevers , dont le nom de famille était *Billaud* , se rendit célèbre par ses poésies , sous la fin du règne de

de Louis XIII, et au commencement de celui de Louis XIV. C'était un homme sans lettres et sans études ; mais il avait l'imagination vive et prompte, et une veine très-féconde. Jamais poète n'a été loué par un plus grand nombre de beaux esprits. Ils l'ont célébré en vers grecs, latins, et français. Parmi ces derniers, nous ne citerons que ceux de Maynard,

- « Les vers de Maître Adam ont des beautés exquises.
- « Ce Virgile à rabot est plus divin qu'humain.
- « Les Muses désormais ne doivent être assises
- « Que sur des tabourets qui soient faits de sa main ».

Une personne très-puissante ayant sollicité le Poète de Nevers de quitter sa patrie et son métier, et de se rendre à Versailles, en lui faisant espérer un établissement plus avantageux, ces promesses ne le tentèrent point ; il répondit :

- « Pourvu qu'en rabotant, ma diligence apporte
- « De quoi faire rouler la course d'un vivant,
- « Je serai plus content à vivre de la sorte,
- « Que si j'avais gagné tous les biens du Levant ».

Maître Adam mourut le 19 juin 1662, et nous a laissé trois volumes de ses poésies, intitulés ; *les Chevilles*, *le Villebrequin*, et *le Rabot*,

ADRIEN, (*Ælius*) Empereur romain, né à

Italica, l'an 76 de J. C., fut adopté par Trajan, et monta sur le trône le 11 août, 117 de J. C. Ayant fait la paix avec les Parthes, et remis les dettes du peuple romain, il défit les Alains, les Sarmates, et les Daces, et il employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de l'Empire. C'est lui qui fit bâtir un mur de 80 milles, entre l'Ecosse et l'Angleterre, pour empêcher les courses des Barbares. Il appaisa la violente persécution élevée contre les Chrétiens; et, sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, philosophes chrétiens, il promit de ne faire punir les Fidèles que pour des crimes, et non pour la religion.

Adrien eut les vertus d'un souverain, et les vices d'un particulier; il contribua au bonheur de ses peuples, mais il fut le fleau de tous ceux qui lui tenaient de près. Il comprit de bonne heure que le plus grand intérêt d'un prince est de veiller sur les dépositaires de son autorité; et que, quand une province se révolte, c'est toujours la faute de celui qui la gouverne. Il éclairait de près les Gouverneurs des provinces, s'instruisait de leur conduite, et savait démêler le vrai à travers les voiles de la dissimulation. Adrien ne s'est pas moins rendu recommandable par son exactitude à faire obser-

ver la discipline militaire, par les réformes qu'il introduisit dans les tribunaux, par ses soins à adoucir la condition des esclaves, et à leur procurer cette protection que l'humanité prescrit. Il était grand, bien fait, robuste, infatigable dans le travail. Personne, peut-être, de son temps ne pouvait se vanter d'avoir une mémoire plus sûre, plus fidèle, plus étendue. Rien de ce qu'il avait vu ou lu ne lui échappait. On rapporte même qu'il lui suffisait d'entendre un discours une seule fois, pour le répéter sur le champ. Il aimait la poésie, les arts, et les sciences; mais son attachement aux superstitions du Paganisme, son infâme passion pour Antinoüs, et différens traits de cruauté, le déshonorèrent. Quelques Historiens lui ont donné le surnom de *Tyran*; d'autres écrivains lui ont prodigué des louanges: ces derniers, sans doute, ne le jugèrent que sur le bien qu'il a fait comme Empereur. « Je me propose, disait souvent » Adrien au Sénat, de gouverner la République » de manière que je paraisse me souvenir » qu'elle ne m'appartient point en propre, et » que je n'en suis que l'administrateur, au nom » de la nation ».

Quelques jours après qu'Adrien fut monté sur le trône, il rencontra un officier qui avait

cherché à lui nuire ; *te voilà sauvé*, lui dit-il en l'accueillant , *je suis Empereur*.

Adrien mourut à Bayes , le 10 juillet 1238 , âgé de soixante-deux ans. Ce prince , ambitieux des suffrages de la postérité , avait lui même composé des mémoires sur sa vie , qu'il fit publier sous le nom d'un de ses affranchis , et qui n'étaient sans doute qu'un panégyrique. On a remarqué que c'est le premier des Empereurs romains qui introduisit la coutume de porter de la barbe ; et que ce qu'il avait imaginé pour cacher une difformité personnelle , devint un ornement pour ses successeurs.

AGÉSILAS. Ce roi de Sparte éloigné de la couronne par sa naissance , avait été élevé dans cette discipline sévère dont il n'y avait que les fils aînés des rois qui fussent exempts ; il avait appris , dans cette manière de vivre , pleine d'exercices laborieux , ce qui forme les grands hommes et les grands princes , à être compatissant envers les malheureux , à modérer ses passions , à respecter les lois. Jamais roi de Sparte , dit Xénophon , ne fut plus puissant qu'Agésilas , et personne ne se plut tant à suivre les conseils des magistrats.

Un plaideur demandant à ce prince des lettres de recommandation pour un juge qui

était de ses amis : *Mes amis* , répondit-il ,  
*n'ont pas besoin de recommandation pour*  
*rendre justice.*

Un monument de la soumission d'Agésilas aux lois de sa patrie , est la lettre qu'il écrivit aux Éphores de Lacédémone. La guerre était allumée en Grèce. Lorsqu'il était occupé à ses expéditions en Asie , on lui mande de revenir. Il répondit aussitôt : « Agésilas aux Éphores ,  
» Salut : Nous avons soumis une grande partie  
» de l'Asie , mis en fuite les Barbares , et fait  
» dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre ;  
» mais, puisque vous m'ordonnez de retourner ,  
» je suis de près ma lettre qui vous avertit de  
» mon départ , et je la préviendrois s'il m'était  
» possible. J'ai reçu le commandement , non  
» pour moi , mais pour ma ville et les alliés.  
» Je sais qu'un commandant ne mérite et ne  
» remplit véritablement ce nom , que lorsqu'il  
» se laisse conduire par les lois ». Agésilas , prince actif , était aussi père tendre. Quelqu'un le surprit un jour , à cheval sur un bâton avec ses enfans. Il sourit , et se tournant vers celui qui l'avait vu dans cette posture : *Attendez* , lui dit-il , *pour en parler , que vous soyez père.* Agésilas mourut vers l'an 354 , avant J. C. , âgé de 84 ans.



**AGIS**, roi de Sparte, forma le dessein de rétablir l'ancienne discipline de Lacédémone, d'abolir les dettes, et de rendre communs les biens des habitans, selon les lois de Lycurgue; mais les riches, les femmes, et Léonidas son collègue s'y opposèrent. Craignant les entreprises de Léonidas, il se retira dans un temple. Trois Éphores de ses amis s'offrirent de l'accompagner pour le défendre si on l'attaquait; mais ils le firent entrer dans une prison devant laquelle ils passaient. Léonidas s'y transporta, et le fit étrangler, 240 ans avant J. C.

**AGRICOLA**, (*Cneus Julius*) natif de Fréjus, et gouverneur de la Grande-Bretagne, pour les Romains, se rendit fameux par ses exploits. Il soumit l'Écosse aux Romains, après avoir vaincu Galgace, général des Anglais, en bataille rangée. L'Empereur Domitien, jaloux du mérite de ce grand homme, s'en défit, à ce que l'on croit, par le poison, vers 93 ans de J. C. Tacite, gendre d'Agricola, en fait un grand éloge, et déplore sa mort d'une manière très-pathétique. Agricola mourut à 55 ans. Il était fils de Junius Græcinus, chevalier Romain, qui fut élevé par son mérite au rang de Sénateur, après avoir été Intendant de province, et dont Caligula se défit par haine pour

sa vertu. L'esprit et la probité étaient héréditaires dans cette famille. Le père de Julius Grœcinus, Intendant de province, ne vola et ne foula jamais personne; son fils et son petit-fils imitèrent son exemple dans les mêmes emplois. On ne saurait trop proposer de semblables modèles.

AGUESSEAU, (Henry-François d') naquit à Limoges, en 1668, d'une ancienne famille de Saintonge.

Il n'est aucun lecteur en qui le nom de ce célèbre Chancelier ne rappelle à l'instant le souvenir des vertus les plus recommandables.

Son père, Intendant de Languedoc, ne tarda pas à s'apercevoir de ses heureuses dispositions. En effet, d'Aguesseau montra, dès son enfance, un cœur vertueux, plein de douceur et de bonté, un esprit élevé, une imagination féconde, une facilité surprenante pour apprendre, avec une mémoire prodigieuse, qui acquérait toujours, sans jamais rien perdre de ce qu'elle avait acquis.

Il n'eut presque d'autre instituteur que son père; et les fréquens voyages que celui-ci était obligé de faire étaient pour son fils, qui l'accompagnait toujours, une occasion continuelle d'acquérir de grandes idées, d'admirer

les grands objets de la nature, et de sentir la nécessité de l'étude des langues.

Il connut Boileau, qui avait, ainsi que lui, une maison de campagne à Auteuil, et dont la société faisait ses délices. Il paraît que Boileau n'était jamais plus satisfait de ses vers que quand il obtenait son suffrage ; car, dans son Epître à son jardinier, il dit à ce bon Antoine : Oh ! que tu regretterais ton jardinage, si, devenu tout-à-coup poète et bel esprit, tu t'occupais à polir des vers qui pussent plaire à d'Aguesseau !

Ce célèbre et vertueux magistrat n'avait d'autre délassement que de passer de temps en temps quelques journées à la campagne, au milieu de cette belle nature qu'il avait admirée dès son enfance. Les mathématiques, la physique, l'agriculture, la poésie, ne lui étaient pas étrangères ; il disait même quelquefois qu'il s'appliquait à ces sciences par goût, et aux affaires uniquement par devoir.

Son éloquence est un modèle, on y trouve toute la douceur, toute la dignité de son caractère, toute la richesse de son esprit, toute la pureté, toute l'harmonie de son ame.

Jamais carrière plus pleine et plus honorable que celle que remplit d'Aguesseau. Avocat du

Roi au Châtelet, à l'âge de 21 ans; Procureur général du Parlement à l'âge de 32 ans; il parvint, à 48 ans, à la première charge de la magistrature, celle de Chancelier, sans en avoir jamais demandé ni désiré aucune. Il s'en démit de lui-même en finissant sa 82<sup>e</sup> année, et le Roi lui en conserva les honneurs.

Il avait épousé Anne-Lefebvre d'Ormesson, qui termina ses jours à Auteuil. D'Aguesseau voulut après sa mort reposer à côté d'une femme qui avait été digne de lui.

Ses enfans lui élevèrent, dans ce village, un modeste monument dont le Roi leur fournit le marbre. Il a traversé la révolution; et le gouvernement actuel en le faisant réparer, a donné une nouvelle preuve du respect qu'il porte aux grands hommes et à la vertu.

ALCÉE. Sa patrie était Mitylène, ville de Lesbos. C'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que, dans un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jeta bas ses armes, et se sauva par la fuite. Horace raconte de lui-même une pareille aventure. Les poètes se piquent moins de bravoure, que de bel esprit. Quintilien dit que le style

d'Alcée était serré, magnifique, châtié ; et, ce qui met le comble à son éloge , qu'il ressemblait fort à Homère.

ALCIBIADE , célèbre par ses vertus et par ses défauts , était fils de Clinias , Athénien , neveu de Périclès , et un des descendans d'Ajax en ligne directe. Il était d'une beauté peu ordinaire , et plus riche que la plupart des premières maisons d'Athènes. Cornélius Népos paraît l'avoir parfaitement peint, en disant de lui , qu'il surpassa tous ses concitoyens en vices et en vertus. Il était savant , éloquent , infatigable , libéral , magnifique , affable , et sur-tout habile à se prêter aux circonstances ; c'est-à-dire qu'il savait , quand il en était besoin , se parer de toutes ces belles qualités ; car , lorsqu'il lâchait la bride à ses passions , il était indolent , luxurieux , dissolu , adonné aux femmes , intempérant , et profane.

Il se signala dans toutes les occasions , et remporta le prix aux jeux Olympiques. Ayant été accusé de sacrilège , il se sauva à Thèbes en Béotie , et se jeta dans le parti des Lacédémoniens , auxquels il fit contracter alliance avec le roi de Perse. Il vivait à Lacédémone en lacédémonien , lui qui était accoutumé au luxe d'Athènes ; néanmoins , les généraux

Spartiates en ayant conçu de la jalousie, Alcibiade se retira vers Tisapherne, général de Darius, et ménagea son rappel à Athènes. Avant que de retourner, il obligea Lacédémone à demander la paix, et prit plusieurs villes sur les frontières d'Asie. A son retour, les Athéniens lui rendirent ses biens, et le comblèrent d'honneur. Quelques années après, Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille contre les Lacédémoniens, Alcibiade fut déposé, ce qui l'obligea de se retirer vers Pharnabaze.

Éphore l'historien, cité par Diodore de Sicile, rapporte ainsi les circonstances de la mort d'Alcibiade ; il dit que cet Athénien ayant démêlé que Cyrus le jeune avait dessein de prendre les armes, en informa Pharnabaze, et pria ce Seigneur d'apprendre la chose au Roi ; mais que Pharnabaze, lui enviant l'honneur de cette découverte, envoya en cour un de ses confidens, pour en avoir seul le mérite. Alcibiade, soupçonnant ce qui se passait, se rendit en Paphlagonie, et tâcha d'obtenir du Gouverneur de cette province, des lettres de recommandation pour le Roi. Pharnabaze l'ayant appris, paya des assassins pour le tuer. Alcibiade était dans sa cinquantième année, quand il fut assassiné, vers l'an 404 avant J. C.

**ALDROVANDE**, (*Ulysse*) naquit à Bologne, en 1522, d'une famille de Sénateurs. Dès l'âge de six ans, il eut le malheur de perdre son père, secrétaire du Sénat. Quoique sa mère n'eût qu'une fortune médiocre, elle voulut que l'éducation de ses enfans ne souffrît pas du défaut de fortune dans lequel la laissait la mort de son époux. Elle prit chez elle un précepteur, qui leur donna les premiers principes des sciences.

Le jeune Ulysse avait reçu du ciel un esprit très-pénétrant, et sur-tout une passion si vive pour l'étude, que, méprisant les jeux de l'enfance, il passait, dans la lecture, les momens de récréation accordés à ses frères : savoir, et connaître, était déjà pour lui le plus impérieux de tous les besoins.

A l'âge de douze ans, une sorte d'inquiétude qui lui rendait insupportable une vie trop sédentaire, le porta à s'évader de la maison paternelle, pour se rendre à Rome. Sans argent, sans crédit, sans expérience du monde, il soutint, avec une fermeté au dessus de son âge, les détresses qui devaient l'accompagner dans un voyage entrepris de la sorte. Mais uniquement occupé de voir des choses nouvelles, peut-être ne s'apercevait-il pas même

des privations qu'il éprouvait, et il ne tarda cependant pas à revenir chez sa mère.

Les instances de sa famille l'engagèrent à suivre les leçons de différens professeurs distingués, qui enseignaient le droit et la rhétorique. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de six ans, il était en état d'occuper une chaire de Jurisprudence. Il réfléchit alors que sans l'étude de la philosophie, il était impossible d'acquérir de véritables lumières; il alla donc à Padoue, et se livra tout entier, non seulement à cette étude, mais encore à celle de la médecine.

A quelque temps de là, il entreprit un voyage à Rome, pour étudier les antiquités. Il trouva dans cette ville le célèbre Rondelet, qui avait suivi le Cardinal de Tournon, en qualité de médecin. Il était alors occupé de son histoire des poissons. Ulysse fit connaissance avec lui, l'accompagna à la pêche, se composa pour lui-même une collection de poissons, qui fut le commencement de son musée, et prit, dans ses entretiens avec ce savant, ce goût vif pour les sciences naturelles qui ne l'abandonna plus, et qui put seul remplir cette ame si avide de savoir.

Dans les momens de repos que lui laissaient



ses cours de philosophie et de médecine , il allait visiter les montagnes d'Italie ; et entre autres le mont Baldo , célèbre à cause de ses belles plantes , peu connues dans ce temps-là. Le Sénat l'engagea bientôt à donner des leçons de botanique. Ses connaissances dans toutes les parties de l'histoire naturelle étaient si vastes , il s'exprimait avec une grâce si peu ordinaire alors , que l'on accourait en foule pour l'entendre , et que ses leçons étaient toujours terminées par les plus vifs applaudissemens.

Plusieurs villes d'Italie possédaient des jardins de botanique ; Aldrovande voulut procurer à sa patrie le même avantage ; il s'adressa au Sénat , qui lui accorda un terrain propre pour cet établissement. Non seulement il donnait au progrès de la science et son temps et ses soins , mais il y prodigua même ce qu'il avait de fortune ; de sorte qu'il aurait pu tomber dans un état de gêne considérable , si le Sénat , le Pape , la plupart des Princes et des Seigneurs d'Italie , ne fussent venus à son secours ; il en reçut , à différentes époques , des sommes considérables , qui le mirent à même de poursuivre ses utiles travaux.

Enfin , après une carrière de quatre-vingt-

trois ans , le 10 mai 1605 , il mourut , comblé de gloire , dans sa maison de Bologne , entouré de ses amis et de ses serviteurs.

Personne au monde n'a autant écrit qu'Aldrovande. On connaît les livres qu'il a publiés lui-même , et ceux qui , après sa mort , ont été composés par ses disciples , avec les matériaux qu'il avait amassés. Mais ce qui reste encore de ses manuscrits , dans la Bibliothèque de Bologne , est prodigieux. On en trouve le catalogue dans les mémoires de sa vie. Parmi les naturalistes qui se formèrent à son école , on distingue Wtverius , le plus chéri de ses disciples , Camerarius , Mathieu Lobel , les frères Bauhin , Spigelius , Éverard , et Worst.

Je terminerai cette notice sur Aldrovande , en rapportant le jugement de l'homme qui pouvait le mieux apprécier son génie , et ses ouvrages. Voici comme s'exprime Buffon : « Aldrovande , le plus laborieux , et le plus savant » de tous les naturalistes , a laissé , après un » travail de soixante ans , des volumes immenses sur l'histoire naturelle , qui ont été » imprimés successivement , et la plupart après » sa mort. On les réduirait à la dixième partie , » si on en ôtait toutes les inutilités , et toutes » les choses étrangères à son sujet. A cette

» prolixité près , qui , je l'avoue , est acca-  
» blante , ses livres doivent être regardés  
» comme ce qu'il y a de mieux sur la totalité  
» de l'histoire naturelle ; le plan de son ou-  
» vrage est bon , ses distributions sont sensées ,  
» ses divisions bien marquées , ses descriptions  
» assez exactes , monotones , à la vérité , mais  
» fidèles : l'historique est moins bon ; souvent  
» il est mêlé de fabuleux , et l'auteur y laisse  
» voir trop de penchant à la crédulité ». Ces  
reproches sont justes ; mais ils s'adressent en-  
core plus à son siècle qu'à Aldrovande lui-même.

ALEMBERT , ( *Jean le Rond d'* ) secrétaire  
perpétuel de l'Académie française , naquit à  
Paris , le 16 novembre 1717 , et fit bientôt  
oublier , par les plus heureux talens , le vice  
de sa naissance. Il a joui de bonne heure d'une  
brillante réputation ; et quoique l'éclat de sa  
renommée ait été peut-être beaucoup aug-  
menté dans le temps par le parti philosophique  
dont il était un des chefs , on ne peut cepen-  
dant méconnaître en lui un mérite réel.  
Il s'est distingué tout à la fois comme litté-  
rateur , et comme savant. Le discours prélimi-  
naire de l'Encyclopédie lui fait le plus grand  
honneur. Il a aussi écrit plusieurs éloges qui  
se font lire avec intérêt. D'Alembert est mort.

le 29 octobre 1783. Cette année fut fatale aux sciences ; elle vit périr presque en même temps Haller , célèbre physiologiste ; Euler , fameux géomètre ; et d'Alembert.

ALEXANDRE-LE-GRAND , fils de Philippe , Roi de Macédoine , naquit à Pella , 336 ans avant J. C.

Comme si , dès ses premières années , il eût senti à quoi il était destiné , il voulait primer en tout , et l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire ; et l'on sait que l'ambition , qui est parmi nous un grand vice , était ordinairement regardée chez les Payens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux et toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices et du corps et de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre , dure , simple , éloignée de tout luxe et de toute délicatesse ; ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Jamais jeune Prince n'eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre. Éloquence , poésie , belles-lettres , arts de toutes sortes , sciences les plus abstraites et les plus sublimes , tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un maître

comme il en eut un ! Il fallait un Aristote pour un Alexandre.

Les commencemens de son règne sont peut-être ce qu'il y a de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume ; qu'il ait abattu ou soumis les ennemis du dehors , et quels ennemis ! qu'il ait désarmé la Grèce , liguée presque entière contre lui ; et qu'en moins de trois ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avait sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, et, plus que tout cela encore, une prudence consommée : qualités qui font le vrai caractère d'un héros.

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les conquérans , et , on peut le dire sans exagération , au-dessus de lui-même , c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre ; c'est le point de vue par lequel il a intérêt qu'on le considère , et sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paraisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avait rendu maître , non encore de la personne de Darius , mais de son empire. Il avait entre les mains, outre Sysi-

gambis , mère de ce Prince , sa femme , et ses filles , princesses d'une beauté qui n'avait rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre était jeune ; il était vainqueur ; il était libre , et non encore engagé dans les liens du mariage ; comme un auteur le remarque du premier Scipion l'Africain , dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré , ou plutôt un temple , où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même , et où elle fut respectée à un tel point , que Darius , près de rendre le dernier soupir , apprenant la manière dont elles avaient été traitées , ne put s'empêcher de lever ses mains mourantes vers le ciel , et de faire des vœux pour un vainqueur si généreux , si sage , si maître de ses passions.

Depuis le siège de Tyr , qui suivit de près la bataille d'Issus , et où Alexandre fit paraître tout le courage et toute l'habileté d'un grand capitaine , on voit les vertus et les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout à coup , et faire place aux vices les plus grossiers , et aux passions les plus brutales. Si , à travers les excès où il se livra , on voit encore briller de temps en temps des marques de bonté , de douceur , de modération , c'est l'effet d'un na-

turel heureux, qui n'est pas étouffé par le vice, mais qui en est dominé.

En général les jugemens que l'on a portés de ce Prince, se trouvent tout à fait opposés : les uns l'ayant loué et admiré avec une espèce d'extase, comme le modèle d'un héros parfait ; et c'est l'opinion qui paraît avoir prévalu : d'autres, au contraire, l'ayant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup, si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires,

Cette diversité de sentimens marque celle des qualités d'Alexandre ; et il faut avouer que jamais Prince ne fut plus mêlé que lui de bien et de mal, de vertus et de vices. Il y a plus ; on doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différens temps où l'on le considère. C'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auraient eu ses armes, s'il les avait tournées du côté de l'Italie, il distingue en lui, pour ainsi dire, un double Alexandre : l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence et de circonspection ; l'autre plongé dans tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance et aux débauches ; en un mot,

devenu plus semblable à Darius qu'à Alexandre, et par le nouvel esprit, et les manières qu'il avait prises depuis ses victoires, ayant fait dégénérer ses Macédoniens dans tous les vices des Persans.

AMBROISE, ( Saint. ) docteur de l'église, et archevêque de Milan, vint au monde environ l'an 340, dans les Gaules, où son père était alors préfet du Prétoire. Sa mère, ayant perdu son mari peu de tems après la naissance de cet enfant, alla demeurer à Rome où elle lui donna les plus habiles maîtres, qui prenaient grand soin de cultiver son esprit, pendant qu'elle veillait sur ses mœurs. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il s'adonna au barreau, et plaida quelque tems dans l'auditoire de Probus, préfet du Prétoire d'Italie. Ce préfet, charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son assesseur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien I, il l'établit gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie; il lui dit, en l'envoyant dans les provinces : « Allez, agissez, non en gouverneur, mais en évêque ». Ce discours fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite; car Auxence, évêque de Milan, étant mort, il s'éleva entre les Ariens et les Orthodoxes,



doxes, une grande contestation pour lui donner un successeur, Ambroise alla à l'église pour appaiser le tumulte, et parla avec tant de sagesse, que toute l'assemblée, catholiques et Ariens, crièrent tous d'une voix : *Ambroise, évêque*. Cette élection fut confirmée par l'empereur Valentinien, et Ambroise fut sacré le 7 décembre 374. Il convertit Saint-Augustin ; fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée, en 381, et refusa courageusement l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, l'obligeant à faire pénitence du massacre de Thessalonique. Ambroise, après avoir représenté à Théodose le malheur d'un prince qui se laisse aller à ses passions, et qui s'expose à répandre le sang innocent par des jugemens précipités, l'exhorta à faire une loi qui suspendit, pendant trente jours, l'exécution des sentences de mort. Théodose fit écrire la loi, la signa, et promit de l'observer. Saint-Ambroise mourut le 4 avril, l'an 397 ; il avait été évêque 22 ans, et avait vécu 57 ans.

AMELOT DE LA HOUSSAIE, (Nicolas) né à Orléans, en 1634. Ses traductions, avec des notes politiques, et ses histoires, sont fort recherchées ; mais ses mémoires, par ordre alphabétique, sont très-fautifs. Il est le pre-

mier qui ait fait connoître le gouvernement de Venise. Son histoire déplut au Sénat , qui était encore dans l'ancien préjugé , qu'il y a des mystères politiques qu'il ne faut pas révéler. On a appris depuis qu'il n'y a plus de mystères , et que la politique consiste à être riche , et à entretenir de bonnes armées. Amelot traduisit et commenta le *Prince* de Machiavel , livre long-tems cher aux petits seigneurs qui se disputaient des Etats mal gouvernés , et devenu inutile dans un tems où tant de grandes puissances , toujours armées , étouffent l'ambition des faibles. Amelot se croyait le plus grand politique de l'Europe ; cependant il ne sut jamais se tirer de la médiocrité. En 1706 , il mourut dans la misère ; c'est qu'il était politique par son esprit , et non par son caractère.

AMYOT , ( Jacques ) savant du XV<sup>e</sup> siècle , né à Melun , l'an 1513 , d'un père qui était Mercier. Amyot , instruit de bonne heure de la médiocrité de sa fortune , s'adonna à l'étude. Il était né avec une conception lente et tardive ; mais son amour pour le travail , et son application infatigable , lui tinrent lieu de génie , et il fit des progrès rapides dans les Lettres. Il a traduit en français la pastorale de Daphnis et Chloé , du sophiste Longus , les Œuvres de Plutarque , et

quelques autres écrits. Son vieux gaulois plaît par son aimable naïveté ; et par des grâces inimitables , qui n'ont pu être effacées par les changemens arrivés dans notre langue.

Un gentilhomme du Berry l'avait chargé de l'éducation de ses enfans. Henri II passant par cette province , Amyot lui fit présenter ; par ses disciples , une épigramme grecque , que le Roi rejeta , en disant : *C'est du grec ; à d'autres.* Le chancelier de l'Hôpital qui était présent , ramassa le papier , et fut si charmé de cette petite pièce de vers , qu'il dit au Roi , que l'auteur méritait d'être précepteur de ses enfans : origine de la fortune d'Amyot , selon l'abbé de St.-Réal. Amyot fut précepteur de Charles IX , grand aumonier de France , évêque d'Auxerre. Amyot était né extrêmement pauvre , et mourut fort riche ; mais s'estimant assez pour ne pas chercher à faire oublier son premier état , il légua , dans son testament , douze cents écus à l'hôpital d'Orléans , en reconnaissance de la charité qu'il y avait éprouvée , il mourut en 1593.

ANACHARSIS. Le jeune Anacharsis , scythe de nation , vint en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre. Athènes était son séjour ordinaire ; il fit plusieurs voyages dans les

provinces voisines , observant par-tout les mœurs et les usages des peuples , assistant à leurs fêtes , étudiant la nature de leur gouvernement , quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain : d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissaient alors.

La Grèce s'était élevée au plus haut point de sa gloire ; il fallait qu'elle descendit au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des Empires. Le déclin , annoncé depuis long-temps , fut très-marqué pendant le règne de Philippe : ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce. Ce pays , si fertile en grands hommes , fut asservi aux rois de Macédoine ; ce fut alors aussi que le jeune Anacharsis s'arracha d'Athènes , malgré tous les efforts qu'on fit pour le retenir ; il revint en Scythie , dépouillé des préjugés qui lui en avaient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène , il cultiva un petit bien qui avait appartenu à un de ses aïeux ; il y goûta le calme de la solitude : on ajouterait , toutes les douceurs de l'amitié , si le cœur pouvait réparer ses pertes. Dans sa jeunesse , il chercha le bonheur chez les nations étrangères ; dans un âge plus avancé , il trouva le repos chez

un peuple qui ne connaissait d'autres biens que ceux de la nature.

**ANACRÉON.** Ce poète Grec, dont les odes ont échappé au temps, à cause de la délicatesse de leur style, n'eut point, de son vivant, du moins plusieurs auteurs l'attestent, une conduite aussi dissolue qu'on pourrait l'imaginer, d'après le genre même de ses poésies. Les fades poètes de nos jours, qui se croient des Anacréon, parce qu'ils ont rimé quelques vau-devilles bien orduriers, doivent être persuadés qu'il faut d'autres titres pour obtenir une gloire durable ; et que ces titres, c'est l'habitude du travail qui les donne.

Anacréon naquit à Téos, ville et port d'Ionie, environ 500 ans avant l'ère chrétienne, à peu près dans le même temps que le grand Cyrus commençait sa brillante carrière, et que Pisisstrate régnait à Athènes.

Polycrate, tyran de Samos, voulut attirer ce poète à sa cour. Anacréon hésite quelque temps ; mais enfin, entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte Abdère, et s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande distinction, et avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya, quelque temps après son arrivée, cinq talents

d'or (1). Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits, à cause de cette somme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables : « Il faut absolument » mépriser et dédaigner tout ce qui peut con- » tenir le germe du chagrin et de l'inquiétude ». Polycrate lui demanda pourquoi il lui avait renvoyé les cinq talens. *Je hais*, lui répondit Anacréon avec une noble franchise, *je hais un présent qui m'empêche de me livrer, pendant la nuit, aux douceurs du sommeil.*

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon retourna dans sa patrie, quelque temps avant le massacre d'Hipparque, (2) par Harmodius et Aristogiton. Il faisait ses délices d'une petite maison de campagne, située aux portes de la ville. Il goûtait en paix le calme et la tranquillité de la vie champêtre, et admirait voluptueusement les charmes toujours renaissans de la nature. Sa maison était dans la plus belle position. L'on découvrait la mer Égée, et l'on

---

(1) Les cinq talens d'or sont évalués à plus de cent mille livres de notre monnaie.

(2) Thucydide prétend qu'Hipparque ne fut point tyran d'Athènes; mais que ce fut Hippias son frère aîné, et il le prouve d'une manière incontestable, dans le sixième livre de la guerre du Péloponèse.

dominait en même temps sur plusieurs îles éparses çà et là dans les environs. Anacréon se livrait lui-même aux travaux de la campagne, et présidait à ses vendanges. Il vivait délicieusement en poète et en philosophe, au milieu de son petit héritage ; goûtait le bonheur, et le faisait goûter à tous ceux qui l'environnaient.

Anacréon coulait des jours purs et sereins dans sa maison de campagne, lorsqu'il partit pour se rendre à Téos ; il n'était suivi que d'un seul domestique, et d'un chien très-fidèle. Le domestique, pressé par un besoin, s'éloigna de la grande route, et revint ensuite rejoindre son maître. Il oublia de reprendre le sac qui renfermait l'argent. Anacréon continue de marcher sans s'apercevoir que le chien ne le suivait plus. Arrivé à Téos il ne trouve point son argent, et ne peut terminer ses affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de sa maison de campagne, et lorsqu'il passait vis-à-vis de l'endroit où le domestique s'était arrêté, le chien l'aperçut, accourut au-devant de lui, le conduisit auprès du sac, qu'il n'avait pas quitté un instant, et expira ensuite, parce qu'il n'avait pas mangé pendant tout ce temps. Jean Tzetzés rapporte cette histoire, dont je ne voudrais pas garantir la vérité ;

mais cette fidélité merveilleuse du chien, sa mort touchante, attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

ANAXAGORE, l'un des plus illustres philosophes de l'antiquité, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, et fut disciple d'Anaximène. Pour se donner tout entier à l'étude, il renonça aux honneurs et aux soins du gouvernement. Personne cependant n'était plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre, par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès son élève. Il lui inspira ces manières graves et majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la République ; il le prépara à cette éloquence sublime et victorieuse qui le rendit si puissant ; il lui apprit à craindre les dieux sans superstition ; en un mot, il était son conseil, et l'aidait de ses avis dans les affaires les plus importantes ; comme Périclès lui-même lui en rend témoignage.

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, Anaxagore avait renoncé également et aux richesses, et aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se souciait donc point, en aucune sorte, de son pays : *Oui*, dit-il, en levant la main vers les cieux, *je m'intéresse beaucoup à ma patrie.* Une autre



fois on lui demanda pourquoi il était né : il répondit , *Pour contempler le Soleil , la Lune , et le Ciel.*

Il était venu à Athènes à l'âge de 20 ans , vers la première année de l'Olympiade LXXV , à peu près dans le tems de l'expédition de Xercès contre la Grèce. Il y a des auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avait fleuri dans l'Ionie , depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athènes , et y enseigna pendant trente ans.

On rapporte diversement les circonstances et l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athènes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce philosophe que de le faire sortir d'Athènes , paraît le plus vraisemblable. Le sujet , ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave , fut ce qu'il enseignait sur la nature du soleil , qu'il définissait *une masse de matière enflammée* ; comme si par là il eût dégradé le soleil , et l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que , dans une ville aussi savante qu'Athènes , un philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres , sans courir le risque de la vie. Mais toute cette af-

faire était une intrigue et une cabale de gens ennemis de Périclès , qui voulaient le perdre , et qui tentèrent de le rendre lui-même suspect d'impiété , à cause de la grande liaison qu'il avait avec ce philosophe.

Anaxagore fut condamné par contumace , et condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle , il dit , sans faire paraître d'émotion : *Il y a long-temps que la Nature a prononcé contre mes juges , aussi bien que contre moi , un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie qui fut pour lui la dernière , ses amis lui demandant s'il voulait qu'après sa mort on le fit porter à Clazomène , sapatrie : *Cela n'est pas nécessaire*, leur dit-il , *le chemin aux Enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres , et pour savoir ce qu'il désirait d'eux après sa mort ; il répondit , qu'il ne souhaitait autre chose , sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté , et la coutume en durait encore au temps de Diogène - Laërce. On dit qu'il vécut 62 ans.

ANDRÉ, (Yves) à qui l'on doit l'excellent ouvrage intitulé : *Essai sur le beau*, naquit à

Châteaulin , petite ville de la Basse-Bretagne ; près de Quimper , le 22 mai 1675 , d'une famille honnête et considérée. Les Jésuites , chez lesquels il étudia , connurent son mérite et l'attirèrent dans leur corps. Il y entra à 23 ans , y cultiva les lettres et les sciences avec beaucoup de fruit , y occupa des chaires pendant toute sa vie , et ne consentit à prendre quelque repos qu'à l'âge de 84 ans. Il entretenait une correspondance suivie avec Fontenelle , qui en faisait le plus grand cas , et qui aurait eu le plus grand désir de le voir habiter Paris.

Des la première édition del' *Essai sur le beau* , le public se décida sur le mérite de cet ouvrage qu'on attribua aux beaux esprits les plus célèbres de la capitale ; cependant le ton de décence qui régna dans cette composition , décéla la profession de l'auteur. Délicat, jusqu'au scrupule sur le *decorum* , le P. André avait donné à sa matière des bornes plus étroites que ne l'aurait fait un homme du monde ; il avait su couvrir les Graces du manteau de la Philosophie , sans empêcher de les reconnaître.

Sans doute les études du P. André , et ses relations , servirent à former ses goûts ; mais ses goûts décidèrent l'emploi de son esprit et

de ses talens. Dès que ses études commencèrent d'être de son choix, il ne s'attacha plus qu'aux lectures qui pouvaient cultiver et perfectionner les plus importantes facultés de son ame : c'était à la fortifier et à l'embellir que travaillait sans relâche ce philosophe, peut-être de tous nos écrivains de ce siècle le plus digne de ce nom. Il cultiva l'histoire ancienne et moderne ; sa mémoire, qui en conservait fidèlement jusqu'aux moindres traces, rendait sa conversation fort intéressante.

Les auteurs Grecs et Latins eurent une préférence marquée dans son estime et dans ses recherches ; il ne voyait dans beaucoup de nos modernes, que des copistes infidèles de ces premiers maîtres de génie et de sentiment. Il ne lisait que pour apprendre à se passer des livres. Sa méthode, en les méditant, était de marquer sur leurs différentes pages, non pas de ces anecdotes qui enrichissent la mémoire d'un savant, mais quelques unes de ces idées fortes, lumineuses, fécondes, propres à étendre les vues et à développer le génie d'un philosophe. Cette histoire, pour ainsi dire, des pensées des hommes, qu'il composait par ses lectures, lui paraissait préférable à toute autre ; il y trouvait la marche de la raison humaine,

et ses écueils. C'étaient autant de matériaux, pour les nouveaux trophées qu'il devait élever à la raison et à la bonne philosophie. C'étaient autant de germes qu'il savait mûrir et développer par une profonde méditation.

Descartes lui semblait le génie le plus grand, le plus vaste, le plus pénétrant, le plus juste, et le plus raisonnable qui eût existé ; il n'en exceptait que Saint-Augustin. Il trouvait que ce restaurateur de la philosophie, qui avait embrassé presque toutes nos connaissances, leur avait donné l'enchaînement le plus naturel et le plus lumineux, en développant la liaison intime des vérités métaphysiques, avec les vérités physiques et morales.

En 1705, notre auteur fit connaissance avec le P. Mallebranche, qu'il trouva tel que ses livres le dépeignaient, plein de raison et de christianisme. Leur liaison fut très-étroite, et leur commerce de lettres ne finit qu'à la mort du P. Mallebranche, au mois d'octobre 1715.

Honnête homme dans toute l'étendue de ce titre, le P. André se montra toujours plein de franchise et de droiture. Maître de lui-même, ni la colère, ni l'intérêt, ni l'ambition, ni les plaisirs des sens, ne purent jamais altérer la tranquillité de son ame. Dur à son corps, il

ne lui accordait , en sommeil et en alimens ; rien au-delà du nécessaire. On lui entendait dire souvent que , *quand nous sommes à moitié bien dans le monde , nous y sommes la moitié mieux que nous ne méritons.*

Le P. André mourut à Caen , le 26 février ; 1764 , après six jours d'une fièvre maligne , dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge. Sa mort ne fut point , comme on pourrait le croire , l'effet d'une défaillance de nature. Sa santé fut toujours assez délicate ; mais l'ordre et la sobriété de son régime , lui laissèrent éprouver peu de maladies ; il eut , dans ses dernières années , quelques infirmités ; cependant il lui semblait à lui-même qu'il vieillissait à des conditions bien supportables.

ANICH , ( Pierre ) naquit le 22 février 1723 , dans un petit village à trois lieues d'Innsbruck. Son père était tourneur et laboureur. Jusqu'à l'âge de 25 ans Anich tournait et labourait ; il allait aux champs avant l'aurore , et en revenait fort tard : son plaisir était d'admirer les astres et leurs révolutions. Il ne se doutait nullement qu'il y eût des règles pour les déterminer , lorsqu'il apprit qu'il y avait à Innsbruck des hommes instruits de toutes ces grandes choses ; il y alla aussitôt , et s'adressa

au père Hell , qui , charmé de la sagacité de ses questions et de ses réponses , lui enseigna l'astronomie.

Le père Hell a rapporté dans ses éphémérides astronomiques , pour l'année 1767 , les circonstances les plus remarquables de la vie de ce paysan astronome. La première fois qu'il se présenta à ce professeur : « Mon père , lui » dit-il , est-ce vous qui observez le ciel et les étoiles ? » Le professeur surpris de la question de ce paysan : *Pourquoi* , lui répondit-il , *me faites-vous cette demande , et qu'y-a-t-il de commun entre vous et mes observations ?*

« Laboureur et berger , répartit Anich , j'ai aussi » observé le cours des étoiles ; mais sans principes , sans méthode ; car je suis fort ignorant ; » et c'est pour faire de plus justes observations » que je suis venu vous trouver. Éclairez moi ; » car je suis très-impatient de savoir comment » les étoiles se meuvent , et quelle cause dirige » leur course ».

Dès ce moment ce professeur compta Anich au nombre de ses disciples ; et , prévoyant le secours que l'astronomie pourrait recevoir d'un tel élève , il lui conseilla de commencer par acquérir quelques connaissances théoriques , avant de songer à faire aucune sorte d'observation.

Anich , pauvre et presque dans l'indigence ; avait bien des obstacles à surmonter ; mais que ne peut un homme fortement passionné ? Il apprit en peu de temps à lire , et les fêtes et dimanches il allait à Inspruck s'instruire des principes de la géométrie pratique , et de la mécanique. En peu de temps il parvint à composer des globes célestes et terrestres plus parfaits , et des instrumens de mathématiques plus justes que ceux du collège d'Inspruck. L'Impératrice Reine , informée du progrès de ses connaissances , lui fit lever la carte du Tyrol. Il s'acquitta de cette commission avec tant d'exactitude , que , dans la carte qu'il présenta de quatre pieds et demi de hauteur , sur sept de largeur , on distinguait non seulement les fleuves , les montagnes , les forêts , les villes , les villages du Tyrol , mais encore jusqu'à la moindre ferme , et jusqu'à la plus petite inégalité du terrain.

Anich , avec tant de talens , était d'une modestie si rare , qu'il ne voulut jamais quitter ses vêtemens de paysan , ni la chaumière où il était né. On le voyait souvent au milieu des instrumens de son premier métier ; étudier , tracer des cartes , construire ces globes , ces machines , qui feront à jamais l'admiration des



géomètres et des géographes. Mais ses travaux multipliés abrégèrent ses jours ; l'esprit épuisa le corps. La mort l'enleva en 1766. Il est enterré dans l'église du village d'Oberperfuff, devenu aujourd'hui célèbre , pour avoir donné naissance à cet homme illustre.

ANNIBAL , général des Carthaginois , et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Il était fils du carthaginois Amilcar , le plus implacable ennemi de Rome. Lorsqu'il n'avait encore que 9 ans , son père lui fit jurer , sur les autels , une haine éternelle contre les Romains. Annibal , à l'âge de 26 ans , prit le commandement de l'armée des Carthaginois , en Espagne. Il prit Salamanque et Sagunte ; de là il entreprit d'aller attaquer les Romains jusque chez eux. Il passa le Rhône , s'ouvrit un chemin à travers les Alpes , et entra en Italie avec une armée de 90,000 hommes de pied et de 12,000 chevaux. Il prit d'abord Turin , défit Cornélius Scipion auprès de Pavie , et Sempronius Longus près de Trébia ; il s'avança ensuite vers le lac de Trasimène , où il défit Flaminius , général romain ; et couronna tous ces exploits par la célèbre victoire qu'il remporta à Cannes. Avant le combat , les Carthaginois parurent d'abord effrayés du grand

nombre des troupes ennemies , qui surpassaient les leurs de plus de moitié. Un officier , nommé Giscon , ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement à Annibal. « Il y a , » lui répondit froidement ce général , une autre » chose encore plus surprenante à laquelle tu ne » prends pas encore garde ; c'est que , dans ce » grand nombre d'hommes , il n'y en a pas un » qui s'appelle Giscon ». Ce sang froid d'Annibal anima le courage des Carthaginois ; car ils ne pouvaient penser que leur général pût plaisanter dans un moment si important , sans être assuré de battre ses ennemis.

Les historiens rapportent qu'Annibal , dans le dessein d'obtenir de nouveaux secours de sa patrie , dépêcha à Carthage Magon , son frère , qui rendit compte au Sénat de cette victoire ; il finit son récit par verser aux pieds des sénateurs , trois boisseaux de bagues d'or , pour faire connaître le nombre incroyable de chevaliers romains qui avaient été tués dans le combat.

Maharbal , général de la cavalerie carthaginoise , avait conseillé à Annibal de ne pas perdre un moment après la victoire remportée à Cannes , et de marcher droit à Rome. Annibal lui répondit : *Qu'il fallait du temps pour*

*délibérer sur une entreprise si importante.* Alors Maharbal lui dit : « Annibal, les Dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un homme ; vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire ».

Ce général victorieux alla perdre sa gloire et ses espérances dans les délices de Capoue, où, sous prétexte de laisser reposer ses soldats, il leur donna le temps de s'énervier, et aux romains, de revenir de leur surprise.

Annibal laissa le temps aux Romains de se remettre de leur consternation, et Fabius Maximus continua de le harceler. Cinq ans après, il alla camper aux portes de Rome ; les Romains en furent si peu effrayés qu'ils envoyèrent le même jour, un secours considérable en Espagne, et que le champ, où la tente d'Annibal était dressée, fut vendu toute sa valeur. Il n'essuya plus que des revers dans tous les combats qu'il livra aux Romains. Il se retira d'abord vers Antiochus, et ensuite auprès de Prusias, roi de Bythinie, où, craignant de tomber entre les mains des Romains, il s'empoisonna ; 183 ans avant J. C., à l'âge de 64 ans.

ANTONIN, originaire de Nismes, naquit à *Lanuvium*, en Italie, l'an 86 de J. C. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir, et d'éloquence,

Il fut Consul l'an 120 de J. C., et succéda à l'empereur Adrien, en 138. Lorsqu'Antonin monta sur le trône, le Sénat lui donna le surnom de *Pius*, qu'il est assez difficile de rendre en notre langue par un seul mot; mais qui rappelait à ses sujets la douceur et la bonté de son caractère, son respect pour la religion, les soins qu'il eut de soulager son beau-père dans sa vieillesse, et Adrien dans sa maladie. Pausanias dit, qu'il ne méritait pas seulement ce titre de *Pius*, mais encore celui qu'on avait donné autrefois à Cyrus, de *Père* des hommes.

Cet Empereur signala le commencement de son règne par un acte de clémence. Quelques Sénateurs ambitieux avaient conspiré contre lui, il ne put dérober leur chef à la vengeance du Sénat, qui le proscrivit; mais il arrêta toute recherche contre ses complices. « Je ne veux » point, dit-il, commencer mon gouvernement » par des actes de rigueur » : et il ajouta agréablement : « Ce ne seroit point une chose qui put » me faire honneur ou plaisir, s'il se trouvait » par les informations que je fusse hâï d'un » grand nombre de mes concitoyens ». L'histoire ne fait point mention d'aucune autre conspiration contre un prince qui se vengeait si noblement.

Son règne fut pacifique ; il se regardait avec raison comme le père du peuple , et , obligé à ce titre , de lui procurer la paix ; il répétait avec complaisance ces paroles de Scipion l'Africain ; *J'aime mieux conserver un seul citoyen , que de tuer mille ennemis.*

Antonin n'ignorait pas qu'un prince n'est que l'économe du trésor public , et qu'il ne doit en user que pour le bien de l'Etat. Lors de son adoption , il avait promis , selon l'usage , des largesses au peuple ; il les acquitta de son propre bien ; et comme Faustine , son épouse , lui en faisait des reproches : « Ne devez-vous pas savoir , lui dit-il , que depuis que nous sommes parvenus à l'Empire , nous avons perdu le droit de propriété , même sur ce que nous possédions auparavant ? » Ce prince , ajoutent les Historiens , donna son patrimoine à l'Etat , s'en réservant l'usufruit à lui et à sa fille Faustine , qu'il maria à Marc-Aurèle.

Plus attentif à conserver les bornes de son empire , qu'à les étendre , Antonin sut éviter la guerre , et les Barbares demeurèrent soumis à ses vertus.

Les délateurs furent bannis sous son règne. En effet , qu'avait-il besoin de ces hommes vils au milieu d'un peuple qui le chérissait ?

Il mourut, regretté de tout le monde, le 7 mars 161, âgé de 73 ans

APPIEN était d'Alexandrie ; il vivait du temps de Trajan, d'Adrien, et d'Antonin. Il plaïda quelque temps à Rome ; puis il eut l'intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Histoire Romaine, non tout de suite, comme Tite-Live ; mais faisant un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettait, selon l'ordre du temps, tout ce qui regardait la même nation. Ainsi son dessein était de faire une histoire exacte des Romains, et de toutes les provinces de leur Empire, jusqu'à Auguste ; et il allait aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Phocius en compte vingt-quatre livres, et il n'avait pas néanmoins encore vu tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal ; des fragmens de celles d'Illyrie ; cinq Livres des guerres civiles, au lieu de huit que marque Photius, et quelques fragmens de plusieurs autres.

Phocius remarque que cet auteur aime extrêmement la vérité de l'histoire, et qu'il

apprend, autant qu'aucun autre, l'art de la guerre ; que son style est simple et sans superfluité , mais vif et animé. Dans ses harangues , il donne d'excellens modèles de la manière dont il faut s'y prendre , soit pour redonner du courage à des soldats abattus , soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe , et copie souvent Plutarque.

ARATUS. Il était de Soles , ville de Cilicie. Il a composé un poëme , fort estimé des savans , sur l'astronomie , qui est parvenu jusqu'à nous. C'est Cicéron qui lui rend ce témoignage. Quintilien en parle moins favorablement. La matière qu'il traitait , fort abstraite et froide par elle-même , ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse et la monotonie par une agréable variété , ni d'y jeter du feu et de la vivacité , par des passions et des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvait attendre , et il l'avait choisi conforme à ses forces. Cicéron , à l'âge de dix-sept ans , avait traduit le poëme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de morceaux dans le *Traité de la Nature des Dieux*.

ARCHÉLAUS , d'Athènes , selon quelques uns , de Milet , selon d'autres , fut disciple et suc-

cesseur d'Anaxagore , dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athènes. Il s'attacha principalement à la physique , comme ses prédécesseurs ; mais il se mêla aussi de la morale un peu plus qu'ils n'avaient fait. Il forma un illustre disciple , ( Socrate ) qui la mit en honneur , et en fit son étude capitale.

AARISTIDE, illustre Athénien , fut surnommé *le Juste*. De toutes ses vertus , la plus connue , et celle qui se fit le plus sentir , ce fut sa justice ; parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuuel , et dont les fruits se répandent sur plus de monde.

Thémistocle , Cimon , Périclès , remplirent leur ville de superbes bâtimens , de portiques , de statues , de richesses ; Aristide fit plus , il la remplit de vertus ; c'est le glorieux témoignage que lui rend Platon. La persuasion où l'on était de la sincérité de sa vertu , et de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état , se manifesta publiquement un jour que l'on jouait une tragédie d'Eschile ; l'acteur ayant récité ces vers , qui contenaient l'éloge d'Amphiaraus : *Il ne veut pas seulement paraître homme de bien , et juste ; mais l'être effectivement ,*



vement, tout le monde jeta les yeux sur Aristide, et lui en fit l'application.

Il présidait au jugement de la cause de deux particuliers. L'un d'eux, pour le prévenir en sa faveur, dit que sa partie adverse s'était toujours montrée opposée aux démarches d'Aristide. Eh! mon ami, lui répartit ce juge intègre en l'interrompant, dis seulement les maux qu'il t'a faits; car c'est ton affaire que je juge et non la mienne.

Une grandeur d'ame extraordinaire rendait Aristide supérieur à toutes les passions : intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie; l'amour de la vertu et de la patrie étouffait en lui tous ces sentimens. C'était l'homme de la république : pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importait peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenait le sien propre, par l'approbation qu'il lui donnait.

Le peuple d'Athènes, qui prétextait souvent la crainte d'une trop grande puissance, pour éloigner un bon citoyen auquel il portait envie, exila Aristide par un jugement de l'Ostracisme. Ce fut dans cette occasion qu'un paysan, ne le connaissant pas, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'Aristide. L'illustre Athénien lui demanda si celui qu'il voulait bannir

lui avait fait quelque tort. « *Aucun*, répondit » cet homme ; *mais je souffre impatiemment » de l'entendre toujours appeler le juste* ». Aristide, sans prononcer un seul mot, prit la coquille, écrivit son nom, et la rendit : il partit pour son exil ; mais en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à son ingrate patrie, aucun malheur qui le fit regretter.

Trois ans après, Xerxès traversant à grandes journées la Thessalie et la Béotie, pour arriver dans l'Attique, les Athéniens firent un décret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y détermina, ce fut sur-tout la crainte qu'ils eurent d'Aristide ; car il craignirent que, se joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plupart des citoyens, et qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares ; en quoi ils jugèrent très-mal de ce personnage, qui, avant ce dernier décret, n'avait jamais cessé d'exhorter et d'encourager les Grecs à défendre leur liberté ; et qui, après ce décret, Thémistocle ayant été élu général de l'armée, se joignit à lui, et le secourut de sa personne et de ses conseils, portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire, pour le salut public.

Aristide qui avait rempli les charges les plus

éminentes de la république , mourut néanmoins si pauvre , qu'Athènes fut obligée de faire les frais de ses funérailles , de doter ses filles , et d'avoir soin de son fils Lysimachus , à qui il ne laissait pour tout héritage , que le poids de sa gloire , et l'exemple de ses vertus.

ARISTOTE , l'un des plus célèbres philosophes , et sans contredit le plus grand naturaliste de l'antiquité. Il était de Stagire , ville de Macédoine. Il naquit 40 ans environ après Platon. Son père , appelé Nicomaque , était médecin , et florissait sous Amyntas , roi de Macédoine , père de Philippe.

Agé de 17 ans , il vint à Athènes , et entra dans l'école de Platon , dont il fit l'honneur et la gloire. Il avait une si grande passion pour l'étude , qu'afin de résister à l'accablement du sommeil , il mettait , dit-on , un bassin d'airain à côté de son lit ; et quand il était couché , il étendait , hors du lit , une de ses mains , où il tenait une boule de fer , afin que le bruit de cette boule , qui tombait dans le bassin lorsqu'il voulait s'endormir , le réveillât sur-le-champ.

Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre , son fils , qui pouvait alors avoir 14 ou 15 ans. Il y avait long-temps qu'il l'avait destiné pour cet important et glo-

rieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Aristote. On aimera à la retrouver ici. « Je vous apprends, lui dit-il, que j'ai un » fils. Je rends graces aux Dieux, non pas » tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir » donné du temps d'Aristote. J'ai lieu » de me promettre que vous en ferez un successeur » digne de nous, et un roi digne de la » Macédoine ».

Aristote n'ayant pas jugé à propos de suivre son élève à la guerre, pour laquelle son attachement à l'étude lui donnait beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un philosophe célèbre par tant d'endroits. Xénocrate tenait alors l'école de Platon dans l'Académie : Aristote ouvrit la sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin, ses leçons étaient sur la philosophie, l'après-midi, sur la rhétorique ; il les donnait ordinairement en se promenant, ce qui fit appeler ses disciples Péripatéticiens.

Il n'enseignait d'abord que la philosophie ; mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour

lors de 90 ans , qui s'était donné tout entier à la rhétorique , et qui y avait un succès incroyable , le piqua de jalousie , et le porta à en donner aussi des leçons. C'est peut-être à cette noble émulation , permise entre savans , quand elle se borne à imiter , ou même à surpasser ce que les autres font de bien , que nous devons la rhétorique d'Aristote , ouvrage le plus complet et le plus estimé que nous ait laissé l'antiquité sur cette matière , à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avait composé pour Alexandre.

On a prétendu qu'il était mort de chagrin ; pour n'avoir pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe , et que même il s'était précipité dans cette mer , en disant , que *l'Euripe m'engloutisse , puisque je ne puis le comprendre. ( Non possum te capere , cape me )*. Il y a bien d'autres choses dans la nature qui passaient son intelligence , et il avait trop bon esprit pour s'en chagriner. D'autres assurent , avec plus de vraisemblance , qu'il mourut d'une colique , en la 63<sup>e</sup> année de son âge , deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avait été ruinée par Philippe , roi de Macédoine , mais Alexandre a fit rebâtir à la prière d'Aristote. Les habi-

tans , pour reconnaître ce bienfait , consacrèrent un jour de fête en l'honneur de ce philosophe ; et lorsqu'il fut mort à Chalcis , dans l'île d'Eubée , ils transportèrent ses restes précieux dans leurs villes , dressèrent un autel sur son monument , donnèrent à ce lieu le nom d'Aristote , et y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque , et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate , roi de Sparte.

ARNAULD, (Antoine) vingtième fils de celui qui plaida contre les Jésuites , docteur de Sorbonne , né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence , son érudition , et ses disputes , qui le rendirent si célèbre et en même-temps si malheureux , selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil et dans la pauvreté , sans considérer la gloire , les amis , et une vieillesse saine , qui furent le partage de cet homme fameux.

Ce célèbre docteur avait une de ces imaginations ardentes qui saisissent et rendent vivement les choses. Exercé de bonne heure aux disputes théologiques , il eut toujours les armes à la main , soit pour attaquer , soit pour se défendre. Son ame pure , courageuse , inébranlable , ne fut jamais intimidée du nombre de

ses ennemis. Seul , contre tous , il les mit plus d'une fois en déroute. Cet homme extraordinaire ne fut pas seulement profond dans la théologie , dans l'intelligence de l'Écriture , dans la science ecclésiastique , il fut encore versé dans la dialectique , l'arithmétique , la géométrie , la grammaire et la rhétorique. Mais sa principale , ou plutôt son unique occupation , fut d'écrire pour la défense de ce qu'il croyait la vérité , à laquelle il consacra sa plume d'où ont coulé des fleuves de livres , comme le dit Saint-Prosper de la plume de Saint-Augustin. Peut-être pourrait-on reprocher à ce docteur la liberté qu'il s'est donnée , dans ses écrits polémiques , de railler et même d'injurier ses adversaires. Mais cet homme , si terrible la plume à la main , apportait dans la société les mœurs les plus douces. Il était incapable d'amertume et de fiel , même envers ses adversaires les plus déclarés , dont il ne détestait que les erreurs.

Indépendamment des ouvrages théologiques et de controverse , on compte , parmi les écrits de ce savant docteur , la *Logique* ou *l'Art de penser* , auquel il eut la principale part ; la *Grammaire générale et raisonnée* , livre plein d'idées philosophiques , rendues avec préci-

sion ; des *Élémens* de géométrie ; des *Réflexions* sur la poésie. Tous ces différens écrits montent à plus de 135 volumes.

Arnauld mourut à Bruxelles , le 8 août 1694 , emportant avec lui les regrets de ses amis , et l'estime de ses ennemis. Les plus fameux poètes ont célébré sa mémoire , et le célèbre Santeuil a composé son épitaphe.

**ARRIEN.** Arrien était de Nicomédie. Sa science et son éloquence , qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon , l'élevèrent dans Rome à toutes les dignités , jusqu'au consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien , et qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien , Antonin , et Marc-Aurèle.

Il était disciple d'Epictète , le plus célèbre philosophe de ce temps-là. Il avait fait , en huit livres , un ouvrage sur les entretiens d'Epictète : nous n'en avons que les quatre premiers. Il avait composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre ; histoire d'autant plus estimable , qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui était en même temps homme de guerre , et bon politique. Aussi Photius lui donna-t-il la



gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des successeurs d'Alexandre , qu'Arrien avait aussi écrites en dix autres livres. Il ajoute que le même auteur avait fait un livre sur les Indes : et on l'a encore ; mais on en fait un huitième livre de l'Histoire d'Alexandre :

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue un autre , de celle de la mer Rouge , c'est-à-dire des côtes orientales de l'Afrique , et de celles de l'Asie jusqu'aux Indes ; mais il semble qu'elle soit d'un Auteur plus ancien , contemporain de Pline le Naturaliste.

AUGUSTE , ( Octave ) Empereur romain , et neveu de Jules-César , né l'an de Rome 689 , et soixante-trois ans avant J. C. Plusieurs Historiens ont peint son caractère et son esprit avec des couleurs bien différentes , parce qu'ils n'ont point distingué en lui le Citoyen ambitieux , et l'Empereur. Octave était injuste , cruel , vindicatif ; adonné à toutes ses passions. Auguste fut un Empereur doux , humain , généreux , et le protecteur des arts. Il fit les délices de son peuple , comme son peuple fit les siennes ; c'est ce qui a donné lieu à ce mot célèbre : *Qu'il devait ou ne point naître , ou ne point*

*mourir*. Une grande pénétration , un art merveilleux de profiter des conjonctures , et de tirer parti des vertus et des défauts des autres ; était sa qualité dominante , et fut celle qui contribua le plus peut-être à son élévation.

Octave César passa de la famille des Octaviens en celles des Jules , ayant été adopté par Jules César , qui le fit son héritier. Il vainquit , dans la Macédoine , Brutus et Cassius , qui étoient les meurtriers de ce grand homme ; et voyant que Sextus Pompeius , fils du grand Pompée , voulait rentrer en possession des biens de son père , il le combattit , et le mit en fuite sur la mer de Sicile. Il vainquit Marc-Antoine à la bataille d'Actium , qui est un promontoire voisin de l'Ambracie , pendant que ce Consul , au lieu de gouverner la Syrie , s'amusait à faire l'amour à Cléopâtre. Après cette victoire , il rangea sous sa puissance le reste du monde , par le moyen de ses lieutenans. Les Parthes lui rendirent les drapeaux et les enseignes qu'ils avaient enlevées à Crassus ; et les Sarmates , les Indiens , les Scythes , et les Daces , qui étaient les seuls d'entre les peuples de la terre qu'il n'avait pas vaincus , lui envoyèrent des présens. Il ferma le temple de Janus , qui n'avait été fermé que deux fois

avant lui , la première , sous le règne de Numa , et la seconde après la dernière guerre de Carthage. Le Sénat lui donna la qualité de Dictateur perpétuel , et le surnom de Divin , comme à César , y ajoutant encore celui d'Auguste , à cause de sa douceur , et de ses grandes actions.

Agrippa et Mécènes l'aidèrent à supporter le poids du Gouvernement : l'un était l'homme de l'Etat , et l'autre l'ami de l'Empereur ; mais tous deux contribuèrent également à sa gloire, Auguste ne se dissimulait point les grandes obligations qu'il leur avait ; et après leur mort , ayant fait une démarche imprudente , il dit , dans l'amertume de ses réflexions : *Je n'aurais pas aujourd'hui lieu de m'en repentir , si Mécènes ou Agrippa avaient vécu.*

Auguste mourut à Nole , âgé de près de 76 ans. Le siècle d'Auguste est un de ceux qui servent d'époque à la grandeur de l'esprit humain ! Les sciences et les arts s'élevèrent sous son règne , par les soins de l'illustre Mécènes , au plus haut point de perfection. Auguste disait lui même , quelque temps avant sa mort , qu'il avait trouvé Rome bâtie de briques , et qu'il la laissait bâtie de marbre.

AUGUSTIN , ( S. ) naquit à Tagaste , ville de Numidie , en Afrique , le 13 novembre de l'an

354. Son père se nommait Patrice , et sa mère Monique ; ils eurent grand soin de lui faire enseigner les Belles-lettres ; et tout le monde remarquait en lui un esprit supérieur , et les plus heureuses dispositions pour les sciences. Il y fit de grands progrès ; mais comme ses études n'avaient d'autre but que sa propre satisfaction, et l'amour de la gloire , elles ne lui servirent , dans sa jeunesse , qu'à le porter à tous les dérèglemens.

Un jour qu'Augustin était seul avec son ami Alipe , un Africain , nommé Pontitien , qui avait une charge considérable à la cour , vint les trouver ; quand ils furent assis pour s'entretenir , Pontitien aperçut un livre sur la table qui était devant eux ; il l'ouvrit , et trouva que c'étaient les épîtres de St. Paul , dans lesquelles Augustin se plaisait à lire depuis quelque temps ; il en fut surpris , parce qu'il croyait y rencontrer quelque ouvrage de Belles-lettres. Il regarda Augustin avec un souris mêlé d'admiration et de joie ; car Pontitien était un chrétien fidèle à sa religion. Il eut avec Augustin et Alipe un entretien , qui fit sur le cœur d'Augustin une vive impression ; et , quand cet officier se fut retiré , il se leva , et s'adressant à Alipe , il lui fit part du changement qu'il éprouvait dans

son cœur. Alipe , étonné de ce changement , le regarda sans rien dire , et le suivit dans un jardin où l'emportait le mouvement qui l'agitait ; ils s'y assirent ensemble à l'écart.

« Après qu'une profonde méditation , dit lui-même Saint Augustin , eut exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères et tous mes égaremens , je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête , qui fut suivie d'une pluie de larmes. Je me levai pour pleurer avec plus de liberté , et me retirai dans un lieu écarté ; je me couchai par terre , sous un figuier ; et ne pouvant retenir mes larmes , j'en répandis des torrens , que vous reçûtes , Seigneur , comme un sacrifice agréable.

« Je vous disais : Mon Dieu ! jusqu'à quand serez-vous en colère contre moi ? jusqu'à quand mettrai-je toujours au lendemain ? pourquoi ne serait-ce pas à cette heure ? J'entendis alors une voix , comme d'un enfant , que je crus sortir d'une maison voisine , qui répétait souvent ces deux mots : *Tolle lege* ; c'est à dire , *prends et lis*. Je pensai si les enfans avaient coutume de se servir de ces paroles , et je ne me souvins point d'avoir jamais rien entendu de semblable. Alors je cessai de pleurer ; et , pensant que Dieu me commandait d'ouvrir les

» Epîtres de St. Paul , que j'avais laissées auprès  
» de mon ami Alipe , et d'y lire le premier en-  
» droit que j'ouvrirais. Je retournai vers Alipe ,  
» j'ouvris le livre , et je tombai sur ces paroles ,  
» que je lus tout bas : *Ne vivez pas dans les*  
» *festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudi-*  
» *cités et les débauches, ni dans les contesta-*  
» *tions et les envies ; mais revêtez-vous de notre*  
» *Seigneur J. C., et ne cherchez pas à con-*  
» *tenter votre chair en ses désirs* ». Augustin n'en  
lut pas davantage ; et aussitôt toutes ses incer-  
titudes se dissipèrent. Il ferma le livre après  
avoir marqué l'endroit ; et , d'un visage tran-  
quille , il dit à Alipe ce qui venait de se passer.  
Alipe voulut lire lui-même les paroles qui  
avaient touché son ami ; et il lui fit remarquer  
celles-ci , qui suivaient : *Recevez celui qui est*  
*faible dans la foi ; s'appliquant à lui-même*  
ces derniers mots. Ils rentrèrent , et vinrent  
dire cette heureuse nouvelle à Sainte Monique ,  
qui en bénit Dieu.

Quelque temps après Augustin se retira à  
la campagne , avec sa mère , et son ami Alipe ;  
et pendant cette retraite il composa plusieurs  
ouvrages , où l'on voit quel était , dès lors , son  
amour pour la vérité , et le désir qu'il avait  
d'arriver à la pureté du cœur par la charité.

Vers l'an 395, Valère, Évêque d'Hippone, le demanda pour coadjuteur, et l'obtint.

Saint Augustin était regardé comme le plus savant Évêque de son siècle, et le docteur de toutes les Églises. La sainteté de ses mœurs le rendait aussi le modèle des chrétiens. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont une partie a été traduite en français. On ne saurait trop lire son livre des confessions, monument éternel de l'humilité de ce grand docteur..... On a aussi ses lettres, en français, ses sermons, ses traités sur la Grace, ses commentaires sur les Pseaumes, et sur d'autres sujets ; et il y a beaucoup à profiter à leur lecture. Saint Augustin conserva une entière connaissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août de l'an 340.

---

## B.

**BACON**, ( François ) né en Angleterre , le 22 janvier 1561 , fut à la fois le philosophe le plus éclairé de son temps , l'homme le plus faible , et le Ministre le plus injuste. Son père exerça , pendant vingt ans , les deux charges de Garde des Sceaux , et de Chancelier , sous le règne d'Élisabeth. Un jour cette Princesse , dans une visite qu'elle lui fit en sa maison d'Hertfort , lui dit , en plaisantant , que cette maison était trop petite pour un homme tel que lui. *Madame* , répondit le Chancelier , *c'est la faute de votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison.* Le jeune Bacon donna de fort bonne heure des marques de ses heureuses dispositions ; il finit le cours de ses études avant sa seizième année , et il commença dès-lors à entrevoir le vide et l'inutilité de la philosophie qui régnait de son temps. Il conjectura que l'édifice des connaissances humaines devait être bâti sur des fondemens plus solides , et il entreprit d'affranchir les hommes du préjugé général qui les soumettait à l'autorité d'Aristote. Son père , qui apper-



cevait en lui une prudence et un jugement au-dessus de son âge, le fit voyager au sortir du collège. Le jeune homme était à Paris en 1577. Pawlet, Ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, conçut de lui une si favorable opinion, qu'il l'envoya auprès de la Reine Élisabeth, chargé d'une commission qui demandait du secret et de la promptitude. Bacon, qui n'avait pas alors dix-sept ans accomplis, s'en acquitta parfaitement. Dans le cours de ses voyages il s'appliqua à connaître les mœurs et les coutumes des peuples, et les différentes Constitutions des gouvernemens. Son père ne lui laissa en mourant qu'une fortune très-médiocre ; ce qui l'obligea à se livrer à l'étude du Droit, pour exercer la profession d'Avocat. Il y fit des progrès si rapides, et y acquit une si grande réputation, que la Reine le nomma son Avocat extraordinaire. Il avait le génie trop vaste pour se borner à l'étude de cette science ; il porta ses vues sur tout l'empire du savoir ; son premier essai fut un traité intitulé : *La plus grande production du temps*. Ce n'était que l'esquisse d'un plus grand dessein, qu'il exécuta dans la suite, sous le titre du *Rétablissement des sciences*. On y voit la marche de l'esprit humain dans la découverte des vérités,

et une théorie universelle, inconnue jusqu'à lui. La grandeur et la beauté de son système purent dès-lors le faire regarder comme un homme que la nature avait fait naître pour instruire et éclairer le genre humain.

Porté par la fortune sur le théâtre du monde, Bacon s'occupa des plus grandes affaires, et fut lié avec les personnages les plus considérables de son siècle. Les talens lui avaient gagné l'amitié du fameux Comte d'Essex, qui, jusqu'à sa mort, se montra toujours son plus ardent protecteur, et le combla de bienfaits. Cependant, après le triste sort de ce Seigneur infortuné, Bacon se rendit coupable envers lui de la plus noire ingratitude. Il prêta sa plume pour justifier cet exemple de sévérité, et se chargea, pour plaire aux Ministres, de publier lui-même, à la face de toute l'Angleterre, les trahisons de son bienfaiteur. Cet écrit souleva tous les esprits contre Bacon, et jamais homme ne fut, ni plus universellement blâmé, ni plus long-temps haï. Sa vie fut même en péril, et l'indignation publique lui fit courir, plus d'une fois, le danger d'être assassiné. Après la mort d'Elisabeth, Bacon s'empressa de faire sa cour à Jacques I<sup>er</sup>, son successeur, et en reçut le titre de Chevalier.

Malgré la supériorité de ses talens , il ne dut son avancement qu'à ses intrigues , et à sa complaisance envers les Ministres et les favoris. Il se montra le courtisan le plus ardent et le plus zélé du fameux Duc de Buckingham ; il alla même jusqu'à se charger de l'administration de ses biens , et à lui servir d'intendant. Il est vrai que c'était un moyen très-sûr de s'avancer , et d'obtenir les bonnes grâces du Prince, que d'avoir celles de ce jeune Seigneur. Il fut d'abord pourvu de la charge de Procureur Général, et la place de Chancelier d'Angleterre étant sur le point de vaquer, Bacon la fit demander au Roi, par son protecteur. Pour s'assurer du succès , il n'oublia rien pour rendre odieux , dans l'esprit du Monarque , tous ceux que la voix publique nommait à cette charge. Ses menées et ses insinuations eurent l'effet qu'il s'en était promis. Comme son père, il réunit les titres de Chancelier et de Garde des Sceaux, en 1617 ; mais il se montra toujours plus jaloux des distinctions attachées à ces deux places, que de la gloire de les bien remplir. Livré à la volonté du Prince et du favori, il n'était parvenu aux honneurs que par de lâches complaisances ; c'est à elles qu'il dut les titres de Baron de Werulam , et de Comte

de Saint-Alban , dont il se vit successivement décoré.

Tout le temps que Bacon pouvait dérober aux soins du Ministère , il l'employait à l'étude de la philosophie. Il fit paraître , en 1620 , le *Novum Organum*. C'est la seconde partie de son ouvrage du *Rétablissement des Sciences* , et celui de tous ses écrits qu'il paraît avoir revu avec le plus de soin.

Nous voici arrivés à l'endroit le plus important de la vie publique du Chancelier Bacon ; époque funeste , marquée par le renversement de sa fortune ; événement d'autant plus triste pour lui , que son honneur même se trouva enveloppé dans ce désastre. Bacon , créature de Buckingham , avait scellé , sans opposition , les Édits et les Lettres-Patentes qui ordonnaient toutes les vexations de ce Ministre. Le peuple , accablé sous le poids des impôts , porta ses plaintes à la Chambre des Communes , contre la corruption qui régnait dans la Chancellerie. Le Roi craignant pour son favori , prit publiquement sa défense ; et comme il fallait une victime au peuple , Bacon fut sacrifié à la vengeance publique. Il fut condamné à une amende de quarante mille livres sterlings , à être mis dans la tour , pour y

demeurer tout le temps qu'il plairait à sa Majesté , déclaré incapable de posséder jamais aucune charge , et d'occuper aucune place dans l'État.

Il ne demeura pas long-temps en prison. Le Roi lui rendit la liberté , et lui remit l'amende prononcée contre lui. Trois ans après sa condamnation , Bacon présenta une requête à ce Prince , pour obtenir des Lettres d'abolition , afin , disait-il , que cette tache ignominieuse fût levée , et que sa mémoire ne passât point à la postérité avec une flétrissure. Le Roi lui accorda ce qu'il demandait ; et la postérité , à qui il en appela du jugement de son siècle , n'a point voulu non plus se ressouvenir de sa faute.

Délivré du soin et du tumulte des affaires , Bacon consacra à l'étude sa retraite et son loisir. Le premier ouvrage considérable auquel il s'appliqua depuis sa disgrâce , est *l'Histoire de Henri VII* , qu'il entreprit par l'ordre du Roi , et qu'il publia en 1622.

Sans entrer dans un plus grand détail sur le nombre et la nature des écrits de Bacon , il suffit de dire , pour donner une haute idée de la force de son esprit , et de sa patience infatigable , que durant les cinq dernières années de sa vie , malgré la perte de sa santé , de ses di-

gnités , et de ses biens , il fit des choses qui auraient pu occuper le cours de la vie la plus longue et la plus heureuse , et immortaliser un écrivain. Après avoir languï quelque temps , infirme , et s'affaiblissant de jour en jour , il trouva la fin de sa vie , dans un excès de travail. Tandis qu'il suivait avec trop de chaleur quelques expériences touchant la conservation des corps , il fut attaqué d'une fluxion de poitrine , qui l'enleva le huitième jour , dans la soixante-sixième année de son âge. Il avait écrit une lettre au Comte d'Arundel , dans laquelle , faisant allusion à la cause de sa maladie , il comparait sa destinée à celle de Pline le vieux , qui rencontra la mort sur le Mont-Vésuve , où il recherchait avec trop de curiosité l'origine des volcans. Il y a dans le testament de Bacon un passage bien remarquable : *Je laisse , dit-il , et je lègue mon nom et ma mémoire aux nations étrangères ; car mes Concitoyens ne me connoîtront que dans quelque temps.*

Le Chancelier Bacon avait épousé , à l'âge de quarante ans , la fille d'un Sénateur de Londres , qui lui avait apporté de grands biens ; elle mourut vingt ans avant lui , et ne lui laissa point d'enfans. Ce philosophe était sujet

à un accident bien singulier ; dans une éclipse de lune, soit qu'il en fût prévenu ou non, il tombait en faiblesse. Cet accident durait tout le temps de l'éclipse, et finissait tout à coup, sans lui laisser aucune incommodité.

BALZAC, (Jean-Louis Guez de) né à Angoulême, en 1594, passa pour l'homme de France le plus éloquent, et pour le restaurateur de la langue française. Il s'attacha au cardinal de la Valette, qui le fit connaître à la cour, où il s'acquit l'estime du cardinal de Richelieu. Balzac fut le premier qui s'appliqua à donner du nombre, de la cadence, et de la grace au discours, par le choix et l'arrangement des mots, par la disposition des phrases et le mélange des sons.

Malgré tant de droits à notre estime, *Balzac* ne saurait être proposé comme un modèle. Il a enrichi la langue, à la vérité, il l'a ennoblie, il l'a subjuguée ; mais la recherche déplacée de son style le rend boursoufflé ; la magnificence de l'expression le rend forcé et gigantesque ; la délicatesse des tours le rend affecté ; l'usage immodéré des figures le rend ridicule ; enfin, son affectation continue d'élégance et de noblesse, dans les choses qui en exigent le moins, le rend souvent absurde et pénible à la lec-

ture. Ce défaut de goût l'a fait tomber dans une espèce de mépris qu'on a poussé toutefois trop loin. On doit lire avec plaisir quelques unes de ses *Lettres*, plusieurs de ses *Traité*s, et sur-tout son *Aristipe*. Les réflexions excellentes répandues dans ce dernier ouvrage, les sages préceptes de morale et de politique, les exemples biens choisis, y peuvent faire oublier les fautes du style, et fournissent des instructions à ceux qui voudront instruire les autres.

Boileau assurait, comme l'ayant su des personnes de la vieille cour, que la société de Balzac, bien loin d'être épineuse, comme ses lettres, était remplie de douceur et d'agrément. Voiture, au contraire, faisait le petit souverain avec ses égaux, accoutumé qu'il était à fréquenter les *Altes*ses, il ne se contraignait qu'avec les grands. Cependant le style empoulé et plein d'affectation du premier annonce un esprit difficile, au lieu que Voiture donne une idée si riante de ses mœurs, qu'il fait regretter à ses lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui; mais il y a d'autres anecdotes qui prouvent qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs écrits.

Le prix de l'éloquence, que distribuait l'Académie française, le jour de la fête de Saint-Louis



Louis, avait été fondé par Balzac. Il mourut le 18 février 1654, à 60 ans, et fut inhumé à l'hôpital d'Angoulême, auquel il laissa 12,000 francs.

BARTHELEMI, (Jean-Jacques) naquit à Cassis, petit port de Provence, le 20 janvier 1716. Il perdit sa mère à l'âge de 4 ans, et apprit de son père à la pleurer. « Tous les jours, » écrivait-il, mon père inconsolable me prenait par la main, me menait dans un endroit solitaire ; il me faisait asseoir auprès de lui, fondait en larmes, et m'exhortait à pleurer la plus tendre des mères. Je pleurais, et soulageais sa douleur. Ces scènes attendrissantes, et pendant long-temps renouvelées, firent une profonde impression sur mon cœur ».

Barthélemi avait 12 ans lorsque son père, après avoir développé, par ses leçons, cette sensibilité exquise dont la Nature l'avait doué, l'envoya au collège de l'Oratoire, à Marseille : il y fit ses études sous un excellent instituteur, le P. Renaud, homme d'esprit et de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, et se plut à cultiver ses dispositions naissantes.

Au sortir du collège, le jeune Barthélemi, qui se destinait à l'état ecclésiastique, passa chez les Jésuites, pour y suivre ses cours de

philosophie et de théologie. Dès lors il se fit un plan d'études particulières ; il s'appliqua aux langues anciennes , au grec , à l'hébreu , au chaldéen , au syriaque. Un jeune Maronite , élevé à Rome , se trouvait alors à Marseille , auprès d'un oncle qui faisait le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemi , devint son maître de langues , lui enseigna l'arabe à fond , et l'accoutuma même , dans des conversations journalières , à le parler facilement.

Barthélemi ne tarda pas à former des liaisons avec les plus illustres académiciens de Marseille , entr'autres avec M. Cary , possesseur d'un beau cabinet de médailles , et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre d'étude. Ils passaient des journées entières à converser ensemble sur les objets les plus intéressans pour l'histoire ancienne.

Ses yeux se tournèrent enfin vers Paris ; en y arrivant , il eut le bonheur de trouver , dans M. de Boze , un guide sûr et un ami zélé , auprès duquel il acquit une partie de ses connaissances numismatiques. Elles lui méritèrent bientôt une place à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; et , après la mort de son ami , il obtint la garde du cabinet des médailles.

Dès lors l'accroissement et l'ordre de ce précieux dépôt, devinrent l'objet de ses soins. Il surmonta toutes les difficultés d'une pareille entreprise, et suivit ce travail immense avec une activité, une exactitude, et une persévérance infatigables.

Au milieu des études sérieuses, le laborieux Barthélemi se procura un délassement : ce fut la composition d'un roman qu'il supposa traduit du Grec. Ce petit roman, qui a pour titre *Carite et Polydore*, respire le goût sain de l'antiquité, et montre que l'auteur la connaissait parfaitement. Il était destiné à l'instruction du jeune d'Auriac, neveu du magnanime et infortuné Malesherbes. Cet Ouvrage est écrit avec une simplicité noble, pleine de graces et d'intérêts : il est facile d'y reconnaître la plume qui devait un jour tracer le *Voyage du jeune Anacharsis*.

Barthélemi avait commencé ce dernier ouvrage en 1757. La hardiesse d'une entreprise aussi vaste, la constance dans l'exécution, qui dura trente années consécutives, au milieu d'une foule d'autres devoirs, dont aucun ne fut négligé. Tout frappe d'étonnement dans cette sublime composition ; on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de

connaissances que cet ouvrage exigeait, et qu'il renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens et des transitions, ou de l'élégance soutenue du style et du charme de tous les récits, qu'au premier coup-d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Plus de vingt mille citations, rapportées au bas de chaque page, écartent toute idée de fiction que le cadre pourrait faire naître, et fournissent un moyen facile de vérifier l'exactitude scrupuleuse de l'auteur. Telles sont les bases de l'ouvrage; tel est le résultat d'une lecture immense et profondément réfléchie des auteurs Grecs et Latins. Quant au plan, il embrasse tout ce qui peut intéresser et instruire dans l'histoire; religion, philosophie, arts, mœurs et usages, grands événemens, portraits frappans des grands hommes de la Grèce. Enfin, le charme et l'illusion sont tels pour le lecteur, qu'il devient involontairement compagnon de voyage du jeune Anacharsis. L'ancienne Grèce existe encore toute entière pour lui; jeux, spectacles, cérémonies religieuses; temples, monumens, assemblées publiques, entretiens des grands hommes, leçons des philosophes, tout se passe sous nos yeux: nous sommes spectateurs et

souvent acteurs dans ces scènes ravissantes. Et tant qu'il existera des hommes éclairés, l'ouvrage et l'auteur feront l'ornement et la gloire de notre siècle.

La révolution avait réduit Barthélemi au plus étroit nécessaire. Bientôt arriva cette crise où le mérite connu fut d'abord un motif de suspicion, ensuite un arrêt de mort. Dénoncé, avec plusieurs membres de la Bibliothèque, par un vil calomniateur, le vertueux et savant auteur d'Anacharsis est conduit aux Magdelonettes, le 2 septembre 1793. Son entrée dans cette maison de deuil et de larmes, eut l'air d'un triomphe; les personnes qui s'y trouvaient, apprenant son arrivée, descendent toutes au bas de l'escalier; et l'y reçoivent avec une sorte d'attendrissement mêlé de respect. Le concierge, nommé Vaubertrand, dont il est juste de conserver le nom, eut pour lui des attentions touchantes, et tous les égards qu'il pouvait lui marquer. Dans cet intervalle, Danton et Courtois, avertis de sa détention, font rougir le comité de sûreté générale; de l'ordre qu'on lui avait surpris, et à l'instant il est révoqué. Barthélemi recouvra ainsi sa liberté; seize heures seulement après l'avoir perdue. La joie qu'il en ressentit, fut courte.

Le poids de ses infirmités s'aggrava de jour en jour. Dans le courant de l'année 1794, de fréquentes défaillances l'avertirent que le principe de la vie s'éteignait par degrés, malgré la force de sa constitution. Il était de la taille la plus haute et la mieux proportionnée. Il semblait que la nature eût voulu assortir ses formes et ses traits à ses mœurs et à ses occupations : sa figure avait un caractère antique, et son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Aristote.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin. Après une courte indisposition, il expira, le 30 avril 1795, entre les bras d'un neveu (Barthélemi Courçai) auquel il avait servi de père, et qui le soignait avec une piété filiale.

**BAUHIN.** (Jean et Gaspard) Les frères Bauhin, originaires d'Amiens, professèrent la médecine et la botanique, à Bâle, leur patrie; et publièrent des ouvrages très-importans sur cette dernière science. Gaspard Bauhin surtout, né en 1560, rendit à la botanique un service inappréciable, par la publication de son *Pinax Theatri Botanici*, ouvrage d'une érudition immense, et qui est devenu classique pour la concordance des dénominations, dont

personne , jusqu'à lui , n'avait osé débrouiller le chaos. Gaspard laissa un fils , nommé Jean Gaspard , qui marcha sur ses traces. Il professa à Bâle , fut consulté d'une partie de l'Europe , et publia les ouvrages que son père avait laissés inédits. Jean Bauhin mourut en 1613, et Gaspard Bauhin en 1624.

BAYARD, ( Pierre du Terrial de ) né en 1476. Les vertus chrétiennes et militaires de cet illustre guerrier lui firent accorder , par ses contemporains , le titre de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Il fut l'un des plus braves , des plus sages , et des plus vertueux capitaines de son temps. Sa valeur , plus qu'humaine , n'était ni farouche , ni brutale ; elle avait pour guide la prudence , et pour compagne la générosité et la grandeur d'âme. On aime , surtout , à voir dans un guerrier , chargé d'un devoir cruel , un cœur généreux et compatissant au malheur d'autrui. Quoique le Chevalier Bayard ne fût point riche , il se priva néanmoins plusieurs fois de parts considérables du butin qui lui revenaient légitimement , pour les répandre dans le sein de quelques indigens , ou pour les distribuer aux compagnons de ses victoires. La pudeur alarmée a trouvé , plus d'une fois , un asyle assuré au-

près de lui. Le Roi Charles VIII le mena à la conquête du royaume de Naples ; il y donna des marques distinguées de sa valeur ; sur-tout à la bataille de Fournoye , en 1501 : il y soutint seul, sur le pont de Naples, l'effort de deux cents chevaliers. Il fut dangereusement blessé à la bataille de Bresse. C'est là qu'il remit aux filles de son hôte 2500 ducats que sa mère lui fit présenter par elles, afin de racheter le pillage de sa maison. *Madame votre mère, leur dit-il, m'a fait présent de deux mille cinq cents ducats ; je vous en donne à chacune mille, pour vous aider à vous marier : je destine les cinq cents autres aux religieuses de cette ville, qui ont été pillées ; et je vous prie d'en faire la distribution.*

L'hiver suivant, le chevalier Bayard donna une preuve non moins glorieuse de sa grandeur d'ame. Il logeait, à Grenoble, à côté d'une jeune personne, dont la rare beauté fit sur lui la plus vive impression. Les informations qu'il fit faire de sa naissance et de sa situation, lui persuadèrent qu'il pouvait donner un libre cours à ses désirs. Des propositions furent faites à la mère qui, ne prenant conseil que de sa pauvreté, les accepta. Elle força même sa fille de se laisser conduire, chez le Chevalier. Cette



aimable vierge, en l'abordant, se jeta à ses pieds, et les arrosant de ses larmes : « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère, dont votre vertu devrait vous rendre le défenseur. » Ces mots touchèrent Bayard : « Levez-vous, lui dit-il, ma fille, vous sortirez de ma maison aussi sage, et plus heureuse que vous n'y êtes entrée. » Sur le champ, il la conduisit dans une retraite sûre ; et le lendemain, il fit appeler la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritait, il lui donna six cents francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentait de l'épouser avec cette dot. Il ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. *C'est ainsi, dit l'auteur de sa vie, que le bon Chevalier changea de vice à vertu.*

Le chevalier Bayard servit à côté du Roi François I<sup>er</sup>., à la bataille de Marignan. Ce Prince voulut ensuite être fait Chevalier de sa main, à la manière des anciens Chevaliers. Bayard suivit, en 1523, l'amiral Bonnivet en Italie. L'année suivante, il reçut, à la retraite de Biagras, un coup de mousquet qui lui perça le dos. Se sentant blessé, *Jesus*, dit-il, *hélas ! mon Dieu ! je suis mort.* Il se recommanda

aussitôt à Dieu avec une grande contrition, baisant la croix de son épée, et priant Dieu à haute voix. Il se fit ensuite coucher sous un arbre, le visage tourné contre l'ennemi : *Car, dit-il, n'ayant jamais tourné le dos devant l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Le Connétable Charles de Bourbon, qui poursuivait l'armée française, l'ayant trouvé : *Ha ! capitaine Bayard, lui dit-il, que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état ! Je vous ai toujours aimé par la grande sagesse et prouesse qui est en vous.* Monseigneur, répondit Bayard, *je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi qui meurs en homme de bien, servant mon Roi : il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre Prince, votre patrie, et votre serment.* Bayard l'exhorta en même temps, d'une voix mourante, à se réconcilier avec le Roi. Il expira quelque temps après, âgé de 50 ans. Jamais capitaine ne fut plus estimé, ni plus regretté.

BAYLE, ( Pierre ) professeur de philosophie, littérateur et célèbre critique du XVII<sup>e</sup> siècle, naquit au Carlat, bourg du comté de Foix, le 18 novembre 1647. Il fit paraître dès son bas âge, une passion extrême pour les Belles-lettres, et pour les sciences, et fut converti à la reli-

gion catholique à 22 ans ; mais il retourna dix-sept mois après à la religion protestante. La chaire de philosophie de Sedan étant venue à vaquer en 1745 , Bayle alla la disputer et l'emporta. Il fut dépouillé de cet emploi en 1681 ; ce qui l'obligea à se retirer en Hollande , où il fut élu professeur en philosophie et en histoire à Rotterdam. Le ministre Jurieu parvint encore , quelques années après , à le priver de cette chaire.

Bayle est le premier littérateur qui ait entrepris un dictionnaire où l'on apprenne à penser. Lorsqu'il traite une opinion , il a toujours soin d'exposer les raisons qui la soutiennent et celles qui la détruisent ; c'est un sophiste éloquent , un pyrrhonien plein d'esprit , qui , après avoir attiré son lecteur par l'appât d'une érudition fleurie , et la malignité de ses anecdotes , se joue en quelque sorte de son imprudence , et savoure le barbare plaisir de l'embarrasser dans un labyrinthe d'incertitudes. On a dit qu'il conversait avec ses lecteurs comme Montaigne , mais il leur parle avec moins d'énergie. Son style cependant a cette liberté , cette candeur , et même ce ton original qui décèlent le génie.

On conviendra volontiers qu'en se garantissant

sant du Pyrrhonisme qu'il affecte et veut établir sur toutes les questions, il aurait pu passer pour un génie rare, et se rendre très-utile dans le développement des connaissances humaines.

Il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition vaste, une pénétration active, le tact de l'esprit subtil, une adresse merveilleuse à présenter ses idées, et, par dessus tout, une dextérité de discussion propre à séduire quiconque ne serait pas en garde contre ses prestiges.

Que résultera-t-il de cet aveu ? Rien autre chose, si ce n'est qu'il fut un homme armé de toutes pièces ; mais qui ne combattit jamais que des fantômes qu'il se forgeait lui-même.

Que reste-t-il dans l'esprit après qu'on a lu ses ouvrages ? Des objections en réponse à des objections ; des doutes pour combattre d'autres doutes ; de l'incertitude : voilà le fruit de son savoir, et l'unique présent qu'il fait à son lecteur. Que faudra-t-il penser de sa dialectique, si elle cesse d'être un moyen d'éclairer et d'instruire, pour devenir un instrument destructif qui s'attache à tout ? Tel est le travers ordinaire de ces esprits versatiles, que l'intempé-

rance; des idées porte indiscrètement au pour et au contre sur chaque objet. Ne doit-on pas conclure, d'après l'inanition dans laquelle ils nous laissent, qu'ils ressemblent à ces feux errans que le vent entraîne indifféremment de tous côtés sans laisser aucune trace de lumière après leur passage ?

Les mœurs de Bayle furent douces, son cœur excellent, sa vie frugale et laborieuse. Il travailla, jusqu'à l'âge de 40 ans, quatorze heures par jour. On a une de ses lettres, dans laquelle il a écrit à l'un de ses amis, que, depuis l'âge de 20 ans, il ne se souvient point d'avoir eu aucun loisir. Il mourut à Rotterdam, le 28 décembre 1706, âgé de 59 ans.

BEAUMONT de Péréfixe, (*Hardouin*) précepteur de Louis XIV, archevêque de Paris. Son *Histoire de Henri IV*, qui n'est qu'un abrégé, fait aimer ce grand Prince, et est propre à former un bon Roi; il la composa pour son élève. On crut que Mézerai y avait eu part: en effet, il s'y trouve beaucoup de ses manières de parler. Mézerai n'avait pas ce style touchant, et digne, en plusieurs endroits, du Prince dont Péréfixe écrivait la vie, et de celui à qui il l'adressait. Les excellens conseils qui s'y trouvent, pour gouverner par soi même, ne furent

insérés que dans la seconde édition, après la mort du cardinal Mazarin. On apprend d'ailleurs à connaître Henri IV beaucoup plus dans cette Histoire, que dans celle de Daniel, écrite un peu sèchement, et où il est trop parlé du père Coton, et trop peu des grandes qualités de Henri IV, et des particularités de la vie de ce bon Roi. Péréfixe émeut tout cœur né sensible, et fait adorer la mémoire de ce Prince. Péréfixe mourut en 1670.

**BELZUNCE**, ( Henri-François-Xavier de ) né au château de la Force, en Périgord, le 4 décembre 1671, fut évêque de Marseille, et se fit un nom immortel dans les fastes de la religion et de l'humanité, par le zèle et la charité qu'il déploya durant la peste qui désola cette ville en 1720, et 1721. Le célèbre Galien avait fui autrefois devant ce fléau, et cette fuite a été remarquée par la postérité. Le vénérable Belzunce, au contraire, fit le sacrifice de son existence ; et lors même que le fléau multipliait ses ravages, quand la contagion encombrait toutes les maisons de morts et de mourans, on le voyait courir les rues pour porter tout à la fois, aux malheureux, des secours et des consolations. L'Europe entière fut touchée de son dévouement héroïque, et aujourd'hui encore on

ne peut en parler sans attendrissement , et sans admiration. Ce digne Evêque mourut le 4 juin 1755 , après avoir fondé , à Marseille , un collège qui a long-temps porté son nom.

BERNOUILLY. ( Jacques et Jean ) Les frères Bernouilly, nés à Bâle , l'un en 1654 , et l'autre en 1667 , devinrent célèbres dans les mathématiques , dès l'âge de dix-huit ans. Jacques Bernouilly résolut , à 18 ans , un problème de chronologie , qui aurait embarrassé un vieux savant ; à 22 ans , étant à Genève , il apprit à écrire , par un moyen nouveau , à une fille qui avait perdu la vue deux mois après sa naissance. Quelque temps après , il imagina , en société avec son frère Jean Bernouilly , le calcul différentiel , d'après des idées vagues que Leibnitz avait données de ce calcul. Toutes les Académies de l'Europe , applaudirent aux travaux de ces illustres frères , et s'honorèrent en les admettant dans leur sein. Le recueil de leurs Ouvrages forme sept volumes in-4°. 1712.

BERQUIN , ( Arnaud ) auteur de l'Ami des Enfans , doit être cher à la jeunesse , et à tous ceux qui sont chargés de son instruction. JAUFFRET , à qui le premier âge a des obligations non moins étendues , a jetté quelques fleurs sur la tombe de cet auteur ; et nous

allons nous servir de la notice qu'il lui a consacrée.

La vie d'un homme dont le cœur ne fut point ambitieux, ne peut pas intéresser, dit-il, par la variété des évènements. Berquin, comme tous les littérateurs, aimait la solitude, et son genre de vie était très-uniforme. Il était né à Bordeaux, où, de bonne heure, il avait cultivé la poésie. Il a eu cela de commun avec presque tous les hommes célèbres. Ses parens qui auraient voulu l'éloigner du commerce des Muses, et lui faire embrasser un commerce plus vulgaire, mais plus solide, employèrent tous leurs efforts pour donner une autre pente à ses goûts naissans. Berquin qui était bon fils, promit plusieurs fois de ne plus rimer. Il aurait voulu pouvoir se vaincre, il ne le put jamais. La providence avait tracé sa destinée. Berquin vint à Paris, et ne put résister au désir de cultiver un genre pour lequel il avait un goût si prononcé.

Berquin, avec des mœurs douces et un cœur sensible, embrassa bientôt le genre de littérature dont les douceurs le flattèrent davantage; celui de la poésie champêtre. L'idylle obtient le plus de faveur auprès de ceux qui aiment la campagne; et à ce titre, l'idylle dut plaire



à Berquin, sur-tout au printemps de sa vie, à cet âge heureux où l'imagination, encore neuve, se laisse entraîner si facilement au charme des scènes pastorales.

Les idylles doivent être les productions de la jeunesse, et, si j'ose le dire, de l'adolescence. Personne n'ignore que Gessner avait fait tous ses chefs-d'œuvre à vingt-cinq ans. Berquin, à qui nous devons d'avoir fait passer dans notre langue une partie des beautés prodiguées dans les pastorales de Gessner, profita, comme lui, des premières émotions de son cœur, pour écrire ces charmantes idylles, qui commencèrent sa réputation.

Ce ne fut que quelques années après avoir publié ces idylles, que Berquin cultiva ce genre aimé des âmes sensibles; et qui, tant de fois, a fait couler de douces larmes de souvenir et de regrets. Ses romances ont obtenu le succès le plus mérité. On entendra toujours avec un nouveau plaisir, celle où le poète exprime avec tant de charmes, la douleur d'une infortunée trahie par l'amour, et ne trouvant qu'auprès de son enfant la consolation de ses peines. L'intérêt le plus touchant règne aussi dans la romance que Berquin fit

auprès d'un enfant au berceau , et qui commence par ce couplet :

Heureux enfant ! que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur !  
Ah ! garde bien toute ta vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

Berquin s'était essayé dans la carrière du théâtre ; il avait mis en action , et en fort jolis vers , le conte du *Connoisseur de Marmontel* ; et d'autres ouvrages dramatiques sont restés dans son porte-feuille.

Mais bientôt il renonça à ces occupations , pour devenir l'*Ami des Enfans*. Personne , peut-être , n'était plus fait que lui pour remplir cette fonction , devenue aussi chère à son esprit qu'à son cœur. Avec les vertus , la franchise , l'abandon , et presque l'insouciance de cet âge aimable , il ne lui en avait pas coûté beaucoup pour se mettre à la portée de ses jeunes lecteurs. L'amour de la vertu , la douce sensibilité , le goût du travail , l'attachement à ses devoirs , la piété filiale , l'avantage si rare d'avoir du caractère , voilà quels sont les principaux objets de ses leçons , où la morale se cache sous le voile transparent d'une

fiction légère et amusante, Il est vrai que Berquin a beaucoup puisé dans Weisse, Campe, et Schummel, auteurs Allemands, qui se sont beaucoup occupés d'un âge trop négligé ; mais loin de se borner au mérite de traducteur, Berquin ne manquait pas d'accommoder à notre goût, à nos usages, et à nos mœurs, tout ce qu'il puisait dans ces sources estimables, et ces matériaux ne perdaient rien à passer entre ses mains.

Il avait même fait un voyage en Angleterre, pour mieux connaître les bons ouvrages anglais analogues aux siens.

Depuis la révolution, le désir d'être utile l'avait porté à entreprendre un ouvrage destiné à éclairer le villageois sur ses droits et sur ses devoirs. Il ne publia que deux ou trois volumes de *la Bibliothèque des villages* ; et après la mort du citoyen Marcilly, qui rédigeait le *Moniteur*, Berquin se chargea de cette rédaction, qu'il a continuée jusqu'à sa mort.

D'un commerce doux et sûr, d'un esprit gai, d'un cœur excellent, sans ambition, sans intrigue, il n'aspirait ni à la fortune, ni aux places ; il n'a manqué à son bonheur que de pouvoir goûter, dans le sein d'un ménage paisible, les douces jouissances de la paternité,

dont sa plumé a fait des tableaux si touchans. Berquin n'était pas marié; il n'avait jamais été malade : une fièvre putride et maligne, qui l'attaqua si vivement qu'elle laissa peu de ressources à l'art, l'enleva, le 21 décembre 1791, aux lettres et à l'amitié.

BIAS, l'un des sept Sages de la Grèce, naquit à Prienne, ville de Carie. On rapporte que durant le siège de sa patrie, il répondit ce mot célèbre, à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était le seul qui se retirait de la ville sans rien emporter? *Je porte tout avec moi.*

Voici de quelle manière il mourut. Il était fort avancé en âge, et plaidait une cause. S'étant tu pour se reposer, il appuya sa tête sur son petit-fils, pendant que son adversaire exposait ses raisons. Les juges ayant pesé les unes et les autres, prononcèrent en faveur de Bias; mais comme l'assemblée se séparait, on trouva qu'il avait rendu l'ame dans l'attitude où il s'était mis. La ville lui fit de magnifiques obsèques, et fit mettre cet éloge sur son tombeau : «

Cette pierre couvre Bias, l'ornement de l'Ionie; il était né dans les contrées de la célèbre Prienne ».

Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il y avait de plus difficile à faire? C'est, répondit-il,

*d'endurer courageusement quelque revers de fortune.*

Un jour qu'il était sur mer avec des gens d'un caractère impie, il s'éleva une tempête si furieuse, que ces gens mêmes se mirent à invoquer les dieux : *Taisez-vous*, leur dit-il, *de crainte qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau.*

Interrogé sur ce qu'il y a de plus doux pour les hommes, il répondit que c'était l'espérance. Il disait aussi qu'il aimait mieux être juge entre ses ennemis, qu'entre ses amis, parce que, dans le premier cas, il y en avait un qui deviendrait son ami ; et que, dans le second, il y en avait un qui serait toujours son ennemi.

Il donnait aussi ces conseils ; soyez lents à entreprendre, et fermes à exécuter ce que vous avez entrepris. La précipitation à parler, marque de l'égarement ; aimez la prudence ; parlez saintement des dieux ; ne louez point un malhonnête homme à cause de ses richesses ; faites-vous prier pour recevoir quelque chose, plutôt que de vous en emparer avec violence ; rapportez aux dieux tout ce que vous faites de bien ; prenez la sagesse pour votre compagne, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse ;

car , c'est de tous les biens qu'on peut posséder , celui qui est le plus assuré.

BIGNON , ( Jérôme ) né à Paris , l'an 1589 , et l'un des plus grands hommes qui aient jamais paru dans la magistrature , était fils de *Roland Bignon* , avocat au Parlement. Son père ne s'en rapporta qu'à lui-même pour l'éducation de son fils ; il voulut être son précepteur et son guide. Le jeune Bignon fit de grands progrès dans les sciences , et dès ses premières années il donna à connaître ce qu'il devait être un jour ; les premiers livres qu'on lui mit entre les mains furent les livres historiques de la Bible ; la première science , à laquelle il s'appliqua , la géométrie. Nicolas Lefèvre , précepteur du prince de Condé , le mettait quelquefois aux prises avec son élève , pour inspirer au jeune Prince du goût pour le travail.

En 1600 , à l'âge de 10 ans , il avait publié son premier ouvrage , qui fut une *Description de la Terre sainte*. Quatre ans après il fit paraître un *Discours de la ville de Rome , et de ses principales antiquités*. A 25 , il mit au jour la relation d'un *Voyage aux Indes orientales , Maldives , Moluques , et au Brésil*. Quelque temps après il partit pour l'Italie où il acquit des con-

naissances utiles. Paul V lui donna des marques singulières de son estime ; et Fra Paolo, charmé de sa conversation , le retint quelque temps à Venise. De retour en France , il reprit avec le plus grand succès les exercices du barreau.

Bignon avait 30 ans lorsque son père traita pour lui de la charge d'Avocat général au grand Conseil ; il y fut reçu sans aucun examen préalable. Peu de temps après , le Roi l'honora du titre de Conseiller d'Etat.

Du grand Conseil , Bignon passa à la place d'Avocat général au Parlement , qu'il remplit avec un applaudissement universel.

Le cardinal de Richelieu , qui trouvait souvent ce magistrat contraire à ses vues , entreprit de le tirer du Parlement , et l'engagea à vendre sa charge pour se borner aux fonctions de Conseiller d'Etat. Il le fit nommer ensuite à la place de maître de la Bibliothèque du Roi ; ce qui se passa de la manière la plus gracieuse. Le Roi étant à Saint - Germain fit dire à Bignon de venir lui parler. Aussitôt qu'il parut , sa majesté lui dit avec un air de bonté qui le charma : *J'ai un présent à vous faire , qui est digne de vous. Je vous donne la place de Grand - Maître de ma Bibliothèque.* Bignon commença son compliment ; le Roi l'in-

terrompit pour lui dire que souvent on avait voulu lui persuader qu'il n'était pas dans ses intérêts, mais qu'on n'avait jamais réussi.

Après la mort de Louis XIII, la Reine, déclarée Régente, l'honora de cette même confiance durant les premières années de la minorité de Louis XIV. Ce fut par ses avis et par ses soins que l'on renouvela, en 1644, le Traité d'alliance avec les villes Anséatiques. On fut étonné dans ce même temps de lui voir reprendre, au Parlement, la charge d'Avocat général; il ne fit point difficulté d'y occuper le second rang après le célèbre Talon, qui avait eu, sous lui, la seconde place avant qu'il eût donné sa démission; mais c'était pour assurer cette charge dans sa famille, en faisant donner à son fils aîné la survivance de sa place. Il en faisait encore les fonctions, lorsque le Parlement s'étant opposé à l'enregistrement d'un édit, on voulut le faire enregistrer dans une autre Cour. On défendit au Parlement de Paris de s'assembler à ce sujet. Il fit des remontrances au Roi, et Bignon prononça un discours qui lui attira des reproches de la part de sa Majesté. Mais ayant eu l'honneur de lui parler à elle-même, ses paroles, animées par le zèle et le respect, firent effet sur le  
jeune



jeune monarque , et sur la Reine-mère. Cette princesse ne put retenir ses larmes. Le Roi parut attendri, et craignant peut-être de donner des marques de sensibilité , il le congédia avec bonté , et lui dit, en ôtant son chapeau et étendant le bras : Adieu , monsieur Bignon. Ce magistrat , également pénétré du mécontentement qu'on avait d'abord fait paraître , et des marques de sensibilité dont on venait de l'honorer , se retira pour ne plus retourner à la Cour ; il mourut peu de temps après dans la soixante-septième année de son âge , le vendredi 7 avril 1656. La tendresse pour les malheureux , le respect pour le Prince , le mépris des richesses , l'attachement à la vérité , la probité , la droiture , la piété , le génie , le savoir , l'éloquence : tels sont les traits qui le caractérisent et qui forment son éloge. Il entretenait toute sa vie un commerce suivi avec les savans les plus distingués de son temps. De ce nombre étaient François Pithou , le P. Pétau , le P. Sirmond , le président de Thou , Aléandre , Saumaise , Scaliger et le célèbre Grotius.

Par une distinction d'autant plus honorable qu'elle est sans exemple , le premier Président , les Présidens à Mortier , en un mot , tout le Parlement , jusqu'aux officiers subalternes , as-

sistèrent au convoi de l'illustre membre qu'ils venaient de perdre dans la personne de M. Bignon. Lorsque la cérémonie fut finie, un des Conseillers, surpris apparemment d'un concours si extraordinaire, voulut représenter au Premier Président, qu'il était à propos de prendre garde que la démarche que le Parlement venait de faire ne tirât, pour la suite, à conséquence. « Ne craignons rien pour l'avenir, répondit M. de Bellièvre; nous n'aurons pas toujours des Bignons ».

BOÈCE, (*Anicius-Manlius-Severinus-Boëtius*) fut Consul, seul, l'an 510.

Ce grand homme est connu par un ouvrage en cinq livres, intitulé : *De la Consolation*. Il le composa dans la prison où l'avait fait enfermer Théodoric, Roi des Goths, dont il était le principal Ministre. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué, par ses ombres, à relever l'éclat de sa poésie qui est remplie de graves sentences, et de belles pensées.

BOERHAAVE, (*Herman*). Cet illustre savant naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde; il eut le malheur de perdre, à l'âge de quinze ans, son père, qui avait été son premier maître. Dès cet âge, il commença à cultiver la

médecine , fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans , et professa avec tant de succès , quoique si jeune encore , que toute l'Europe lui envoya des disciples. Boerhaave est , sans contredit, le médecin des siècles modernes , qui a le plus approché de l'immense réputation d'Hippocrate. Sa renommée était si étendue , qu'un mandarin de la Chine lui écrivit avec cette seule adresse : *A l'illustre Boerhaave , en Europe* ; et la lettre lui fut rendue. Il mourut en 1738. Ses ouvrages sont nombreux , et jouissent d'une grande estime.

BOILEAU. Nicolas Boileau , surnommé *Despréaux* , naquit le premier novembre 1636 , de Gilles Boileau , greffier de la Grand'Chambre , et d'Anne de Nielle , sa seconde femme. Une grande ville et un petit village, Paris et Crône , se disputent la gloire de l'avoir vu naître , comme autrefois plusieurs villes grecques se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère , qu'elles avaient , dit-on , laissé manquer de pain durant sa vie. Boileau , après avoir achevé ses études d'humanité , et de philosophie , étudia en droit et en théologie ; mais ces sortes d'études ne lui plaisant point , il résolut enfin de suivre son goût. Il se livra tout entier

à la poésie , et aux Belles-lettres , et s'acquit , par ses ouvrages , une gloire immortelle. Il débuta dans la carrière littéraire par la satire. Comme on lui reprochait que , s'il s'attachait à ce genre de littérature , il se ferait des ennemis qui auraient toujours les yeux sur lui : *Eh bien !* répondit-il , *je serai honnête homme , et je ne les craindrai point.* Il tint parole : quel poète a plus respecté les mœurs dans sa conduite , et dans ses écrits ? Heureusement pour sa gloire , il ne se borna pas à la satire. Despréaux produisit d'autres ouvrages , qui assurent à jamais sa renommée. Il fit de belles *Épîtres* , où il a su entremêler à des louanges finement exprimées , des préceptes de littérature et de morale , rendus avec la vérité la plus frappante , et la précision la plus heureuse : son *Lutrin* , où avec si peu de matière , il a répandu tant de variété , de mouvement , et de graces ; enfin , son *Art Poétique* , qui est , dans notre langue , le code du bon goût , comme celui d'Horace l'est en latin. Supérieur à celui d'Horace , non seulement par l'ordre , si nécessaire , et si parfait , que le Poète français a mis dans son ouvrage , et que le Poète latin semble avoir négligé dans le sien , mais sur-tout parce que Despréaux a

su faire passer dans notre langue les beautés propres à chaque genre dont il donne les règles.

Louis XIV écoutait volontiers Boileau , et le chargea d'écrire son histoire avec Racine. Le Roi lui parlait un jour de l'abbé le Tourneux , prédicateur de la Société de Port-Royal , et lui demanda quel était ce prédicateur. « On dit , » ajouta le Roi , que tout le monde court » à ses sermons ; est-il si habile ? » *Sire* , répondit Boileau , *voire Majesté sait que l'on court à la nouveauté : c'est un Prédicateur qui préche l'Évangile*. On disait devant lui , à la Cour , que le Roi faisait chercher le docteur Arnould pour le faire arrêter : *Le Roi* , dit-il , *est trop heureux pour le trouver*. Boileau garda à la Cour une franchise , qui semblait n'être permise qu'à lui seul. Au reste , son inclination à la satire ne diminuait rien de la bonté de son cœur. Patru se voyant obligé de vendre sa bibliothèque , Boileau la lui acheta un tiers plus que sa valeur , et lui en laissa l'usage durant sa vie. Boileau fut reçu de l'Académie française en 1684 , et mourut le 11 mars 1711.

BONNET , ( Charles ) naquit à Genève , le 13 mars 1720 , de Pierre Bonnet , et d'Anne Lullin. Son père prit un soin particulier de

son éducation. La lecture du *Spectacle de la Nature*, de Pluche, qui tomba entre ses mains, à l'âge de 16 ans, produisit, par la nature des objets qu'il traitait, la plus vive impression sur son esprit, et décida ses premiers goûts.

Les observations par lesquelles il parvint à constater que les pucerons multiplient sans accouplement, communiquées par Réaumur à l'Académie des Sciences, lui valurent des lettres de correspondance de cette illustre compagnie; récompense bien flatteuse pour un jeune homme de vingt ans. Réaumur joignit à ces lettres le présent de ces mêmes ouvrages, dont, deux ans auparavant, Bonnet avait eu tant de peine à obtenir la lecture. Son ardeur en redoubla, et lui valut de nouveaux succès, et de nouvelles distinctions.

En 1747 Bonnet entreprit un travail considérable sur les feuilles des plantes; l'écrit qui en fut le résultat est, de tous ses ouvrages d'histoire naturelle, le plus original, et par la nature des observations, et par les vues qu'il renferme.

L'histoire naturelle, qui paraissait l'occuper uniquement, le conduisait par degrés à des études d'un genre différent. La philosophie

spéculative lui présenta des attrait, qui le captivèrent exclusivement. Le premier trait de ses méditations fut son *Essai de Psychologie* ; il y expose , en peu de mots , les principaux phénomènes de l'homme , et les résultats de ces phénomènes ; il y considère l'homme dès les premiers instans de son existence , et suit le développement de ses organes et de ses facultés , depuis l'état de simple végétation , jusqu'à celui de l'intelligence.

L'essai analytique , sur les facultés de l'ame , qui n'est que le développement de la première partie de cet écrit , occupa Bonnet pendant cinq ans , et ne fut achevé qu'en 1759. Il est à remarquer qu'il a employé , comme l'abbé de Condillac , l'idée d'une statue organisée comme le corps humain , qu'il se propose d'animer par degrés , et des facultés de laquelle il suit le développement.

*La Contemplation de la Nature* , qui parut en 1764 , est un tableau où Bonnet expose d'abord les idées générales qui roulent sur l'existence de Dieu , sur ses attributs , sur l'ordre et l'harmonie de l'univers ; descendant ensuite à des objets particuliers , il considère l'homme , les substances dont il est composé , les diverses facultés qu'il exerce ; de là il passe aux plantes ,

dont il décrit l'économie, et les principaux phénomènes. Il s'arrête davantage sur les insectes, sur les traits essentiels par lesquels ils diffèrent des grands animaux, et sur les conséquences philosophiques qui résultent de ces différences. Il finit par des considérations sur l'industrie des animaux. Cet ouvrage étant destiné à une classe plus nombreuse de lecteurs, Bonnet n'a pas négligé d'y répandre les ornemens dont le sujet était susceptible. C'est celui de tous où il a le plus donné l'essor à cette imagination forte et brillante, qu'il avait reçue de la nature ; mais qu'il était venu à bout d'asservir.

Parmi ses Mémoires, sur l'Histoire naturelle, qui sont dans la collection de ses œuvres, on distingue, 1<sup>o</sup> un Mémoire sur les moyens de conserver plusieurs espèces d'insectes et de poissons dans les cabinets d'Histoire naturelle ; 2<sup>o</sup> un Mémoire sur les amours des plantes ; 3<sup>o</sup> des Essais sur les expériences de l'abbé Spallanzani, au sujet de la reproduction de la tête des limaçons ; 4<sup>o</sup> un Mémoire sur le pipa, ou crapaud de Surinam ; 5<sup>o</sup> plusieurs Mémoires sur les abeilles.

En 1783, Bonnet fut élu associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris, et quel-



ques années après, il fut admis dans l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, qui désirait depuis long-temps de le posséder.

Bonnet avait une extrême aversion pour tout démêlé littéraire ; il ne répondit jamais rien aux critiques qui s'élevèrent contre ses écrits , et laissa le public juge des raisons de ses adversaires. Toujours prêt à reconnaître les erreurs qu'il pouvait avoir commises , il témoignait la plus vive reconnaissance à ceux qui lui fournissaient l'occasion de corriger ou de perfectionner ses ouvrages. Il a répété souvent qu'un *j'ai tort* , vaut mieux que mille réponses ingénieuses.

Il avait épousé , en 1756 , mademoiselle de la Rive , d'une ancienne famille de la république , qui , pendant une union de 37 ans , lui prodigua , et reçut de lui les soins touchans de l'amitié la plus tendre.

Ses études , et les soins qu'exigeait sa santé , l'avaient détourné des voyages ; une vie simple , retirée , calme , uniforme , lui suffisait , parce que chaque jour en était marqué par quelques progrès de l'esprit. Attaché par un attrait invincible au séjour de la campagne , où il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse , il

l'habita constamment pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Bonnet avait joui de toutes les douceurs de l'amitié. Sa société était douce , son humeur égale , son ame calme , et son esprit conciliant ; sa piété filiale et fraternelle avait embelli les jours d'un père respectable , et d'une sœur chérie. Adoré de ses disciples , il leur a laissé de longs regrets , et vivra toujours dans leur mémoire.

Bonnet est mort , le 20 mai 1793 , à l'âge de 73 ans.

BOSSUET , ( Jacques-Benigne ) naquit à Dijon , le 27 septembre 1627. Il vint à Paris en 1642 , se fit admirer par ses talens , entra dans la maison et société de Navarre , et fut reçu docteur de Sorbonne le 16 mai 1652.

Il alla ensuite à Metz , où il était chanoine , et où il fut depuis Grand-Archidiacre et Doyen. Il s'y distingua par son zèle pour les missions , et par son application à instruire et à convertir les Protestans. Il revint ensuite à Paris pour y prêcher. Ses sermons lui attirèrent aussitôt un grand nombre d'auditeurs distingués. La Reine-mère l'allait entendre par-tout , et le nomma pour prêcher l'Avent devant le Roi , en 1661 ,

et le Carême 1662. Louis XIV le redemanda plusieurs fois dans la suite , le nomma à l'évêché de Condom le 13 septembre 1669 , précepteur de M. le Dauphin le 11 septembre de l'année suivante , et évêque de Meaux en 1681.

Bossuet , encore enfant , donna d'heureux présages de ce qu'il serait un jour. Il récitait , dès l'âge de 7 à 8 ans , des sermons qu'il apprenait par cœur , et qu'il prononçait de fort bonne grace. La marquise de Rambouillet en ayant ouï parler , souhaita de l'entendre , et fit naître le même désir aux personnes qui s'assembloient chez elle le soir. Le jeune Bossuet y fut conduit entre onze heures et minuit , et prêcha avec beaucoup d'agrément et d'assurance. Toute l'assemblée en parut très-satisfaite. Voiture s'y trouvait. Cet auteur , qui dans sa conversation , comme dans ses lettres , courait toujours après l'esprit , dit , au sujet de l'âge du prédicateur , et de l'heure de la prédication : *En vérité , je n'ai jamais entendu prêcher si tôt ni si tard.*

Bossuet avait passé son adolescence à se livrer à l'étude avec l'avidité d'un génie naissant , qui saisissait et dévorait tout. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique , il embrassa toutes les études qu'il crut nécessaires , ou simplement utiles à cet important ministère , de-

puis la lecture de la Bible jusqu'à celle des auteurs profanes , et depuis les Pères de l'église jusqu'aux théologiens de l'école , et aux écrivains mystiques. Le goût vif et l'espèce de passion qu'il prit pour les livres sacrés , annonçaient à la religion le prélat qui devait la prêcher avec le zèle des Apôtres , et la célébrer avec l'éloquence des Prophètes.

Destiné par son goût , et par son caractère , à l'éloquence et à la controverse , Bossuet mena pour ainsi dire de front les talens de l'orateur et du théologien ; le ton de la chaire changea dès qu'il y parut ; il substitua , aux indécences qui l'avilissaient , au mauvais goût qui la dégradait , la force et la dignité qui conviennent à la morale chrétienne.

Les oraisons funèbres de Bossuet sont un triomphe pour sa gloire , ajoutons, pour celle de la religion. Bien loin d'imiter ceux qui l'avaient précédé dans ce genre d'éloquence , c'est là que cet orateur sut s'élever au dessus des sentimens vulgaires , et se tracer une route nouvelle ; c'est là que cet orateur déploie toute la dignité de son ministère. Présenter des tableaux qui touchent , qui épouvantent , qui éclairent ; annoncer la vérité ; confondre l'orgueil ; apprécier les grandeurs ; ne point dissi-

muler les faiblesses ; instruire les vivans au milieu des trophées de la mort : voilà quel doit être le but de ces sortes de discours, et celui que l'évêque de Meaux a rempli avec supériorité. Son discours sur l'histoire Universelle est un chef-d'œuvre, qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus sublime, la politique de plus profond, la morale de plus sage, le style de plus vigoureux et de plus brillant, l'art de plus étonnant. Tous les ouvrages de Bossuet sont écrits, avec un art une éloquence et une force inexprimables.

Accablé de travaux et de triomphe, Bossuet exécuta, après la mort du grand Condé, ce qu'il avait annoncé en terminant l'oraison funèbre de ce Prince.

Il se livra sans réserve au soin et à l'instruction du diocèse que la Providence avait confié à ses soins, et dans le sein duquel il avait résolu de finir ses jours. Dégouté du monde, et de la gloire, il n'aspirait plus, disait-il, qu'à être enterré *au pied de ses saints prédécesseurs*. Il ne monta plus en chaire que pour prêcher à son peuple cette même religion qui, après avoir si long-temps effrayé, par sa bouche, les souverains et les grands de la terre, venait consoler, par cette même bouche, la faiblesse

et l'indigence. Il faisait même le catéchisme aux enfans , et sur-tout aux pauvres , et ne se croyait pas dégradé par cette fonction si digne d'un évêque. Retiré dans son cabinet, dès qu'il pouvait disposer de quelques instans , il continuait à y remplir les devoirs de pasteur et de père des infortunés ; et sa porte était toujours ouverte aux malheureux qui cherchaient ou des instructions , ou des consolations , ou des secours. L'étude de l'Evangile avait appris à Bossuet, que l'obligation de toutes les heures , pour celui qui doit annoncer aux hommes le Dieu de bonté et de justice , est d'ouvrir ses bras à ceux qui souffrent , et d'essuyer leurs larmes.

Ce fut dans ces travaux de charité pastorale que Bossuet termina sa vie , le 12 avril 1704. Il avait été reçu de l'Académie française en 1671. La religion , dont il a été le plus courageux défenseur , semble avoir confirmé , par son suffrage , l'éloge que la Bruyère donna à ce grand homme en pleine académie , lorsqu'en nommant Bossuet, dans son discours de réception , il s'écria avec un transport que partagèrent ses auditeurs : *Parlons d'avance le langage de la postérité , un père de l'Eglise !*

BOURDALOUE , (Louis) Jésuite, né à Bourges,

le 20 août 1632. Après avoir prêché en province, il vint à Paris en 1669, et y parut aussitôt avec tant d'éclat, que le Roi voulut l'entendre. Il prêcha l'Avent à la cour, en 1670, et le Carême, en 1672. On l'y entendit avec une satisfaction nouvelle, dans plusieurs autres Avents et Carêmes. Toutes les chaires de Paris retentirent aussi de ses sermons. En 1686, le Roi l'envoya en Languedoc, pour faire goûter la religion catholique aux nouveaux convertis. Le père Bourdaloue prêcha à Montpellier, et y fit des fruits merveilleux; il joignait aux fonctions pénibles de la chaire, l'assiduité au tribunal de la confession, menant les âmes à la vertu par les routes les plus sûres et les plus conformes à l'Évangile. Il assistait les malades, visitait les prisons, et les hôpitaux, et se trouvait souvent aux assemblées de charité, où par ses discours pathétiques, et ses manières insinuantes, il faisait faire d'amples aumônes. L'élévation, la majesté, la vigueur du raisonnement, forment le principal caractère du genre d'éloquence de cet orateur chrétien. Sa diction est vive, serrée; mais claire et sans faste. Il était trop plein, trop fort de choses, pour s'amuser à rechercher des tours variés, et des expressions fleuries.

La manière du père Bourdaloue a cela de particulier, que, dans ses discours, les preuves se succèdent les unes aux autres, avec un ordre et un développement qui ajoutent un nouveau degré de lumière aux premières idées qu'il met en avant. Il ne se borne pas, comme la plupart des orateurs, dont le seul talent est de savoir raisonner, à des discussions sèches, et purement méthodiques, il joint la chaleur à la netteté des pensées, et la véhémence à la justesse des raisonnemens. Il sent tout ce qu'il conçoit; ce qui donne à sa dialectique une âme et une vie, qui en communiquent toute l'activité, soit à l'auditeur, soit au lecteur. Son style est aussi simple que noble, aussi clair que profond, aussi nombreux qu'énergique. La lecture des Saints Pères avait enrichi son esprit de cette abondance de preuves, qu'il développe avec supériorité, et auxquelles son génie ajoute un surcroît de force, qui les met dans un jour nouveau, et plus saisissant que dans leur source même.

Le père Bourdaloue, après avoir rempli avec dignité les fonctions de son ministère, passa les dernières années de sa vie dans la retraite et dans les exercices des bonnes œuvres. Il mourut, à Paris, le 13 mai 1704.



Louis XIV disait , au sujet du père *Bourdaloue* , qu'il serait plus à propos d'entendre retentir nos chaires des redites des vrais prédicateurs qui ont existé , que des fades nouveautés de la plupart de ceux qui existent.

**BRUN** , ( Charles le ) naquit à Paris , en 1619 , d'un père qui était sculpteur. Il fut disciple de Vouet. Le chancelier Séguier l'envoya à Rome , où il l'entretint pendant plusieurs années. Le Brun avait un génie vaste et universel ; il excellait sur-tout dans le dessin. Il y a peu de peintres dont on voie , à Paris , un si grand nombre de tableaux. Les passions y sont exprimées d'une manière admirable. Louis XIV lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Les princes et les grands lui donnèrent aussi des marques de leur estime. A peine eut-il développé son talent , que le sur-intendant Fouquet , l'un des plus généreux et des plus malheureux hommes qui ait jamais été , lui donna une pension de 24,000 livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Il est à remarquer que son tableau de *la Famille de Darius* n'est point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse* , et le surpassé beaucoup par le dessin , la composition , la dignité , l'expression , et la fidélité du *costume*. Les estampes de ses tableaux des *Ba-*

*tailles d'Alexandre*, sont encore plus recherchées, que les *Batailles de Constantin* par *Raphaël*, et par *Jules Romain*. Ses tableaux des *Batailles d'Alexandre* ont été gravés par *Audran*, et les ont immortalisés l'un et l'autre. Le Brun mourut, à Paris, le 12 janvier 1690, âgé de soixante-douze ans.

BRUTUS, ( *Lucius Junius* ) fils de *Marcus Junius*, et de *Tarquintie*, fille de *Tarquin l'ancien*, dut le nom de *Brutus* à la stupidité qu'il paraissait avoir naturellement ; mais qui n'était en lui qu'une ruse pour mieux arriver à ses fins. Il voulait venger la mort de son père et de son frère, dont *Tarquin* s'était défait.

*Lucrèce* s'étant donnée elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier *Tarquin* lui avait fait, *Brutus* arracha le poignard de son sein, et jura, sur cette arme sanglante, une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome, lui, et toute sa famille ; les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, et on obtint la confirmation d'un arrêt du Sénat, qui proscrivit à jamais les *Tarquins*. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels, appelés *Consuls*, choisis par le peuple, dans les familles des *Patriciens*. *Brutus*, et *Collatinus* mari de

Lucrèce, l'un le libérateur de la patrie, et l'autre l'ennemi personnel de Tarquin, furent les premiers Consuls, vers l'an 509 avant J. C. Ils signalèrent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solennel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne savait pas que ceux qui violeraient les premiers ce serment, étaient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Étrurie conspirèrent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au Monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que père tendre, fit couper la tête à ses deux enfans, et assista à leur supplice : action qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à quel point étaient montés alors l'amour de la patrie et la haine de la servitude.

Tarquin, chassé de Rome, nait tout en œuvre pour y rentrer. Les ruses et l'intrigue ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la voie des armes, et à la force ouverte. Il engagea, par ses remontrances et par ses prières, deux peuples puissans de Toscane, ceux de Veies, et ceux de Tarquinies, à prendre sa défense. Les premiers se flattaient de venger, sous la con-

duite d'un général romain, les anciennes injures qu'ils prétendaient avoir reçues de Rome. Les autres trouvaient qu'il était beau pour eux qu'on vit régner, à Rome, un prince originaire de leur ville. Il se donna un combat qui n'eut rien de fort mémorable que la mort de Brutus. Aruns, fils de Tarquin, et le Consul, se rencontrèrent chacun à la tête de leur cavalerie, avant que les armées en fussent venues aux mains. Aruns ayant reconnu le Consul : *Voilà l'homme*, dit-il, *qui nous a chassés de notre patrie ; je le vois qui se pare insolemment des ornemens qui nous appartiennent. Dieux vengeurs des Rois, secourez-moi.* Dans le moment, ils courent l'un sur l'autre avec tant de fureur, que chacun se mettant peu en peine de parer les coups qu'on lui portait, pourvu qu'il blessât son ennemi, ils se percèrent l'un l'autre, et tombèrent morts de leur cheval en même temps.

Le corps de Brutus fut porté par les chevaliers les plus distingués avec toutes les marques d'honneur, et les témoignages de regret les plus sincères. Quand on fut près de la ville, le Sénat sortit fort loin hors des portes, avec tout l'éclat et l'appareil d'un triomphe, dont il voulut décorer les funérailles de ce grand

homme. Le Consul , revêtu de deuil , exposa dans la place publique le corps de Brutus , sur un lit richement paré , autant que le permettait la simplicité de ces premiers temps , et , en présence de tout le peuple , il fit , du haut de la tribune , l'éloge de son collègue.

C'est la première oraison funèbre dont il soit parlé chez les Romains. Ils n'avaient point emprunté cette coutume des grecs. La célèbre journée de Marathon , après laquelle on donna pour la première fois en Grèce , des marques honorables de distinction à ceux qui étaient morts les armes à la main , est postérieure de 16 ans à la mort de Brutus. Les Romains , même en ce point , ont non seulement devancé mais surpassé les Grecs. Ceux-ci , dans leur panégyriques , se bornaient au seul courage guerrier , et n'accordaient l'honneur dont nous parlons qu'à ceux qui étaient morts pour la défense de la patrie. Quelque estime que les Romains fissent de la valeur , ce n'était pas le seul genre de mérite qu'ils jugeassent digne de leurs louanges. Tous les grands hommes qui s'étaient distingués pendant leur vie , ou par leur habileté dans la conduite des armées , ou par leur prudence dans les conseils , ou par leur vigilance dans les fonctions de la magis-

trature , ou par d'autres services qu'ils eussent rendus à République , recevaient , après leur mort , le tribut de louanges qui leur était dû , soit qu'ils fussent morts en combattant pour la patrie , soit qu'une fin naturelle et plus paisible eût terminé leur vie.

Les Dames-romaines , de leur côté , se signalèrent aussi par les honneurs qu'elles rendirent à la mémoire de Brutus. Elles prirent toutes le deuil , et le gardèrent pendant un an ( 1 ) , en reconnaissance de ce qu'il avait vengé avec tant d'éclat l'outrage fait à la chasteté conjugale , dans la personne de Lucrèce.

BRUTUS , ( *Marcus Junius* ) fils de Junius Brutus , et de Servilie , sœur de Caton , conspira , avec Cassius , contre César , et fut son meurtrier. César fut assassiné en plein Sénat , le 15 mars , 43 ans avant J. C. Ce dictateur mourant , vit Brutus , le poignard à la main , au milieu des conjurés qui s'étaient jetés sur lui : *Et toi aussi , mon cher Brutus !* s'écria-t-il. Alors il s'enveloppa la tête , et baissant sa robe par devant , pour tomber d'une façon modeste et décente , il se livra sans résistance à ses

---

( 1 ) L'année de deuil n'était que de dix mois : ainsi avait ordonné Numa.

meurtriers. Tous voulaient avoir part à l'honneur de l'action , et lors même qu'il fut à terre , ils s'acharnèrent encore sur lui avec tant d'emportement , qu'ils n'eurent pas l'attention de se ménager les uns les autres ; témoin Brutus , qui fut blessé à la main.

César , percé de vingt-trois coups , resta sur la place , devant la statue de Pompée , soit que la chose se fût ainsi rencontrée par hasard , soit qu'il y eût été traîné par ceux qui le tuèrent. Cette circonstance fut relevée , et tous ceux à qui la mémoire de Pompée était chère , se le figuraient avec joie présidant lui-même , en quelque façon , à la vengeance exercée sur son ennemi , qui se trouvait abattu à ses pieds , palpitant sous la multitude des blessures , et dans les horreurs d'une mort sanglante.

Il est remarquable que Cassius , qui était épicurien , et qui croyait par conséquent l'ame mortelle , ne laissa pas , en s'animant à l'action , d'élever ses regards vers cette statue , et d'invoquer Pompée , comme capable de s'intéresser encore à ce qui se passait parmi les hommes. Le sentiment naturel , dans ce moment d'enthousiasme , avait prévalu sur la réflexion , et sur les dogmes de la secte à laquelle il était attaché ,

Pendant que les conspirateurs exécutaient leur dessein contre César, tout le Sénat resta immobile d'horreur et d'effroi, sans que personne pensât ni à fuir, ni à prendre la défense du dictateur ; sans que la crainte et le saisissement permissent à aucun même d'ouvrir la bouche et de rompre le silence. Lorsque César fut tué, Brutus, élevant en l'air son poignard tout sanglant, voulut haranguer la compagnie et adressa la parole à Cicéron nommément. Mais tous se débandèrent en désordre : on courait aux portes, on se pressait pour être des premiers à sortir ; ils fuyaient sans être poursuivis ; car il avait été arrêté dans le Conseil de la conspiration, que l'on ne tueroit que le seul oppresseur de la République, et que l'on appellerait tous les citoyens à la liberté. Antoine et Lépidus, qui croyaient avoir plus à craindre que tout autre, à cause de la part qu'ils avaient eue à l'amitié et à la confiance du dictateur, se sauvèrent précipitamment dans quelque endroit du voisinage : d'où le premier, ayant quitté les marques de la dignité consulaire, regagna sa maison, et la mit en état de défense ; l'autre alla dans l'île du Tibre prendre une légion qui y était actuellement, et l'amena dans le Champ-de-Mars. En un instant, la  
nouvelle



nouvelle du meurtre de César s'étant répandue dans toute la ville, y excita un tumulte affreux. On ferma les boutiques ; plusieurs prirent les armes, et, cherchant à profiter du trouble, comme il arrive toujours en pareille occasion, ils commençaient déjà à piller, et à exercer toutes sortes de violences, en sorte qu'il y eut quelques sénateurs blessés et même tués. Les conspirateurs ne jugèrent pas à propos d'augmenter le désordre, en se mettant en devoir d'exécuter ce qu'ils avaient projeté par rapport au corps de César, c'est-à-dire, de le traîner dans le Tibre. Ils le laissèrent exposé en spectacle à la curiosité d'une foule infinie, accourue pour le voir ; et au bout d'un certain temps, le corps de cet homme qui, un moment auparavant, faisait trembler l'Univers, fut relevé de terre par trois esclaves, seuls, de tout son cortège, restés autour de lui ; et ayant été remis par eux dans sa litière, il fut reporté à sa maison, un bras pendant en dehors par la portière.

Brutus et ses amis, abandonnés du Sénat ; essayaient par eux-mêmes de calmer la multitude, et de l'attirer à eux. Ils sortirent, marchant en ordre vers la place, ayant un pan de leur toge roulé autour du bras gauche, et tenant

en la main droite le poignard ensanglanté ; et ils faisaient porter devant eux , au bout d'une pique , le chapeau , symbole de la liberté. Ils exhortaient tous ceux qu'ils rencontraient à ne rien craindre , à avoir bon courage , et à se mettre en jouissance de la liberté qu'ils venaient de leur procurer. Cette gravité , ces discours pacifiques , tranquillisèrent un peu les esprits. Néanmoins Brutus ne crut pas devoir s'y fier pleinement ; il se retira au Capitole avec ses associés , comme pour y rendre grace à Jupiter , et il s'en empara à l'aide des gladiateurs de Décimus. Quelques uns se joignirent aux conspirateurs sur leur route , voulant faire croire qu'ils étaient de leur nombre. Mais ils ne trompèrent personne ; et , sans recueillir le fruit de leur vanité , ils la payèrent dans la suite bien chèrement , ayant été enveloppés par les vengeurs de César , dans la peine d'une action dont ils n'avaient point l'honneur auprès du public.

BRUYÈRE , (Jean de la) écrivain français du XVII<sup>e</sup> siècle , naquit dans un village proche de Dourdan , en 1639. La Bruyère , nourri de la lecture des ouvrages de Montaigne et de Charon , y avait puisé ce style vif , nerveux et concis qu'il s'est approprié en l'épurant. Sa

plume est entre ses mains un pinceau ; tout ce qu'il écrit, il le peint. Aucun écrivain français, avant lui, n'avait connu cette force, cette justesse d'expressions pittoresques qui donnent du corps et de l'ame à la pensée. Les attitudes de ses portraits sont toujours variées, et ses peintures sont si vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnaît sans peine les originaux de tous les pays.

● La Bruyère avait beaucoup d'esprit, de jugement, et de délicatesse. Son excellent ouvrage *des Caractères de Théophraste*, traduit du grec, avec les Mœurs ou Caractères de ce siècle, fut imprimé à Paris, en 1684. Les efforts qu'on a faits pour imiter ses caractères, n'ont servi qu'à prouver combien ils sont inimitables. Avant de s'attacher au même genre, il eût fallu être doué, comme lui, de ce coup-d'œil perçant, qui pénètre dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuse subtilité qui en saisissait les mouvemens dans leur source, de cette énergie supérieure qui les a si profondément tracés, de ce génie, enfin, qui ne saurait être que le résultat de la force des idées, et de la chaleur du sentiment.

- La Bruyère, dans la société, était un philosophe ingénieux, un citoyen ennemi de l'am-

bition, et content de cultiver en paix l'Ami-  
tié et les Lettres. Il fut mis par Bossuet au-  
près de M. le Duc, pour lui enseigner l'His-  
toire, et y passa le reste de ses jours en qualité  
d'homme de Lettres, avec mille écus de pen-  
sion. Il fut reçu de l'Académie française en  
1693, et mourut le 10 mai 1696, à 57 ans.

BUFFON, ( Georges-Louis *Leclerc* de ) est  
né à Montbard, en Bourgogne, le 7 septembre  
1707. Son père était Conseiller au Parlement  
de Dijon ; et le fils était destiné au même état,  
Mais les sciences captivèrent de bonne heure  
son esprit ; et jamais il n'a eu d'autre ambi-  
tion que celle de les cultiver exclusivement.  
C'est au collège de Dijon qu'il fit ses études.  
Né avec un tempérament robuste, et un ca-  
ractère vif et bouillant, dès ses premières an-  
nées, et lors même qu'il était écolier, il se  
passionna pour la géométrie. Cette passion fut  
telle, qu'il ne pouvait point se séparer des  
élémens d'Euclide, dont il portait toujours un  
exemplaire avec lui, et, qu'en jouant à la  
paume, avec ses camarades, il lui arrivait sou-  
vent d'aller se cacher dans un coin, ou de  
s'enfoncer dans quelque allée solitaire, pour  
ouvrir son livre, et tâcher de résoudre le pro-  
blème qui le tourmentait. Un jour, entraîne

par son goût extraordinaire pour le mouvement, il monta sur un clocher, en descendit ensuite avec une corde nouée, s'écroula douloureusement les mains qui glissaient sur cette corde, et ne s'aperçut pas du mal qu'il s'était fait, tant il était occupé d'une proposition de géométrie qu'il n'avait pu comprendre, et qui se présenta tout à coup à son esprit au moment où il descendait.

Ces traits, et beaucoup d'autres de cette espèce, devaient annoncer tout ce que serait Buffon. Un jeune lord, nommé Kingston, demeurait alors à Dijon, avec son gouverneur; celui-ci était un homme du plus grand mérite; il connut Buffon, le jugea, voulut avoir la gloire de participer à son instruction, et lui proposa un voyage d'Italie, avec son élève. Buffon pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans à l'époque de ce voyage. Ce ne furent ni les belles statues, ni les magnifiques tableaux des maîtres de l'art, qui le frappèrent en Italie. Il avait la vue basse; et n'aurait pu jouir qu'à demi de tous ces plaisirs, qui attirent et charment les voyageurs: mais l'Italie lui offrit, à d'autres égards, un spectacle digne d'un observateur attentif et éclairé; et c'est de ce voyage qu'il a toujours daté le commence-

ment de son goût pour l'histoire naturelle.

De retour en France , il se rendit à Angers , toujours avec le jeune lord et son gouverneur , pour y faire son Académie. Là , il eut , au jeu , un démêlé avec un anglais , se battit , blessa son adversaire , fut obligé de quitter Angers , et vint à Paris , où il travailla à quelques traductions. Il a traduit du latin , les *Fluxions* de Newton , et de l'Anglais , la *Statique des Végétaux* de Hales.

Ce commerce , qu'il avait entretenu avec des Anglais , cette connaissance profonde qu'il avait de la plupart de leurs ouvrages , lui inspirèrent le désir de faire un voyage en Angleterre ; il n'y resta que trois mois. C'est là que se sont bornés les voyages de Buffon : il n'avait pas encore vingt-cinq ans.

A sa majorité , il se mit en possession des biens qu'il tenait de la succession de sa mère , et dont la valeur était d'environ trois cents mille livres. Je parle de ce fait , qui , au premier coup d'œil , paraît indifférent , afin d'avoir occasion d'observer que si , en général , la fortune endort tant de jeunes gens , en qui le besoin de se créer une existence eût développé le germe des talens , elle accroît aussi et double , pour ainsi dire , les forces de ces

hommes extraordinaires, dominés par la passion de la gloire, en concentrant cette passion exclusive dans l'unique objet qu'il se proposent.

On peut juger de la ressource prodigieuse qu'il est possible de trouver dans un secrétaire intelligent, lorsqu'on saura que celui de Buffon était obligé, pour le suivre, de travailler dix heures par jour ; et ce trait seul donne une idée de l'ardeur avec laquelle il travaillait lui-même. Le nombre des heures qu'il consacrait au travail était fixé ; c'étaient à peu près quatorze heures par jour ; et rien ne l'a jamais écarté un seul moment de ce plan de vie. Quelquefois il dérobaît au sommeil le temps qu'il n'avait pas voulu enlever aux sciences ; mais un domestique, chargé de l'éveiller tous les matins à la même heure, avait ordre de l'arracher de son lit, quelque résistance que fit le maître.

C'est à Montbard que Buffon aimait surtout à demeurer, parce que c'est là qu'il travaillait autant qu'il le désirait. A Paris, les détails du cabinet et du jardin du Roi, les devoirs à rendre et à recevoir, absorbaient une partie de son temps ; mais à Montbard, dès les cinq heures du matin, on le voyait monter à un pavillon placé au milieu de ses

vastes jardins ; et dès qu'il y était une fois , il n'était plus permis à qui que ce fût d'en approcher , pas même à ses jardiniers. C'est ce pavillon que le Prince Henri , qui voulut y entrer lors de son voyage en France , appelait le *Berceau de l'Histoire Naturelle* ; et en effet , c'est de là que sont sorties ces belles pages , qui vivront autant que le sujet qui les a inspirées. Des murailles nues , un grand fauteuil de cuir noir , un vieux secrétaire de bois , et sur le secrétaire , une plume , de l'encre , et un cahier de papier : voilà tout ce qui garnissait ce pavillon. Buffon avait , à quelque distance de là , et toujours au milieu de ses jardins , un cabinet où étaient déposés ses manuscrits. Il se promenait , suivant les circonstances , du pavillon au cabinet , ou du cabinet au pavillon , et il passait quelquefois une matinée entière à composer une seule phrase de ses ouvrages. Ce n'est pas qu'il eût le travail difficile ; mais il était , pour lui-même , d'une extrême sévérité , et il croyait que ce n'était qu'avec le temps qu'on pouvait parvenir à la perfection de la pensée ou du style : aussi , disait-il souvent que *le génie n'était autre chose qu'une grande aptitude à la patience* ; mot encourageant , qui rappelle cette



réponse de Newton , à qui l'on demandait comment il avait découvert son système : *En y pensant toujours*. Quand Buffon avait achevé un ouvrage , il le mettait de côté pendant un temps considérable , faisait ensorte de l'oublier , et , lorsqu'il croyait y être parvenu , il se le faisait lire par quelqu'un de ses amis , capable de l'entendre. La copie de cet ouvrage était bien faite ; et si le lecteur hésitait quelque part , Buffon était averti par là qu'il manquait quelque chose au développement de sa pensée ou à la clarté de son style ; parce qu'il disait que tout ce qui est très-clair , doit se lire très-aisément , et il plaçait une croix à cet endroit , pour le revoir et le corriger à son loisir. Il avait encore une autre manière de juger ses ouvrages : lorsqu'on les lui lisait , il priait son lecteur de traduire , en d'autres mots , certains morceaux dont la composition lui avait beaucoup coûté ; alors , si la traduction rendait bien fidèlement le sens qu'il s'était proposé , il laissait le morceau tel qu'il était ; pour peu , au contraire , que l'on s'écartât du sens , il revoyait le passage , cherchait ce qui pouvait y nuire à la clarté , et le corrigeait.

L'un de ses meilleurs amis était Guenaud de Montbeillard , qu'il a eu le malheur de

perdre quelque temps avant sa mort, homme d'un mérite supérieur, qui, par ses profondes connaissances et son inflexible probité, avait un grand ascendant sur lui. Il a existé peu d'hommes dont la conversation fût plus animée, plus gaie, plus spirituelle que celle de Montbeillard. Celle de Buffon, au contraire, était extrêmement simple, rarement animée, mais quelquefois très-gaie. On y remarquait sur-tout une bonhomie qui le rendait cher à tous ceux qui le connaissaient. Il se louait quelquefois lui-même, mais c'était d'une manière si franche, et si peu nuisible aux autres, dont il ne déprimait jamais les talens, qu'on lui savait gré, en quelque sorte, d'une franchise aussi rare. Comment, d'ailleurs, un homme qui avait été comblé de tant d'honneurs, à qui l'on avait érigé une statue, avec lequel une Impératrice avait voulu être en correspondance, en lui envoyant d'abord toutes les médailles frappées sous son règne; que les princes, enfin, ne manquaient jamais de visiter, soit lorsqu'ils venaient à Paris, soit lorsqu'ils passaient par Montbard; comment un tel homme, qui semblait être le centre unique où correspondaient tous les savans de l'Univers, aurait-il pu se défendre d'un secret

penchant pour la louange ? Il faut pardonner peut-être à tous ces génies privilégiés, ce penchant si naturel. C'est un bien faible impôt auquel ils nous assujettissent pour les jouissances délicieuses qu'ils nous procurent. Voyez si ce trait d'amour-propre que je vais citer, offense quelqu'un, et n'honore pas plutôt le caractère de Buffon. Un de ses principes, c'était qu'en général les enfans tiennent de leur mère leurs qualités intellectuelles et morales ; et lorsqu'il l'avait développé dans la conversation, il en faisait sur-le-champ l'application à lui-même, en faisant un éloge pompeux de sa mère, qui avait, en effet, beaucoup d'esprit, des connaissances assez étendues, une tête très-bien organisée, et dont il aimait à parler souvent.

Buffon mourut, comblé de gloire, en 1788, âgé de 81 ans.

---

## C.

**CADMUS**, fils du Roi de Phénicie, Agénor, alla, 1500 ans avant J. C., fonder, en Béotie, la ville de Thèbes, dont il fut le premier Roi. L'antiquité suppose que, dans ce voyage, il avait pour but de chercher sa sœur Europe, que Jupiter avait enlevée, et dont le nom en resta à la partie du globe que nous habitons. Celui de Cadmus n'est pas moins célèbre par l'invention qu'on lui attribue des premières lettres alphabétiques. Il paraît qu'avant lui l'écriture n'employait que des signes divers, des hiéroglyphes, aussi multipliés que les objets dont on voulait conserver la mémoire. Ce premier alphabet de Cadmus n'avait que seize lettres, qui suffisaient aux principaux sons. Tout le monde sait par cœur les vers de Brébeuf, en son honneur.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
De peindre la parole, et de parler aux yeux ;  
Et par des traits divers, des figures tracées,  
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

**CAGLIARI**, (Paul) peintre célèbre, connu sous le nom de Paul Véronèse, à cause de sa patrie n<sup>e</sup> à Vérone, en 1532. Sans avoir au-

tant de force que le Tintoret, son contemporain, il le surpassa par la noblesse de son pinceau, et la vérité avec laquelle il rend la nature. On peut dire qu'il pousse jusqu'à l'excès son exactitude à copier ses modèles. Ses plus beaux tableaux, ses *Noces de Cana*, son *Repas chez le Pharisien*, ont pour personnages les Princes et les Grands dont il avait à se louer. Ce dernier tableau avait été demandé, par Louis XIV, à des religieux dont il ornait le réfectoire. Sur leur refus, le Sénat de Venise le fit enlever pour le donner au Roi.

Véronèse mourut à 51 ans, avec l'estime générale, et laissant un frère et deux fils, dont les talens pouvaient être comparés aux siens.

CAILLE, ( Nicolas-Louis de la ) né à Rumigny, en Champagne, en 1714, avec les plus heureuses dispositions pour les mathématiques, et cette constance infatigable qui fait les bons observateurs. Le célèbre Cassini conçut pour lui, au sortir de ses études, une estime que chaque jour augmenta; il lui fit obtenir un logement à l'Observatoire; et à vingt-cinq ans la Caille fut nommé professeur de Mathématiques, au collège Mazarin, où il établit aussitôt un observatoire. L'Académie des Sciences l'associa bientôt à ses travaux,

et il fut chargé, avec M. de Cassini de Thury, de ceux qui étaient nécessaires au tracé du méridien de l'Observatoire, dans toute l'étendue de la France.

Il obtint, en 1750, des ordres du Roi pour aller au Cap de Bonne-Espérance, séjourner le temps nécessaire à la détermination des constellations qui environnent l'autre pôle. Le journal de ce voyage, écrit avec beaucoup de soin et de précision, forme un volume in-12.

On a de lui des Elémens de mathématiques, qui sont encore classiques, dans les nouvelles éditions qu'en a surveillées l'abbé Marie, son élève et son successeur. Son Astronomie, son Optique, sa Mécanique, ont aussi une grande précision.

C'est au milieu de ces ouvrages, et de plusieurs autres, non moins importants, que l'abbé de la Caille, fut emporté à quarante-huit ans, par une fièvre maligne.

Il n'était que Diacre; la douceur de ses mœurs, la bonté de son caractère étaient tempérées par un extérieur très-réservé; mais ses amis le trouvaient toujours le même, et jouissaient quelquefois des épanchemens d'une gaieté franche, qui animaient le peu d'instans consacrés à ses délassemens.

CALEPIN , Ambroise ) religieux Augustin , dont le nom indique le lieu de la naissance , Calepio , bourg des États de Venise.

Il s'est rendu célèbre par un dictionnaire , en deux vol. *in-folio* , où non seulement les mots , mais les phrases toutes faites , prises des meilleurs auteurs , sont rassemblés en un très-grand nombre de langues anciennes et modernes. Cette universalité d'objets s'est si bien attachée au nom de Calepin , que l'on dit familièrement *cela est sur mon Calepin*. Il mourut fort âgé , en 1510.

CALMET , ( Augustin ) bénédictin , né à Mesnil-la-Hogue , se voua de très-bonne heure à l'étude des langues orientales , si utile pour les vastes travaux que l'ordre de Saint-Benoît entreprenait sur les différentes branches d'érudition. Le P. Calmet se forma , à Munster , une espèce d'académie de huit ou dix de ses confrères , avec lesquels il composa ses Commentaires sur l'Écriture Sainte , en 23 volumes *in-4°*. Son Dictionnaire de la Bible , enrichi de figures , et son Histoire Universelle , sont dans toutes les bibliothèques.

C'étoit un esprit laborieux , et d'une critique très-éclairée : ses vertus ajoutaient encore à la

considération dont il jouissait ; et il refusa constamment l'honneur de l'épiscopat que le Pape voulait lui décerner. Il est mort en 1757, à 85 ans , dans son abbaye de Senones.

CALPRENEDE , (*Cauthier de Costes, seigneur de la*) gentil-homme des environs de Cahors , qui , placé dans une charge au service de Louis XIII , amusa toute la Cour par la fécondité de son imagination, et la variété qu'il mettait dans ses compositions romanesques.

Il est l'auteur des romans les plus volumineux , de *Silvandre* , de *Cléopâtre* , de *Pharamond*.

On ne goûte plus aujourd'hui ce genre diffus et traînant qui se perdoit dans les détails les plus minutieux , et qui tenait compte des plus petits incidens. La Calprenède est aussi l'auteur de plusieurs tragédies écrites avec la même négligence. Ses héros sont presque tous des rodomonts , c'est ce qui a fait dire à Boileau , « que tout a l'humeur gasconne en un auteur » gascon ».

La faveur du cardinal de Richelieu a procuré à ce poète quelques missions diplomatiques. Il est mort aux Andelys , près Rouen , en 1663.

CAMOENS , ( Louis de ) né en 1524 , d'une ancienne famille espagnole établie à Lisbonne.



Les heureux succès de sa première éducation lui firent sentir que sa patrie avait besoin d'un poète , et que c'était à lui à en disputer l'honneur ; mais il paraît que commençant par l'abus du talent , la fougue de son imagination produisit des traits satiriques qui lui valurent un exil , dont il ne se racheta qu'en prenant du service dans une expédition navale où il perdit un œil.

Il faut le féliciter des hasards qui le forcèrent ensuite à s'embarquer pour Goa , puis à chercher un nouvel exil sur les frontières de la Chine , puisqu'il trouva dans ses courses maritimes , les plus beaux tableaux de son poème de la *Lusiade*.

Il est bien d'un poète , jouet d'un naufrage , de se sauver comme le Camoëns , en nageant d'une seule main pour ne pas lâcher de l'autre , le manuscrit qui compose tout son trésor. Revenu enfin à Lisbonne , tous les éloges accordés à son poème ne purent l'empêcher de vivre dans la misère ; le roi Sébastien borna ses bienfaits à une pension de 20 écus , et le Camoëns ne vivait que des aumônes que mendiait , à la nuit , le fidèle esclave qu'il avait ramené de Goa. Il mourut de chagrin et de misère à 54 ans.

Il vécut dans un siècle et dans un pays qui doivent faire excuser les disparates dont son poëme est rempli. Ayant à peindre la découverte des Indes par les Portugais , il emploie à la fois , et le merveilleux mythologique , et le miraculeux théologique : Vénus , Bacchus , les Néréïdes , figurent et sont continuellement en scène , avec Jésus-Christ , la Vierge , et tous les Saints. Mais tant de variété est répandue dans tous les tableaux , quelques uns étincellent de beautés si sublimes , les caractères y sont si bien tracés que le Camoens a été traduit et lu avec intérêt dans toutes les langues.

CAMPISTRON , ( Jean Galbert ) né à Toulouse , en 1615 , vint à Paris au sortir des études les plus brillantes. Racine se plut à l'enhardir dans la carrière dramatique , et à lui servir de guide ; mais , en lui donnant l'entente générale du théâtre il ne put lui inspirer ces graces de détails , et ces charmes de versification , que le seul auteur de *Britannicus* sait allier avec la dignité de ses personnages ; tous ceux de Campistron sont doucereux et maniérés. Plusieurs de ses tragédies sont restées au théâtre , ainsi que la comédie du *Jaloux désabusé*.

Racine servit aussi la fortune de Campistron en le donnant pour secrétaire au duc de Ven-

dôme , à la suite duquel il fit les campagnes d'Espagne et d'Italie.

Rentré dans ses foyers, Campistron y épousa la sœur du premier président Maniban. Il était de l'Académie française depuis 1701 , et présidait les Jeux Floraux depuis 1694. Une attaque d'apoplexie l'enleva à 67 ans , en 1723.

CARRACHE, (Louis) né à Bologne , en 1545 , mort en 1618 ; Augustin et Annibal, ses cousins, nés en 1559 et 1560, et morts en 1605 et 1609.

Il est difficile de séparer ces trois peintres , dont les travaux ont tant d'analogie , qu'on les confond sans cesse. Louis fut le premier peintre de son temps , et devint le créateur de l'Académie de peinture de Bologne ; il eut le grand talent de s'attacher à la noblesse et à la simplicité de l'antique, dans un moment où toutes les compositions ne respiraient que l'afféterie et la gêne.

Augustin joignit le burin au pinceau , et appella la littérature au secours de l'un et de l'autre. S'il n'atteignit pas à la perfection de son cousin, et de son frère , il n'en faut pas moins admirer la finesse , l'esprit , et même la correction de sa touche. On l'a souvent vu rectifier, dans ses gravures , les en-

droits faibles des tableaux qu'il prenait pour originaux.

Mais c'est sur-tout Annibal qui illustra le nom des Carraches. Formé par Louis, perfectionné par ses voyages à Parme, à Milan, à Venise, il prit place au rang des plus grands maîtres de l'École Italienne.

La galerie fameuse qui lui a coûté huit années de travaux, est un des chefs-d'œuvre de l'art; et tous les grands cabinets de l'Europe placent ses tableaux au premier rang. Ils sont sur-tout admirés par la hardiesse et la pureté du dessin, ainsi que la vigueur du coloris.

Annibal excella dans les caricatures, et on se plaît à raconter la promptitude avec laquelle, se plaignant chez un juge d'avoir été volé, il crayonna les traits de ceux qu'on eut bientôt attrapés, à l'aide d'un tel signallement.

CARDAN, ( Jérôme ) né à Pavie, en 1501, dans un siècle, et dans un pays où l'astrologie était en grande vénération. On peut dire qu'il naquit malgré sa mère, dont il dévoilait l'inconduite : ses mœurs s'en ressentirent toute sa vie ; et il ne tira parti de son extrême aptitude au travail, que pour se ménager plus de temps pour ses plaisirs : il les poussa jusqu'à passer

pour insensé , en parcourant les universités d'Italie , pour y donner des preuves de son savoir ; il se fit enfermer à Bologne dans un âge déjà avancé. Il ne dissimule pas ses écarts dans l'histoire de sa propre vie. On y voit quelques traces d'idées religieuses , de crainte de Dieu ; mais la superstition y domine. A l'entendre , un démon familier protégeait son destin ; il l'accusait de tous ses dérèglemens ; et c'est lui qui réveilla , et qui mit en grande vogue les systèmes des cabalistes.

La géométrie lui a l'obligation de problèmes très-déliçats , dont il paraît démontré qu'il déroba quelques uns à Tartuglia. Enfin , on connaît la lampe de Cardan , dont la suspension sert aux boussoles pour ne jamais se renverser. Sa dernière folie fut de vouloir vérifier la prédiction qu'il avait faite de sa mort à soixante-quinze ans. Vivant à Rome d'une pension que le Pape lui faisait , il s'y laissa mourir de faim à l'époque qu'il avait indiquée.

CARNÉADE , philosophe , né à Cyrène , 200 ans avant J. G. , fondateur de la troisième Académie , et tellement adonné au travail qu'il en publiait le soin de son corps , et même sa nourriture ; sa servante lui mettait les morceaux dans la bouche. Les opinions qu'il professait te-

naient beaucoup du pyrrhonisme ; mais il voulait au moins que la vraisemblance suffît pour déterminer la conduite de l'homme. Adversaire déclaré des Stoïciens, il employa contre eux toutes les ressources de l'éloquence, et les Athéniens eurent une telle estime de lui, qu'imposés à 500 talens, ils le députèrent à Rome, où Caton l'ancien, redoutant son ascendant : *Renvoyez, dit-il, ce grec ; il semble que par lui les Athéniens aient voulu triompher de leur vainqueur.*

Nous finirons cet article par une de ses maximes qui tiennent à la plus pure morale : *Si l'on savait qu'un aspic fût caché sous l'herbe, il faudrait en avertir l'ennemi même, qui viendrait s'y asseoir. Le silence serait d'un malhonnête homme, dût-il ne pas être repris publiquement.*

CASAUBON, (ISAAC) né en 1559, à Genève, où son père s'était retiré pour cause de religion. Il revint à Paris professer le grec ; et en 1603, fut choisi par Henri IV pour bibliothécaire. A la mort de ce Prince, il fut appelé, en Angleterre, par le roi Jacques I<sup>er</sup>, et il fut enterré à Westminster, en 1614, comme un des littérateurs les plus distingués. On a de lui des commentaires sur plusieurs anciens Au-

teurs, qui prouvent l'étendue de son érudition, et la sagacité avec laquelle il découvrait de nouveaux sens aux textes difficiles. Différens traités de controverses l'ont fait accuser également par les Catholiques et les Calvinistes, et pourraient le faire soupçonner d'une grande indifférence sur les principes religieux. Le recueil imprimé de ses lettres contient des particularités fort intéressantes sur les personnes, et les faits qu'il avait été à portée de connaître; et la candeur, la noble simplicité, qui les ont dictées, donnent la meilleure opinion du caractère de Casaubon. Il avait épousé une fille du fameux imprimeur Henri Etienne, et il en laissa un fils, Marie Casaubon, mort en 1671, à soixante-douze ans, qui suivit son père dans la carrière de commentateur, mais dont le style est rebutant par sa dureté.

CASAS, (Barthélemy *de Las*) né à Séville, en 1474, se trouva, à 19 ans, dans la première expédition de Christophe Colomb. Revenu en Espagne, et ordonné prêtre, il partit de nouveau pour porter ses lumières et son zèle dans le Nouveau Monde. Les horreurs qui s'y exerçaient le ramenèrent aux pieds de Charles-Quint, et firent rendre les ordonnances les plus sévères contre les persécuteurs. Mais non seule-

mentelles devinrent inutiles, il y eut encore des plumes assez atroces pour soutenir la nécessité de tourmenter les infidèles. Las Casas, devenu évêque de Chiapa, au Mexique, plaida de nouveau, dans sa *Destruction des Indes*, la cause de l'humanité, et les véritables principes d'une religion de paix. Mais Charles-Quint, après avoir chargé son confesseur de décider entre Las Casas, et l'auteur adverse Sepulveda, ne termina rien. Les Indes continuèrent à être tyrannisées; et après 50 ans de séjour Las Casas revint en Espagne, en 1551. Après avoir laissé en Amérique les établissemens de l'ordre de Saint-Dominique, dans lequel il était entré, il mourut à Madrid, en 1566, à 92 ans.

On lui a reproché d'être un des protecteurs de la traite des nègres. Peut-être cela se borne-t-il à avoir essayé de soumettre à des règles fixes l'esclavage dans un temps où il était encore commun dans une partie de l'Europe.

CASSINI, (Jean-Dominique) né dans le comté de Nice, en 1625. C'est à l'étude de l'astrologie judiciaire que le père de l'astronomie moderne dut ses premières connaissances; mais il ne tarda pas à reconnaître la folie de tous ces rapports supposés entre les astres et le destin des hommes, et il trouva bien



bién plus digne de son génie de reculer les bornes de l'univers , en cherchant de nouveaux astres , ou en leur assignant de plus vastes domaines. Galilée vivait encore , et il y avait du courage à soutenir l'immobilité du soleil , et les révolutions planétaires. On a de lui un traite des comètes , et plusieurs sur les planètes.

Le Sénat de Bologne le plaça très-jeune dans la chaire d'astronomie de cette ville , et il y traça une méridienne , avec un soin et une recherche dont on n'avait pas encore eu d'idée. Bientôt ses connaissances géométriques et hydrauliques furent invoquées par l'ordre public , pour régler les contestations que Ferrare et Bologne élevaient sur le cours inégal , et les fréquentes alluvions du Pô. Il dut à sa décision la sur-intendance des eaux de l'Etat Ecclésiastique. Ce fut peu de temps après , que Colbert déterminâ Louis XIV à l'appeler en France , ne fut-ce que comme à la passade , au moins est-ce ainsi qu'il fut demandé au Pape et à la ville de Bologne ; mais une fois à Paris , comblé des dons du Roi , à la tête de tous les travaux astronomiques , il ne lui fut plus possible de se rendre aux réclamations réitérées de son précédent Souverain. Cassini devint français ,

et acheva , avec la Hire , la grande méridienne de l'Observatoire ; et , réunissant de toutes parts les honneurs , l'estime , et la considération , dus à ses talens , à ses mœurs , à sa simplicité ; et à son amabilité , il supporta avec gaité la perte de sa vue , et mourut le 14 septembre 1712 , à 88 ans.

CASSINI , ( Jacques ) fils du précédent , et César-François de Thury , son petit-fils , héritiers et successeurs des talens , des places , et de la considération publique de leur auteur , nés en 1672 et 1715 , continuèrent la surveillance de l'Observatoire de Paris , les travaux de la méridienne ; Jacques détermina la perpendiculaire de Saint-Malo à Strasbourg , et fit de très-bons élémens d'Astronomie. Il mourut en 1756. Cassini de Thury conçut et exécuta en très-grande partie la Carte de France , si connue sous les noms de *Carte de l'Académie* ou *Carte de Cassini* , par l'exactitude des détails , et la précision des travaux qui les ont amenés. Il est mort en 1784 , laissant deux fils , dont un nommé comte de Cassini , soutenait , à la quatrième génération , l'illustration académique , et ce qui est plus difficile , la considération personnelle dont son père l'avait fait hériter ; il était directeur de l'Observatoire au moment

de la révolution de 1789, et il est encore membre de l'Institut National.

CASTEL, (Louis Bertrand) né à Montpellier, en 1688. Jésuite en 1703, appelé de Toulouse à Paris, en 1720 par Fontenelle et le père Tournemine, qui trouvaient dans ses premiers essais, le bon géomètre et le philosophe.

Son *Traité de la pesanteur universelle* est un des premiers hommages au système de la gravitation que Newton venait pour ainsi dire de créer. Il ne croyait cependant pas qu'elle pût tout expliquer.

Le père Castel est principalement connu par ses travaux sur l'optique, et par l'idée très-ingénieuse qu'il conçut d'un clavecin oculaire, où les différentes nuances, disposées dans des intervalles proportionnés à leur analogie, pourraient produire à l'œil des effets vraiment harmonieux; mais il eût fallu des sommes trop considérables pour l'exécution. Les *Mémoires de Trévoux* contiennent beaucoup de pièces dues au P. Castel, qui, avec un style plein de feu, se laissait quelquefois aller à de grands écarts. Fontenelle disait : qu'il l'aimait encore mieux original et un peu fou, que plus

sage et moins original. Il mourut en janvier 1757, à 68 ans.

CAT, (Claude Nicolas le) né en 1700, à Blérancourt en Picardie, d'un élève du célèbre Maréchal, premier chirurgien du Roi, qui lui fit faire de très-bonnes études. Aussi n'avait-il pas encore vingt-cinq ans lorsqu'il publia ses dissertations sur le pilier tremblant de Reims, et l'aurore boréale de 1725. M. le Cat fut admis, en 1731, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et il eut la gloire de fonder, dans cette ville, non seulement une école d'anatomie, mais une académie des sciences et des lettres, dont il fut secrétaire perpétuel. Presque toutes les académies nationales et étrangères se l'associèrent, après lui avoir fait l'honorable invitation de ne plus concourir pour les prix qu'elles proposaient, et qu'il remportait presque tous. Les mémoires des Académies des sciences et de chirurgie sont remplis de ses ouvrages.

Ses théories des sens font honneur à sa philosophie ; et on lit avec le plus grand plaisir son éloge de M. Fontenelle.

M. le Cat est mort en août 1768.

CATILINA, (*Lucius*) d'une des premières familles de Rome, commença sa carrière par

mériter le dernier supplice , pour avoir assassiné son frère et séduit une vestale. Sauvé par son crédit , et successivement Questeur , Lieutenant-Général , et Préteur , il porta dans toutes ses fonctions le dérèglement et la violence de ses passions. Deux fois repoussé du Consulat , il entreprit d'immoler Cicéron qui lui avait été préféré. La plus brillante et la plus fougueuse jeunesse de Rome scella , dit-on , sur un vase de sang humain , cette ligue qui devait être funeste aux premières têtes du Sénat. Cicéron averti par la maîtresse d'un des conjurés , aimait mieux dévoiler Catilina que de le faire arrêter. C'est dans cette occasion qu'il prononça les *Catilinaires* , ces chefs-d'œuvres de l'éloquence publique , qui indisposèrent tellement tous les esprits , que Catilina fut obligé d'aller chercher des amis hors de Rome. Cicéron et Antoine , étant maîtres alors du terrain , firent marcher les légions. Catilina se battit en désespéré ; vaincu , il se précipita dans les rangs pour y trouver la mort. C'était 62 ans avant J. C.

CATINAT, ( Nicolas de ) né en 1637, fils d'un Conseiller au Parlement de Paris, fut destiné d'abord à la robe; mais dégoûté par la perte d'une cause juste, il prit la carrière des armes, et servit dans la cavalerie. Ses

succès l'élevèrent rapidement de grade en grade. Il n'avait que trente ans, lorsque, sous les yeux de Louis XIV, il se distingua à l'attaque d'une contrescarpe de Lille, ce qui lui valut une lieutenance dans le régiment des gardes. Blessé à la bataille de Senef, il recut du grand Condé une lettre, finissant par ces expressions : *Il y a si peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd.* Il reçut le bâton de Maréchal de France, dans sa campagne de Piémont, où l'on distingue les journées de Slaffarde, et de la Marsaille, aussi en s'arrêtant à son nom, dans la liste des promotions, Louis XIV s'écria : *C'est bien la vertu couronnée !*

Il eut la grandeur d'ame de supporter l'espèce de disgrâce que lui valut une retraite, due aux ordres que la cour lui avait prescrits ; et l'on vit l'élève de Turenne et de Condé servir avec zèle sous les ordres du Maréchal de Villeroi. Le Roi voulut reconnaître ses services, en le nommant Chevalier des Ordres ; mais Catinat, au grand déplaisir de sa famille, refusa cette distinction, peu d'accord avec la simplicité de ses mœurs, et la crainte qu'il avait de réveiller la jalousie. *La cour est si nombreuse*, répondait-il un jour à Louis XIV,

qui lui reprochait de ne pas paraître assez souvent ; *que je crois devoir laisser aux autres la liberté de s'approcher de votre Majesté.*

Palaprat, qui avait suivi le Maréchal, en Piémont, dit, en soupant dans sa tente, quelques jours après la bataille de la Marsaille, qu'il connaissait un général assez simple pour jouer tranquillement aux quilles en sortant de gagner une bataille. *Je ne l'estimerais pas moins,* répondit Catinat, *si c'était après l'avoir perdue.*

Philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre ; libre de tous préjugés, et n'affectant pas de les mépriser ; ignorant la galanterie, et le métier de courtisan ; ennemi de l'intérêt et du faste, et se bornant à cultiver l'amitié, il eût été, dit Voltaire, bon Ministre, bon Chancelier, comme bon Général.

Il mourut, en 1712, dans sa terre de Saint-Gratien, auprès de Paris, âgé de soixante-quatorze ans, et sans avoir jamais voulu se marier.

CATON le Censeur, (*Marcus Portius*) né à Tusculum ou Tivoli, l'an 233 avant J. C. Il fit ses premières armes sous Fabius Maximus, dans la seconde guerre Punique, et vint ensuite se fixer à Rome, où la considération publique

que de deux ans après sa mort , arrivée l'an 148 avant Jésus-Christ.

De ses deux fils , l'un se distingua sous Paul Emile , et l'autre mourut Préteur désigné.

CATON d'Utique , ainsi nommé du lieu où il termina ses jours , à l'âge de 55 ans , 48 ans avant J. C. Il était arrière petit-fils de Caton le Censeur , et de bonne heure se sentit enflammé de cette rigueur de mœurs , et de cet enthousiasme de patriotisme qui avaient illustré son nom. L'un des stoïques les plus sévères de l'antiquité dans la théorie , il put s'oublier quelquefois dans les détails de sa vie privée , et on l'a accusé de se laisser aller à l'ivresse ; mais la masse de ses actions ne respirait que l'horreur du mal moral , et l'insensibilité pour tout mal physique.

Placé dans les dernières années de la république romaine , Caton fut , presque au berceau , témoin des premières atteintes que Sylla donnait à la liberté , il s'en livra plus ardemment à se perfectionner dans l'art oratoire qu'il espéroit pouvoir employer avec avantage au maintien de l'État. Il partagea avec Cicéron la lutte honorable contre Catilina , et peu d'années après contre César et Pompée. Ce dernier s'étant séparé de César , sous prétexte de



défendre le Sénat, Cicéron et Caton se rangèrent de son côté ; mais, comme le dit Montesquieu, Caton voulait sauver la République pour elle-même, Cicéron pour s'en vanter. Caton voyait toujours les choses de sang-froid, Cicéron au travers de cent petites passions.

Aussi conserva-t-il le deuil depuis le premier moment de la guerre civile, protestant de se donner la mort, si l'avantage restait à César, ou de s'exiler si c'était à Pompée.

La bataille de Pharsale ayant ôté tout espoir, il se retira à Utique, harangua son fils et ses amis, sur la liberté nécessaire à l'homme vertueux, et l'esclavage, partage du méchant. Puis, ayant congédié tout le monde, il passa une partie de la nuit à méditer le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, et se plongea son épée dans le ventre. On accourut au bruit qu'il fit en tombant, le médecin voulut faire rentrer ses entrailles ; mais revenu à lui il les arracha avec fureur par le dernier excès du fanatisme de vertu qu'il avait toujours professé.

CATULLE, ( *Caïus Valerius* ) né à Vérone, quatre-vingt-six ans avant J. C. au commencement du beau siècle de la littérature romaine ; il fut ami de Cicéron, de Cinna, et de Plancus.

J. César le combla de caresses pour le faire repentir de quelques épigrammes mordantes. Ce Poète, très-agréable, imita la manière grecque, mais il sut lui donner plus de noblesse. Tous ses vers respirent l'amour et le plaisir; et l'on a dit que qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton. Il mourut à trente-un ans.

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubières, comte de) né à Paris, en 1692, passa ses premières années dans le service; et profita de la paix pour faire le voyage d'Italie, qui développa en lui le goût des arts et de l'antiquité.

Il suivit en 1715, l'ambassadeur de France à la Porte, et n'ayant d'autre moyen pour visiter les environs d'Ephèse que de se confier aux brigands qui étaient maîtres du pays, il alla se présenter à deux d'entre eux, vêtu d'une simple toile, promit de faire payer, à son retour, une certaine somme s'ils voulaient le conduire par-tout où sa curiosité l'appelait. Le chef de la bande fut si frappé de cette conduite qu'il voulut le recevoir; lui indiqua des ruines dont on ne parlait pas, et lui prêta deux chevaux de la plus grande vitesse pour s'y rendre.

Il alla deux fois en Angleterre, étudier les

antiquités qui y sont conservées , et ajouter ainsi aux matériaux de ses nombreuses et savantes dissertations.

Lorsque le comte de Caylus eut fini de voyager , son temps fut partagé entre la musique , la littérature , les recherches sur les anciens , et la gravure. C'est à lui que l'on doit le précieux ouvrage des *Pierres gravées* du Cabinet du Roi , dessinées par Bouchardon , et décrites par Mariette ; et celui plus rare encore des *Peintures antiques* , gravées et coloriées d'après les dessins de *Pietro santo Bartholi* , honoraire de l'Académie des Inscriptions , et de celle de Peinture. Il fonda des prix dans l'une et dans l'autre ; écrivit sur les momies d'Egypte , sur le papyrus ; recréa la peinture à l'encaustique , et celle du marbre ; grava lui-même , avec beaucoup d'esprit , un grand nombre de sujets ; et , comme si son esprit avait encore eu besoin d'occupations , il composa , traduisit ou imita dix à douze volumes de romans , dans le genre des féeries , ou des contes orientaux. Il prolongea jusqu'à 73 ans , cette carrière si pleine de choses , et sur laquelle sa moralité , la douceur de ses affections , et la bienfaisance la plus éclairée , jetèrent tant de charmes. Il fut inhumé à Saint-

Germain l'Auxerrois , sous une urne antique , décrite par lui-même comme un monument funéraire de la plus haute antiquité.

CELSE , (*Cornelius*) descendant de l'ancienne famille Cornélia , vivait sous Auguste et Tibère. On ne connaît pas sa profession ; mais on a de lui un ouvrage en huit livres , sur la médecine , qui lui a valu le nom d'Hippocrate romain. Il reste aussi un traité de rhétorique , et l'on sait qu'il écrivit sur l'agriculture et l'art militaire.

CELSE , philosophe épicurien du deuxième siècle , bien fameux parmi les adversaires de la religion chrétienne , qui tous n'ont guères fait , que reproduire , sous toutes les formes , les diatribes et les injures , qu'il adressait à la fois aux Juifs et aux Chrétiens. Son *Discours de la Vérité* , où il affecte de plaider la cause des dieux du paganisme , a été réfuté avec grand avantage , par la plume , aussi savante qu'élégante , du fameux Origène.

CERCEAU , (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670 , est l'un des Jésuites qui se sont adonnés avec plus de succès à la poésie française et latine. Quelquefois il n'a pas su s'arrêter dans les bornes du naïf , et en voulant imiter Marot

il est tombé dans le burlesque. Il composa pour les élèves du collège de Louis-le-Grand , plusieurs pièces de théâtre , où , parmi de bonnes scènes , des plaisanteries agréables , des caractères soutenus , et même des passages heureusement écrits , on reconnaît un penchant naturel à trop de facilité , et de négligence de style. Le P. du Cerceau avait l'humeur capricieuse. On a aussi de lui plusieurs ouvrages d'histoire et de rhétorique. Il fut attaché , sur la fin de ses jours , à la princesse de Conti , et mourut subitement à sa suite , près de Tours , en 1730.

CERVANTES , ( *Michel Saavedra* ) fameux auteur castillan , né en 1547 , destiné par ses parens à être ecclésiastique ou médecin , mais entraîné par son génie sur les routes du Parnasse. Ses premiers vers furent mal accueillis ; et forcé , par la misère , à servir , à Rome , le cardinal Aquaviva , puis à s'engager comme simple soldat , il perdit une main à la bataille de Lépante , fut pris par les Algériens en revenant en Espagne , échoua dans les efforts qu'il fit pour se délivrer avec douze compagnons d'infortune , et ne put être racheté , par sa famille , qu'au bout de cinq ans et demi.

Ses comédies lui commencèrent une réputa-

tion , qu'acheva son Don Quichotte. Il le composa , dit-on , pour se venger du peu de considération que lui témoigna le duc de Lerme , en tournant en ridicule le goût de ce premier ministre pour les ouvrages de chevalerie. Cet ouvrage , traduit dans toutes les langues , et une seconde fois en français par l'aimable Florian , est pour tous le modèle de l'invention , de la naïveté , de la fine plaisanterie , alliées au meilleur goût , à la vérité des portraits , et à la sagacité des jugemens. J'admire , dit Saint-Evremond , comment dans la bouche du plus grand fou de la terre , Cervantes a trouvé le moyen de paraître l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur que l'on puisse imaginer ?

Cervantes ne fit qu'accroître sa disgrâce , et le premier ministre l'empêcha de continuer son Don Quichotte , qu'Avellanada entreprit de terminer. Cervantes reprit la suite de son Don Quichotte , mais n'en mourut pas moins dans l'indigence , en avril 1616.

Ses autres ouvrages sont douze Nouvelles , une Pastorale de Galatée , en six livres , quelques petits Romans , et huit Comédies , trop peu analogues au goût actuel pour que , même en Espagne , on sache apprécier le but que Cervantes a eu en les composant.

CÉSALPIN, (André) né à Avezzo, en Italie, en 1519, premier médecin du Pape Clément VIII ; le premier qui ait porté dans la botanique l'esprit de méthode. Jusqu'à lui on avait distribué les plantes suivant leur climat, ou leurs propriétés ; ce qui était sujet à une foule d'incertitudes, ou de variations. Il établit des classes, les distingua par le nombre et la nature des semences, et développa, dans un ouvrage, imprimé en 1584, toutes les bases de l'étude des plantes, et les rapports qui existent entre la fécondation des semences végétales, et celle des œufs animaux. Il a aussi professé la circulation du sang ; mais on lui reproche de s'éloigner des vrais principes, en supposant les premiers hommes formés de la fermentation du limon, et en admettant entre Dieu et la matière brute, des êtres aussi matériels, peuplant le monde sous les noms de démons, de génies, etc.

Il mourut à Rome, en 1604, à quatre-vingt-quatre ans.

CÉSAR, ( *Caïus-Julius* ) né quatre-vingt-dix-huit ans avant J. C., de l'illustre famille des Jules, qui prétendaient descendre de Jules Ascagne, fils d'Énée, le fondateur de Rome. On eût dit que dès son enfance il était pénétré du désir de subjuguier cette République, si

fière de sa grandeur et de sa liberté. L'éloquence et les armes devaient servir son ambition ; il ne négligea rien pour les pousser au plus haut degré. Allant à Rhodes , pour étudier la rhétorique , sous Appollonius , il fut pris par des pirates , qui lui en mandèrent 20 talens de rançon. César parut se moquer du peu de valeur qu'ils donnaient à leur proie , et leur en promit 50 ; mais pendant les trente jours qu'il fut retenu au milieu d'eux , il ne cessa de les menacer ; et fut à peine délivré , qu'armant de petits bâtimens sur la côte , il fondit sur les pirates , et fit périr du dernier supplice ceux qu'il avait menacés.

A trente ans il s'était déjà distingué dans les fonctions de Tribun militaire , d'Édile , de Questeur , de Souverain Pontife , de Préteur , et de Gouverneur d'Espagne ; et peu content encore de lui-même , il versa des larmes à la vue d'une statue d'Alexandre. *A l'âge où je suis , s'écria-t-il , il avait conquis le monde , et je n'ai rien fait de mémorable.* Nommé Consul , en 59 , après un triomphe , il força son collègue à le laisser seul régir la République ; bientôt uni avec Pompée et Crassus , pour le premier Triumvirat , il gagna l'amitié des Chevaliers et des peuples regardés comme



étrangers, éloigna de Rome Cicéron et Caton ; et se fit donner le gouvernement des Gaules, comme le plus propre à s'entourer de cette puissance à laquelle rien ensuite ne devrait résister. Prorogé dans ce gouvernement, consolidé dans son pouvoir, par le titre de Proconsul ; qu'un second Triumvirat, avec les mêmes Crassus et Pompée, lui fit obtenir, il étendit ses succès, en soumettant les différens peuples des Gaules et de la Grande-Bretagne. Ce fut alors que Pompée, cherchant à fonder sa propre autorité, s'opposa à la nouvelle prolongation de celle de César, et crut que, maître à Rome, il pouvait braver celui qui, depuis sept ans, paraissait oublié au-delà des Alpes. Mais César était sûr de ses troupes ; il menaça de revenir ; ramena jusqu'à Ravenne trois légions triomphantes, et ne répondit, au décret lancé par le Sénat, qu'en passant le Rubicon. Affectant un instant d'émotion profonde : *Si je diffère, dit-il, je suis perdu ; si j'avance que de malheureux je vais faire !* Enfin il s'élance le premier dans l'eau en criant : *Le sort en est jeté.* Dès ce moment tout cède, tout plie ; Pompée n'ose l'attendre, et va rallier, en Épire, les nombreux amis de l'antique liberté. L'or ramassé

dans les Gaules , achève ce que la crainte a commencé ; Rome est soumise ; César vole en Espagne soumettre les partisans de Pompée , revient à Rome ordonner le rappel des exilés et des proscrits , l'abolition des dettes , et se confère le Consulat. Enfin , l'an 48 , il marche à Pompée , le défait entièrement dans les plaines de Pharsale , et le force à se retirer en Égypte , où de lâches adulateurs le poignardèrent.

César honora sa victoire par les honneurs qu'il rendit aux restes du *grand Pompée* , soumit l'Asie Mineure , l'Égypte , alla vaincre , en Afrique , le Roi Juba , et en Espagne , les fils de Pompée ; enchainemens de succès , qui lui valurent cinq jours consécutifs de triomphes , la dictature perpétuelle , et le titre permanent d'Empereur. Le Sénat lui permit de couvrir son front chauve d'une couronne de laurier , et ne connut plus de bornes au pouvoir dont il l'investit.

D'immenses travaux furent entrepris pour l'embellissement de Rome , et la sûreté de son commerce. Le droit fut réformé , des bibliothèques furent établies , les monumens de la Grèce apportés en Italie , le calendrier réformé sur des élémens assez stables pour

n'avoir eu besoin, jusqu'à nos jours, que de légères corrections.

Mais les ennemis de César existaient encore, et le grand nom de liberté était leur cri de ralliement. César crut au-dessous de lui de s'en méfier. Caius-Crassus s'étant mis à la tête de soixante Sénateurs, sa perte fut jurée. On flattait César du titre de Roi, on l'entraînait au Sénat; Brutus lui-même, que l'on disait son fils, le conjurait de ne pas faire attendre plus long-temps le Sénat assemblé exprès pour le couronner. A peine César y eut-il pris sa place, qu'il tomba sous le fer des conjurés, aux pieds de la statue de Pompée. *Et toi aussi mon cher Brutus*, furent les derniers mots qu'il prononça. Il avait cinquante-six ans.

Cicéron pressentit bien que ce meurtre ne suffirait pas au rétablissement de la République, puisqu'il ne frappait qu'un seul homme.

César s'était fait beaucoup d'amis; il avait de grands vices; mais aucun de ces défauts qui nuisent au pouvoir. Le dérèglement de ses mœurs ne ralentit jamais son activité et sa prévoyance; l'art avec lequel il maniait les esprits, son éloquence, ses connaissances militaires, paraissent dans tout leur éclat dans

ses *Commentaires de la guerre des Gaules*, et son *Histoire de la guerre civile*, qui sont encore les ouvrages classiques des plus purs littérateurs, et des plus habiles généraux.

CHAMOUSSET, (Charles-Humbert Piarron de) Maître des Comptes, à Paris, où il naquit, en 1717, est du petit nombre de ces hommes honnêtes, dont les noms ne passent à la postérité que pour y porter le doux souvenir des vertus domestiques, et de l'amour de leurs concitoyens.

Des plans d'hôpitaux, des vues sur le commerce des grains, des idées sur les ressources que la société présente; les soins que lui même donnait aux malades, pour lesquels il avait appris la chirurgie et la pharmacie, remplirent toutes ses journées; et s'il vécut célibataire, c'est qu'il ne trouva pas une compagne assez zélée pour sacrifier avec lui les agrémens d'une condition opulente, aux charmes d'une vie toute de bienfaisance.

M. de Chamousset aimait passionnément la musique, et sur-tout, dans la société, l'aisance et la délicatesse qui font aimer et chérir la vertu.

Du nombre de ses utiles projets, il n'en reste que la *Petite Poste*, dont le service régu-

lier est devenu un besoin des grandes villes.

CHAPELAIN, (Jean) poète français, né à Paris, en 1595, dans le temps où la poésie, cherchant à prendre un essor, il était si facile de s'égarer sur les nouveaux chemins qu'il fallait se frayer. Dé premiers succès, la protection du Cardinal, une critique judicieuse du Cid, le goût qu'il développa dans les séances de l'Académie française, semblèrent assurer à Chapelain un nom illustre dans la littérature; mais après quarante ans de gloire, il fit paraître son poème de *la Pucelle d'Orléans*, et l'on ne vit plus en lui que le malheureux rimailleur,

« Qui de son lourd marteau, martelant le bon sens,

« A fait de méchans vers douze fois douze cents (1). »

Toutes les satires, tous les sarcasmes, tombèrent sur lui : le mauvais goût, l'esprit de parti s'étaient défendus quelque tems, et le poème avait eu six éditions consécutives. L'Auteur avait été chargé par Colbert de dresser la liste de ceux que le Roi pouvait gratifier de pensions, il en avait obtenu lui même une de 3,000 livres; enfin, le duc de Montansier lui

---

(1) Les douze autres chants n'ont jamais été imprimés.

avait offert la place de précepteur du grand Dauphin.

Chapelain ne put relever sa réputation d'auteur. On rendit justice à son caractère, à la douceur de ses mœurs, et l'on plaisanta sur les 50 mille écus que son extrême économie fit trouver chez lui à sa mort. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

CHARDIN, (Jean) né en 1643, d'un Joaillier de Paris, fit servir les connaissances qu'il avait acquises dans le commerce des pierres précieuses, à se frayer la route de la Perse et des Indes.

Il revint à Paris en 1670, avec le titre de marchand du roi de Perse, retourna, avec tout l'avantage que lui donnait ce titre, pour parcourir les différentes contrées de l'Asie. Il les a décrites avec beaucoup de soin, et de manière à être très-utile à ceux qui pourraient le suivre avec les mêmes moyens. Le roi d'Angleterre, Charles II, lui conféra de sa main la dignité de Chevalier, et il mourut à Londres, en 1713, à 70 ans.

CHARLEMAGNE, ou Charles-le-Grand, roi de France, et 1<sup>er</sup> Empereur d'Occident, fils de Pepin, né en 742, en Bavière, devenu, en 771, par la mort de son frère Carloman, seul

la gloire de régner un demi-siècle sans aucun trouble intérieur , sans une seule calamité. Il mourut à Aix-la-Chapelle , en 814, âgé de 74 ans ; il y fut enterré avec ses ornemens impériaux , et l'habit de pénitent. Pascal III, 350 ans après sa mort , crut devoir lui donner le titre de Saint.

On lui a reproché d'avoir eu plusieurs femmes ; mais il était sévère pour lui-même , économe de ses propres richesses , et soutenant avec la plus grande magnificence l'éclat du trône ; il ne portait, au plus fort de l'hiver , qu'un pourpoint de peau de loutre sur une tunique de laine.

CHARLES - QUINT , ( ou Charles V ) Empereur à la mort de son oncle , comme il avait été roi d'Espagne par celle de son père et de sa mère , naquit en 1500 , à Gand , capitale des Pays-Bas. En rivalité avec François I<sup>er</sup> , qui prétendait à la couronne impériale , il n'avait que dix-huit ans lorsque le Corps Germanique le choisit pour l'opposer à la grande puissance que prenait le roi de France. L'Italie fut le principal théâtre de leur lutte continuelle. Fort des mécontents qui se trouvaient à Naples , secondé par le Connétable de Bourbon , qui dé-

I.

H

sera les armées françaises , Charles-Quint se crut au moment de réaliser l'Empire européen de Charlemagne. Maître de l'Espagne, des Pays-Bas , de l'Allemagne , de l'Italie , Rome même envahie , il eut le bonheur de faire prisonnier François I<sup>er</sup>. , à la bataille de Pavie , en 1535. La France fut sauvée par la lenteur même des négociations relatives à la rançon de son Roi , qui revint à Paris , et eut assez de générosité pour y recevoir en ami , quelques années après , Charles V. C'est à ce sujet que Triboulet , sou de François I<sup>er</sup>. , écrivit sur ses tablettes , que *l'Empereur était plus fou que lui de se risquer en France ; mais , dit le Roi , si je le laisse passer ? Alors , répond Triboulet , j'effacerai son nom , et je mettrai le vôtre en place.*

Il porta ses armes en Afrique ; et vainqueur sur mer de l'amiral Barberousse , il s'empara de Tunis , et y rétablit le prince qui était venu implorer son secours : quelques années après , il fut moins heureux à Alger , et y perdit une armée considérable.

Il voulut être couronné dans Rome par le Pape ; se lia de nouveau à l'Angleterre contre la France ; et toujours inquiet , remuant , et de mauvaise foi , il fomenta en Allemagne les divisions religieuses , en favorisant tantôt un



parti, tantôt un autre, vint perdre des troupes nombreuses au siège de Metz ; et, dégoûté enfin de ses alternatives de succès et d'échecs, il fit élire son frère Roi des Romains, puis Empereur, abandonna la couronne d'Espagne et ses états héréditaires à son fils, et se retira dans un monastère d'Espagne.

On ne vit dans cette action qu'un nouvel effet de cette envie de faire des choses extraordinaires ; et l'on prétend que les fleurs, la mécanique, même les prières claustrales, ne l'empêchèrent pas de supporter impatiemment sa retraite ; il y mourut en 1558, âgé de 59 ans, au bout de quatre ans de retraite, et peu de jours après la singulière cérémonie qu'il avait voulu faire faire de ses funérailles, sur sa propre personne encore existante.

CHARLES XII, fils de Charles XI, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme Alexandre. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensait de ce héros ? *Je pense*, lui dit ce jeune Prince, *que je voudrais lui ressembler*. Impatient de régner, il se fit déclarer majeur à quinze ans ; et, lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multi-

tude. Les rois de Danemarck et de Pologne, et Pierre, czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguèrent contre ce jeune Prince. Charles, âgé à peine de dix-huit ans, les attaqua tons l'un après l'autre, assiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchemens ; et ses menaces, faites au Roi, de vouloir mettre son royaume à feu et à sang, terminèrent cette guerre en moins de six semaines. Il marche ensuite droit à Nerva, assiégée par cent mille Russes. Il les attaque avec neuf mille hommes, et les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, et le reste fut pris et dispersé. Après cette victoire, il passe la rivière de Duna, bat le général Stenau qui lui en dispute le passage, et remporte sur les Saxons une victoire complète. Il entre dans la Courlande, qui se rend à lui ; vole en Lithuanie, soumet tout ; il marche sur Warsovie, et s'en rend maître ; met de nouveau en fuite l'armée saxonne, enlève le trône de Pologne à Auguste, et le donne à Stanislas Lecszinsky. Auguste, réduit aux dernières extrémités, demande la paix ; Charles la lui dicte. Il part de la Saxe en 1707, avec une armée de 43 mille hommes. Les

Moscôvites abandonnent Grodno à son approche ; il les met en fuite ; passe le Boristhène , et s'avance vers Moscou ; mais la fortune l'abandonna à Pultava , en 1709. Il fut défait par le Czar , blessé à la jambe , toute son armée détruite , ou faite prisonnière , et contraint de se sauver en Turquie. Le dessein de Charles , en arrivant en Turquie , fut d'exciter la Porte contre le Czar ; mais il ne put y réussir ni par ses intrigues , ni par ses menaces. La Porte-Ottomane souhaitait même son éloignement , jusqu'à le forcer de partir. Il brava le Grand Seigneur ; il se retrancha dans sa maison de Bender , s'y défendit avec quarante domestiques , contre une armée , et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il fut transféré de Bender à Andrinople , puis à Dernir-Jocca , d'où il partit avec deux compagnons seulement , traversant , en poste , les états héréditaires de l'Empereur , et il arriva à Stralsund en 1714. Assiégé dans cette ville , il se sauva en Suède , réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers néanmoins ne l'avaient pas corrigé. Il attaque la Norwège avec une armée de vingt mille hommes , forme le siège de Frédéricshall en 1718, où il trouva sa mort , frappé d'une balle

à la tête. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui , que lui même ; et s'il ne fut un grand homme ; il fut un homme singulier ; il lui fallait des succès hors du vraisemblable. Il porta toutes les vertus des héros à un excès , où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté , libéral jusqu'à la profusion , courageux jusqu'à la témérité , sévère jusqu'à la cruauté ; il fut dans ses dernières années moins roi que tyran ; et , dans le cours de sa vie , plus soldat que héros. Ses mœurs étaient austères , et dures même. On peut lire dans son histoire beaucoup de particularités , qui font connaître , par les faits , le caractère de Charles XII.

CHARRON , (Pierre) né à Paris en 1541 , cultiva avec un égal succès , la théologie et le droit ; après avoir exercé honorablement la profession d'avocat , il fut successivement théologal de plusieurs églises. L'amitié de Montaigne le fixa à Bordeaux ; et en 1595 il fut choisi pour député du clergé. Charron a laissé plusieurs écrits très-estimables. Sa philosophie est soutenue par la religion , et il s'empresse toujours de rectifier ce qui avait pu lui échapper de propositions hasardées.

Son *Traité de la sagesse* est l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation , et sur lequel il y a eu le plus de controverses.

CHAULIEU, (*Guillaume Amfrye de*) né en 1639 , à Fontenay , bourg du Vexin , trouva dans un état pour lequel il n'était point fait , l'aisance et l'indépendance qui convenaient à son goût pour les plaisirs. Doué d'un esprit enjoué , et d'une amabilité franche , il gagna l'amitié et la confiance des ducs de Vendôme , qui le chargèrent de toutes leurs affaires , accumulèrent sur sa tête les bénéfices et les graces , et prirent place à sa table comme à celle d'un égal et d'un ami. Le logement que le Grand-Prieur de Vendôme lui donna au Temple , devint le rendez-vous de la bonne compagnie , et une école d'Epicure , où tout cédait au plaisir. On ne peut s'empêcher de gémir sur l'abus que Chaulieu et d'autres abbés , aussi épicuriens que lui , ont fait des biens temporels d'un ordre qui devait l'exemple des vertus et des bonnes mœurs. Les vices des ecclésiastiques dépravés rejaillissent , aux yeux du peuple , sur tous les ministres de la morale ; et sans doute un gouvernement sage et prudent , au lieu de récompenser Chaulieu , l'aurait rappelé aux devoirs austères de son état.

L'abbé de Chaulieu mourut en juin 1720 , âgé de 81 ans , en laissant le nom d'Anacréon français. Ses œuvres contiennent des poésies fugitives assez gracieuses.

CHILON , l'un des sept Sages de la Grèce , était Lacédémonien. Il passe pour avoir contribué le plus à l'établissement des Ephores , et fut revêtu lui-même de cette dignité , dans laquelle il donna des preuves de son intégrité. Il ne se reprochait , dit-on , qu'une chose à la mort , c'était d'avoir , pendant sa magistrature , accordé la vie à son meilleur ami , qui s'était rendu coupable d'un crime capital.

Chilon passe aussi pour être l'auteur du style laconique , parce qu'il parlait peu et débitait ses sentences en peu de mots. Le fameux Esope , avec lequel il eut des conférences philosophiques , lui ayant demandé s'il savait ce que Jupiter faisait dans le ciel : *Oui , dit-il , je le sais , il abaisse ce qui est élevé , et élève ce qui est abaissé.* Interrogé sur ce qu'il y avait de plus difficile , il répondit : *Garder le secret.*

C'est lui qui fit graver , en lettres d'or , ces maximes au temple de Delphes , *Connais-toi toi-même , et ne desire rien de trop avant-*

geux. Chilon mourut de joie en embrassant son fils , qui avait remporté le prix du Ceste aux jeux Olympiques.

CHOMPRÉ, (Pierre) Licentié en droit , né à Nanci , diocèse de Châlons-sur-Marne vint de bonne heure à Paris , et y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse lui procura beaucoup d'élèves ; il leur inspirait le goût de l'étude , et l'amour de la religion. Il mourut à Paris , le 18 juillet 1760 , à 62 ans. On a de lui plusieurs ouvrages ; les principaux sont : 1<sup>o</sup>. un *Dictionnaire abrégé de la Fable* , pour l'intelligence des poètes , des tableaux , et des statues , dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique , petit in-12 , souvent réimprimé ; 2<sup>o</sup>. *Dictionnaire abrégé de la Bible* , pour la connaissance des tableaux historiques tirés de la Bible même , et de Flavius Joseph , in-12.

CHRYSSIPPE , philosophe Stoïcien , natif de Soles , dans la Cilicie , se distingua parmi les disciples de Cléanthe , successeur de Zénon , par un esprit délié. Il était si bon dialecticien , et si estimé de tout le monde , pour sa science , que bien des gens disaient que si les dieux faisaient usage de la dialectique , ils ne pourraient se servir que de celle de Chrysippe. Il avait

une si haute opinion de lui-même ; que quelqu'un lui ayant demandé à qui il confierait son fils , il répondit : *A moi ; car si je savais que quelqu'un me surpassât en science , j'irais dès ce moment étudier sous lui la philosophie.*

Ce philosophe mourut l'an 207 avant J. C., ou d'un excès de vin avec ses disciples, ou d'un excès de rire, en voyant un âne manger des figes dans un bassin d'argent : deux genres de mort bien peu assortis à la gravité philosophique.

CICÉRON, (*Marcus-Tullius*) naquit à Arpino, dans la terre de Labour, l'an 106 avant J. C., d'une famille ancienne de Chevaliers Romains ; mais peu illustre. Il apporta en naissant un génie heureux , que son père prit soin de cultiver, d'une manière particulière , sous la direction de Crassus , qui présidait à ses études, et qui en réglait le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome , et ensuite passa dans la Grèce , et dans l'Asie Mineure , pour y puiser , dans les sources mêmes , les préceptes de l'art oratoire.

Son frère Quintus croyait que la nature seule , aidée et soutenue par un fréquent exercice , suffisait pour former l'orateur. Cicéron pensait bien autrement, et était persuadé que le talent



de la parole ne pouvait s'acquérir que par une vaste étendue de connaissances. Aussi, persuadé que, sans une étude opiniâtre, et sans une ardeur qui allât jusqu'à la passion, on ne pouvait rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits ; et dès qu'il parut au barreau, il s'attira un applaudissement général.

Il avait un esprit fécond, vif, brillant ; une imagination riche, et pleine de vivacité ; un style orné, abondant, étendu ; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, et en donnant des règles, veut qu'il paraisse, dans les jeunes gens, de la fécondité et de l'abondance. Quintilien recommande souvent et fortement aux maîtres, de ne point attendre, ni exiger de leurs disciples, un discours déjà formé et parfait ; il aime mieux un travail hardi, et qui passe les bornes d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance ; mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

Cicéron épura son goût ; et après le voyage qu'il fit à Athènes, et dans l'Asie Mineure, où, tout célèbre orateur qu'il était, il se rendit

le disciple des savans Rhéteurs qui y enseignaient; il revint à Rome presque tout changé, et tout autre. Molon, le Rhodien; sur-tout, lui rendit de grands services, en lui apprenant à retrancher de cette superfluité, et de cette abondance, qui était l'effet de l'ardeur et de la vivacité de l'âge, et en l'accoutumant à serrer davantage son style, à le retenir dans de justes bornes, et à lui donner plus de poids et de maturité.

L'émulation qu'excitèrent en lui les grands succès d'Hortensius, son ami, mais son rival, lui servit infiniment. Il semble que depuis ce temps-là, il forma le dessein d'enlever à la Grèce, ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les parties, et n'en négligea aucune. Le style simple, le style orné, le style sublime, lui devinrent également familiers; et l'on trouve des modèles achevés de ces trois genres dans ses harangues. Il en désigne lui-même plusieurs endroits dans son traité de l'*Orateur*, où il avait employé ces divers genres d'écrire; et il avoue ingénument qu'il croit, sinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir essayé d'y réussir, et en avoir approché.

Personne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en mouvoir les ressorts, soit par les passions douces et tendres, dont l'insinuation est le propre effet, soit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, et qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort et de touchant. On n'a qu'à lire ses *Péroraisons*. Quand on partageait les plaidoiers, on lui laissait toujours cette dernière partie, et il y réussissait particulièrement; non, dit-il, qu'il eût plus d'esprit que les autres; mais parce qu'il était plus touché et plus attendri, sans quoi son discours n'aurait point été capable de toucher et d'attendrir les Juges.

Ce fut ce rare mélange, et cet heureux assortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur, qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoyers de Cicéron. Il reconnaît lui-même qu'on n'avait encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, et que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, et enleva tous les suffrages. Celle des anciens, comme je l'ai déjà remarqué, avait beaucoup de solidité; mais était dénuée de tout agrément. Rome, qui était encore sans goût et sans délicatesse d'oreilles, les tolérait, et allait

même jusqu'à les admirer. Hortensius avait commencé à jeter des grâces dans le discours ; mais, outre que , content et sûr , à ce qu'il croyait , de sa réputation , il se négligea fort dans les derniers temps , les ornemens qu'il employait , consistaient plus dans les mots , et dans les tours , que dans les pensées , et avaient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron , de retour à Rome , y fut ce que Démosthène avait été à Athènes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de trente-un ans , il fut Questeur et Gouverneur en Sicile. A son retour , on le nomma Édile , ensuite Préteur , et enfin on l'honora du Consulat. Pendant son Édilité , il se distingua moins par les jeux et les spectacles , que sa place l'obligea de donner , que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son Consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de Catilina , qui avait juré la ruine entière de la République. Cicéron , averti par Fulvia , maîtresse d'un des conjurés , éventa le complot , et fit punir les factieux. Bien des gens l'avaient traité auparavant d'homme de deux jours , qu'on ne devait pas élever à la première dignité de l'État ; on ne vit plus alors en

lui que le citoyen le plus zélé , et on lui donna , par acclamation , le nom de *père de la Patrie*.

Clodius ayant cabalé contre lui , Cicéron se vit obligé de sortir de Rome , et se retira à Thessalonique , en Macédoine. Le jour de son retour fut un jour de triomphe ; ses biens lui furent rendus , ses maisons de la ville et de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de considération , et de l'allégresse publique , qu'il dit : *Qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire , il eût dû , non pas résister aux violences de Clodius ; mais les rechercher et les acheter.*

Le gouvernement de Cilicie lui étant échu , il se mit à la tête des légions , pour garantir sa province de l'incursion des Parthes ; il surprit les ennemis , les défit , se rendit maître de Pindénisse , l'une de leurs plus fortes places , la livra au pillage ; et en fit vendre les habitans à l'enchère. Ses exploits guerriers lui firent décerner , par ses soldats , le titre d'*Imperator* , et on lui aurait accordé , à Rome , l'honneur du triomphe , sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la République. Ces applaudissemens étaient d'autant plus flatteurs , que la valeur et l'intrépidité ne passaient pas pour ses plus grandes vertus. Dans le commence-

ment de la guerre civile de César et de Pompée, il parut d'un caractère faible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas suivre Pompée, et n'osant se déclarer pour César. Ce dernier ayant triomphé de son rival, Cicéron obtint son amitié par les plus basses adulations. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de ce grand homme, il favorisa Octave, dans le dessein de s'en faire un protecteur; et cet homme qui s'était vanté que sa robe avait détruit les armées d'Antoine, donna à la République un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochait de craindre moins la ruine de la liberté, que l'élévation d'Antoine. Dès que le triumvirat fut formé, Antoine, contre qui il avait prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à Octave, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Cicéron voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant : *Qu'il préférerait mourir dans sa patrie, qu'il avait autrefois sauvée des fureurs de Catilina, à la douleur d'en vivre éloigné.* Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne. Il fit aussitôt arrêter sa litière, et présenta son cou au fer des meurtriers. Le Tribun Popilius-Lænas, qui devait la vie à

son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête et la main droite de Cicéron, et porta ce digne tribut au féroce Antoine. Ces tristes restes du plus grand des Orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avait tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avait soixante-trois ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C.

COCHIN, (Henry) né à Paris, le 10 juin 1687 se destina dès l'enfance à la profession d'avocat. Il employa ses trois années de droit à se mettre dans la mémoire les compilations faites sous Justinien, et principalement ses *Institutes*. Il fit ensuite une étude particulière de ce qui s'appelle proprement le Droit français. Reçu en 1706, au serment d'avocat, il jugea qu'avant d'entrer en lice, il fallait s'y préparer par la méditation; et pendant environ trois ans, il fréquenta les audiences, et assista à des conférences particulières qui se tenaient chez les meilleurs jurisconsultes. Il ne resserra pas son génie dans la sphère des auteurs du barreau, il lut les historiens et les philosophes, pour apprendre des premiers la source et le principe des lois, et des seconds, la manière de suivre et de presser un raisonnement. Né d'un père qui, par sa

probité et son intelligence, s'était acquis, dans le Grand Conseil, l'estime des magistrats et du public, il y plaida la première cause à 22 ans, et la gagna. A moins qu'une contestation ne fût extrêmement légère, il ne manquait jamais, dans ces commencemens, de composer son plaidoyer, et de l'écrire avec pureté et exactitude, persuadé que, sans cette précaution, on n'acquiert qu'une facilité pernicieuse qui ne va jamais au-delà du médiocre. A vingt-cinq ans il fut chargé d'une cause importante, où il fit voir que les religieux de la congrégation de Saint-Maur, pourvus de bénéfices, n'en peuvent disposer sans la permission de leur général. Il avait fait des progrès si rapides dans le droit ecclésiastique qu'à l'âge de 30 ans il passait déjà pour un des plus habiles canonistes. Il n'avait cependant pas encore plaidé au Parlement; la défiance qu'il avait de lui-même, l'empêchait d'aller se mesurer avec les orateurs qui s'y distinguaient alors; mais les prières de quelques clients, et les vœux de ses confrères, le forcèrent enfin à paraître dans ce champ, le seul où il pût trouver des concurrens dignes de lui. Les noms de ces fameux avocats sont connus; trois des principaux ont fini leur carrière avant M. Co-



chin. Ils avaient chacun leur caractère distinctif, Julien de Prunay la force; Aubry les graces, et Normand la dignité. Après la première cause que Cochin plaida au Palais, Normand le joignit au sortir de l'audience, et lui protesta tout haut, que, de sa vie, il n'avait rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit M. Cochin, *que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent.* Julien de Prunay, et Aubry, avocats des deux parties unies d'intérêt, avaient en tête M. Cochin. Julien de Prunay ayant plaidé le premier, fut si frappé de la réponse de M. Cochin, que, se tournant vers M. Aubry, qui s'était chargé de la réplique : *C'est à vous*, lui dit-il, *de voir comment vous vous en tirerez dans huit jours. Pour moi je reconnais que je n'ai fait que balbutier. Voilà un homme qui remplit l'idée que j'avais de l'éloquence, et nous apprend jusqu'où la perfection peut être portée.* Rollin disait que la maxime qui soutient que les bornes de la science de l'orateur sont celles de l'univers, lui avait semblé un peu fastueuse, jusqu'à ce qu'il eût connu le grand Cochin. Il est vrai que cet homme célèbre ne discontinuait pas d'étudier. Sa façon de se délasser des fatigues du barreau aurait été pour d'autres un assez rude exercice.

Tous les ans, pendant les vacances, à sa campagne de Massy, il reprenait la suite de ses études d'histoire, de morale, et de religion. Ses promenades se faisaient avec un Descartes, un Newton, ou un Mallebranche. Ses heures de récréation se passaient à lire les poètes latins; il les savait presque tous par cœur, et il en faisait de fréquentes applications.

Au milieu des plus grands succès M. Cochin conservait une modestie, ou, pour mieux dire, une humilité que la religion seule peut inspirer dans un si haut degré de considération. *Vous êtes, monsieur, si supérieur aux autres hommes,* lui dit, en pleine Grand'Chambre, une femme de qualité, dont il venait de plaider la cause, *que, si c'était le temps du Paganisme, je vous adorerais comme le dieu de l'Éloquence.* « Dans la vérité du christianisme, répondit l'humble orateur, l'homme n'a rien dont il se puisse approprier la gloire. » Une autre fois, l'abbé de Cîteaux, lui ayant dit publiquement : *Tout parle en vous, monsieur, et il me semble que votre corps même ait les facultés de l'esprit.* Cochin, répliqua modestement : *Et s'il arrive que la moindre fibre de ce corps se déränge, vous serez tenté de dire que tout est matière inanimée.*

A cette singulière modestie était joint un amour extrême de ses devoirs. Il ne croyait pas que rien pût le dispenser d'aller au Palais, lorsqu'il y était chargé de quelque affaire. Un jour qu'il avait commencé son plaidoyer avec une voix presque éteinte, le Premier Président, toujours plein d'égards pour lui, l'interrompit, et lui demanda ce qu'il avait. *Rien, monsieur*, répondit Cochin; *ce n'est qu'un rhume de cerveau, qui ne m'empêchera pas d'avoir l'honneur de plaider*. Mais, du consentement de la compagnie, le Premier Président lui dit; *La Cour a trop d'intérêt à vous ménager, pour souffrir que vous parliez dans l'état où vous êtes. L'audience sera continuée au jour où vous serez absolument rétabli.*

Cette assiduité à remplir ses devoirs se faisait remarquer dans toute sa conduite. Assiégé d'une foule perpétuelle de clients, il les satisfaisait comme s'il n'en eût eu qu'un. Paraitre le matin à plusieurs audiences; plaider au Palais; répliquer au Grand-Conseil; courir au Châtelet entendre un émule; se trouver l'après-dinée à des assemblées, le reste du jour voir des causes, défendre des procès par écrit, rédiger des mémoires, ou des consultations, et s'interrompre à tout instant; n'avoir, parmi tant

de peine, ni plaisir ni relâche, c'est en abrégé l'histoire de sa vie, dont toutes les journées se ressemblaient. Ce fut en 1747 qu'il en vit terminer le cours par une attaque d'apoplexie, le 24 de février, dans la soixantième année de son âge.

COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de Seignelay, né à Reims, en 1619, dut la grandeur de sa fortune aux circonstances qui le placèrent chez les banquiers du cardinal Mazarin. Exécuteur testamentaire de cet homme d'État, il hérita, pour ainsi dire, de la confiance que Louis XIV était accoutumé à accorder à son premier ministre, et il profita du désir que ce prince conçut de gouverner par lui-même, c'est-à-dire sans laisser paraître le pouvoir ministériel. Colbert sut adroitement flatter l'orgueil du grand Monarque; il rassembla autour du trône tout ce qui devait en augmenter la gloire, et faire du siècle de Louis XIV, celui des sciences, et des arts. Les académies furent établies avec gloire; les manufactures encouragées, celles de glaces, de tapis et tapisseries, de soieries, d'aciers, créées; le commerce ennobli; les grandes routes, les canaux multipliés; et d'immenses édifices s'élevèrent de toutes parts, pour réunir les chefs-d'œuvre des peintres, des

sculpteurs de tous les pays. Colbert sut diriger les dons du Roi dans toutes les contrées de l'Europe, et justifier ainsi le titre de Sur-intendant-général des bâtimens, des arts, et des manufactures, qui lui fut donné en 1664.

On reprochait à Colbert, dans ses fonctions, du despotisme et de l'entêtement. Son extérieur était très-froid; et d'épais sourcils donnait à son abord quelque chose de repoussant; mais loin d'élever aucun doute sur son intégrité et son amour du bien public, on prétend qu'il en est mort victime; s'étant laissé abattre par le chagrin de toutes les surcharges d'impôts que nécessitèrent, sur la fin de son ministère, les opérations ruineuses du marquis de Louvois.

Le peuple, qui les lui attribuait, voulut s'en venger sur son cercueil.

Ce grand ministre est mort à 64 ans, le 6 septembre 1683, dans des sentimens de religion et de résignation si parfaits, qu'il mit sous son chevet, sans vouloir la lire, la lettre, par laquelle Louis XIV lui témoignait sa satisfaction des nombreux services qu'il avait rendus à la France.

**COLIGNY**, (*Gaspard de*) Amiral de France, né à Châtillon-sur-Loir, le 16 février 1516,

d'une famille illustre par ses alliances avec les Montmorency, après avoir fait ses premières armes sous François I<sup>er</sup>, à la bataille de Cerisoles. Il se couvrit de gloire sous Henri II, par la défense de Saint-Quentin ; mais l'ambition, la jalousie, contre la maison de Guise, le rendit bientôt l'ennemi de la Cour, qu'il avait si bien servie. La religion fut le prétexte de toutes les horreurs ; et Coligny se réunit au prince de Condé, chef des Calvinistes. Tour à tour caressés et repoussés par la politique de Catherine de Médicis, ils cherchaient sans cesse à augmenter le nombre de leurs partisans. La bataille de Dreux, en 1562, fut une nouvelle preuve des talens militaires de l'Amiral, quoiqu'il y fut vaincu. Il se signala aussi à la bataille de Saint-Denis, contre le connétable de Montmorency, qui y périt, sans perdre les honneurs de la journée. Celle de Jarnac, en 1569, fut plus fatale aux Calvinistes, qui, par la mort du prince de Condé, n'eurent plus d'appuis que dans Coligny. On l'avait accusé de l'assassinat du premier duc de Guise, commis au siège d'Orléans par Poltrot ; mais on eut l'air de tout oublier. En 1571, Charles IX donna sa sœur à Henri IV, et combla de caresses les chefs calvinistes, attirés tous à la Cour

Cour pour ce mariage. Coligny prit place au conseil, et affecta de mépriser les méfiances de plusieurs de ses partisans. Enfin, à ce qu'il paraît, à l'instigation du duc de Guise, Maurevert tira le . . . . août 1572, un coup d'arquebuse sur l'amiral, et le blessa dangereusement à la main droite et au bras gauche. La Cour poussa la dissimulation jusqu'à aller visiter l'Amiral, et lui jurer vengeance. Son hôtel fut entouré de gardes; et tant de précautions n'étaient dictées que par la crainte de le manquer dans l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août. Il fut la première victime. Le duc de Guise se tint dans la cour jusqu'à ce que Besme, après avoir poignardé l'Amiral, eût jeté son corps par la fenêtre. On le fit porter à Montfaucon, au milieu des massacres qui ensanglantèrent Paris, et la plus grande partie de la France.

COLOMB, (Christophe) naquit en 1442, à Cogureto, village sur la côte de Gènes. Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors. Il supposa par un raisonnement tiré de la disposition du monde,

I

I

qu'il devait y en avoir un autre. Les Génols, et le roi de Portugal, l'ayant traité de visionnaire, il se rendit en Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Il prit terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, et il fut salué en qualité d'Amiral et de Vice-roi, par ses compagnons de voyage, qui le menaçaient, quelque temps avant, de le jeter dans la mer. Les insulaires, effrayés à la vue des bâtimens espagnols, gagnèrent les montagnes; mais voyant le bon traitement que fit Colomb à la femme qu'il prit, les sauvages revinrent. Les Castellans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le chef des insulaires, leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avaient appelée *l'Espagnole*. Colomb y laissa 38 des siens, et partit pour l'Europe. Nommé par la Cour Grand-Amiral et Vice-Roi du nouveau Monde, il fut renvoyé, en 1493, avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il découvrit les Caraïbes et la Jamaïque. Il fut de retour de cette expédition en 1505. Des envieux l'avaient bientôt indisposé



Dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges , envoyés sur ses vaisseaux mêmes , dans son second voyage , pour veiller à sa conduite , le ramenèrent en Espagne , les fers aux pieds et aux mains. Après quatre ans de détention on l'avait renvoyé dans son Nouveau Monde ; et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le Continent à dix degrés de l'Equateur , et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb , de retour de ce dernier voyage , termina peu après , à Valladolid , en 1506 , à 64 ans , une carrière plus brillante qu'heureuse.

CONDAMINE ( Charles-Marie de la ) pensionnaire chimiste de l'Académie des Sciences , membre de l'Académie française , de la Société royale de Londres , et des Académies de Berlin , de Petersbourg , et de Cortone , naquit à Paris , le 28 janvier 1701 , et y mourut le 4 février 1774. Ses premières années se passèrent dans l'uniformité d'une éducation peu recherchée. En sortant du collège , il suivit , en qualité de volontaire , au siège de Roses , le chevalier de Chources. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences , et entreprit divers voyages où il recueillit plusieurs observations. Il s'embarqua d'abord sur l'escadre de Duguay-Trouin , et parcourut sur la

Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie. En 1736, il fut choisi, avec Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Arrivé à la Martinique, après trente-sept jours de navigation, il fut attaqué d'une fièvre violente, la veille du jour marqué pour le départ; il ne peut consentir à le retarder, et pour nous servir de ses expressions, *il fut malade, saigné, purgé, guéri, et embarqué en 24 heures*. La Condamine ne quitta le Pérou que huit ans après. Il nous a laissé lui même l'histoire de ce voyage. A son retour en France, il trouva l'Académie occupée de comparer les mesures du degré de latitude, prises à l'équateur et au pôle, avec celle du degré de France, et d'en déduire la véritable figure de la terre; mais les conséquences qui résultaient de cette comparaison, prouvèrent que le problème n'était pas aussi simple qu'on l'avait supposé d'abord; et si la mesure d'un degré n'a pas suffi pour déterminer la figure de notre globe, elle a prouvé du moins que la terre est un sphéroïde aplati par les pôles. Tel fut le principal fruit que les sciences retirèrent du voyage de la Condamine. Occupé ensuite d'un objet dont les sciences et le commerce devaient retirer un égal avantage, c'est-à-dire,

de l'établissement d'une mesure universelle, il fit des recherches sur la longueur du pendule, recherches qui tiennent une place si considérable parmi les travaux de ses voyages. Le système de l'inoculation devint après l'objet de ses écrits. Il avait été témoin, en Amérique, des succès de cette pratique ; il regarda comme un devoir d'employer toutes ses forces pour la soutenir et la répandre.

Après tant de grands voyages, il ne put résister au désir de voir l'Italie. Il partit pour Rome ; il y fut reçu par Benoît XIV, qui lui donna son portrait, et une dispense pour épouser sa nièce. A son retour, il lut à l'Académie un mémoire rempli d'observations sur l'Italie. Le voyage de l'Italie ne fut pas le dernier qu'entreprit la Condamine ; il alla en Angleterre dans l'année 1763. Peu de temps après son retour, il fut attaqué d'une insensibilité presque totale dans les extrémités. Le talent de la poésie, qu'il avait négligé depuis son enfance, devint alors sa ressource. Mais les infirmités augmentaient de jour en jour. Dans l'état de paralysie dont il était attaqué, il se soumit à de longues expériences d'électricité, qui, malheureusement, ne le soulagèrent pas. Enfin, il fit aux sciences un dernier sacrifice,

celui de sa vie , en faisant essayer sur son corps la cure de l'hernie. Dans ses derniers jours, où les douleurs lui laissaient à peine une heure de relâche , il fit encore des vers. Il vit la mort s'approcher du même œil dont il l'avait bravée tant de fois. Il avait l'ame bienfaisante ; on sait que pour faire subsister ses collègues, dont les fonds étaient épuisés, il vendit généreusement ses effets, et, ce qui dut lui coûter davantage, il engagea ses instrumens astronomiques. Sans faste, comme sans faiblesse, il fit les délices de la société par son caractère vif et enjoué.

CONFUCIUS , célèbre philosophe chinois, naquit 551 ans avant J. C. Il était d'une extraction très-noble ; car sans parler de sa mère, qui était d'une naissance illustre, son père, qui avait été élevé aux premières charges de l'empire de la Chine, était descendu du dernier Empereur de la seconde famille.

Comme les dispositions à la vertu paraissent quelquefois dans les premières années, Confucius, à l'âge de 6 ans, n'avait rien d'enfant ; toutes ses manières étaient les manières d'un homme mûr.

Dès l'âge de 15 ans il s'attacha à la lecture des anciens, et ayant choisi ceux qu'on esti-

maît le plus , et qu'il trouva lui-même les meilleurs , il en tira les plus excellentes instructions , dans le dessein d'en profiter lui-même le premier , d'en faire les règles de sa conduite , et de les proposer ensuite aux autres. À l'âge de vingt ans il se maria , et eut un fils nommé Peyn , qui mourut âgé de 50 ans. Ce fut le seul enfant qu'il eut ; mais sa race ne s'éteignit pas pourtant : il lui resta un petit-fils appelé Cusu , qui ne se rendit pas indigne de ses ancêtres. Cusu s'attacha à la philosophie ; il commenta les livres de son aïeul. Il fut élevé aux premières charges ; et sa maison s'est si bien soutenue , ses descendans ont été toujours si considérables , et par leurs dignités et par leur opulence , que cette famille est encore aujourd'hui une des plus illustres de la Chine.

Confucius exerça la magistrature en divers lieux avec beaucoup de succès , et avec une grande réputation. Comme il n'avait en vue que l'utilité publique , et la propagation de sa doctrine , il ne cherchait point la vaine gloire en ces sortes d'emplois.

Ce philosophe eut jusqu'à trois mille disciples , entre lesquels il y en eut cinq cents qui remplirent les charges les plus éminentes

en divers royaumes , et soixante-douze d'une vertu et d'un savoir si extraordinaires , que les annales ont conservé leurs noms , leurs surnoms , et les noms même de leur patrie. Il divisa sa doctrine en quatre parties ; si bien que l'école de Confucius était composée de quatre ordres de disciples. Ceux du premier ordre s'appliquaient à cultiver la vertu , et à s'en imprimer de fortes habitudes dans l'esprit et dans le cœur ; ceux du second ordre s'attachaient à l'art du raisonnement , et à celui de bien parler ; les troisièmes faisaient leur étude de la politique ; et le travail et l'occupation des disciples du quatrième ordre , était d'écrire d'un style poli et exact , ce qui regardait la conduite des mœurs. Parmi les soixante-douze disciples , il y en eut qui se distinguèrent et dont les noms et les écrits sont en grande vénération.

Confucius , dans toute sa doctrine , n'avait pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit , bannir les vices , rétablir cette intégrité qu'il assurait avoir été un présent du ciel ; et pour parvenir plus facilement à ce but , il exhortait tous ceux qui écoutaient ses instructions , à obéir au ciel , à le craindre , à le servir , à aimer son prochain comme soi-

même , à se vaincre , à soumettre les passions à la raison , à ne faire rien , à ne penser rien qui lui fût contraire ; et, ce qu'il y avait de plus remarquable , il ne recommandait rien aux autres , ou par écrit , ou de vive-voix , qu'il ne pratiquât lui-même. Aussi ses disciples avaient pour lui une vénération si extraordinaire , qu'ils ne faisaient pas quelquefois difficulté de lui rendre des honneurs qu'on n'était accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Nous en citerons un exemple. C'était une ancienne coutume , parmi les chinois , de placer les lits des malades du côté du septentrion ; mais parce que cette situation était la situation des lits des Rois , lorsqu'un Roi visitait un malade on remettait le lit du côté du midi ; et c'eût été une espèce de crime de ne le point faire. Confucius a eu des disciples qui lui ont rendu , dans leurs maladies , un semblable hommage. Nous n'oublierons pas ici une chose fort remarquable que rapportent les Chinois. Ils disent que Confucius avait coutume de dire , de temps en temps , *que l'homme saint était dans l'Occident*. Quelle que fût sa pensée , il est certain que , soixante-cinq ans après la naissance de J. C. , l'empereur Minti , poussé par les paroles du philosophe , envoya deux am-

ambassadeurs dans l'Occident pour y chercher le Saint et la sainte Loi; mais les ambassadeurs ayant abordé à une certaine île, qui n'est pas éloignée de la mer Rouge, n'osèrent s'avancer plus loin. Il s'avisèrent de prendre une certaine idole qu'ils y trouvèrent, la statue d'un philosophe *Foe Kiao*, qui avait paru dans les Indes, environ 500 ans avant Confucius, et apportèrent dans la Chine, avec l'idole de *Foe*, la doctrine qu'il avait enseignée. Que leur ambassade eût été heureuse, si, au lieu de cette doctrine, ils fussent retournés dans leur patrie avec celle de l'évangile, que Saint-Thomas enseignait pour lors dans les Indes!

Pour revenir à Confucius, cet illustre philosophe, qui était si nécessaire à sa patrie, mourut l'an 73 de son âge. Peu de temps avant la maladie qui le ravit aux Chinois, il déplorait, avec une grande amertume d'esprit, les désordres de son temps, et il exprimait ses pensées et sa douleur par un vers qui peut être traduit de cette manière : *O grande Montagne !* (il entendait sa doctrine), *O grande Montagne, qu'es-tu devenue ! Cette importante machine a été renversée ; hélas ! il n'y a plus de Sages, il n'y a plus de Saints !* Cette réflexion l'affligea si fort qu'il en devint tout lan-



guissant ; et sept jours avant sa mort , se tournant du côté de ses disciples , après avoir témoigné le déplaisir qu'il avait de voir que les Rois , dont la bonne conduite était si nécessaire et d'une si grande conséquence , n'observaient pas ses instructions et ses maximes ; il ajouta douloureusement : *Puisque les choses vont de la sorte , il ne me reste plus qu'à mourir.* Il n'eut pas plutôt proféré ces paroles , qu'il tomba dans une léthargie qui ne finit que par la mort.

Confucius fut enseveli dans sa patrie , dans le royaume de Lu , où il s'était retiré avec ses plus chers disciples. On choisit pour son sépulcre un endroit qui est proche de la ville de Kiofen , au bord du fleuve Su , dans cette même académie , où il avait coutume d'enseigner , et que l'on voit encore aujourd'hui toute entourée de murailles , comme une ville considérable.

On ne saurait exprimer l'affliction que causa la mort de ce philosophe à ses disciples. Ils le pleurèrent amèrement , ils prirent des habits lugubres , et furent si profondément affectés qu'ils négligeaient le soin de leur nourriture et de leur vie. Jamais bon père n'a été plus regretté par des enfans bien nés et bien élevés que Confucius le fut par ses disciples. Ils furent

tous dans le deuil et dans les larmes, un an entier. Quelques uns durant trois ans ; et même il s'en trouva un , qui , pénétré plus vivement que les autres de la perte commune , ne quitta , de six ans entiers, l'endroit où son maître avait été enseveli.

On voit dans toutes les villes , des collèges magnifiques qu'on a bâtis en l'honneur de Confucius , avec ces inscriptions , et d'autres semblables , écrites en gros caractères et en caractères d'or. *Au grand Maître. A l'illustre Roi des Lettres. Au Saint*, ou ce qui est la même chose , chez les Chinois , *A celui qui a été doué d'une sagesse extraordinaire.* Et quoiqu'il y ait deux mille ans que ce philosophe n'est plus , on a une si grande vénération pour sa mémoire , que les magistrats ne passent jamais devant ces collèges , qu'ils ne fassent arrêter les chaises superbes , où ils sont portés par distinction. Ils en descendent , et après s'être prosternés quelques momens , ils continuent leur chemin en faisant quelques pas à pied. Il n'y a pas même jusqu'aux Rois et aux Empereurs qui ne se fassent honneur quelquefois de visiter eux-mêmes ces édifices , où sont gravés les titres de ce philosophe , et de le faire même d'une manière éclatante.

**Cook**, (Jacques) célèbre navigateur anglais, naquit en octobre 1728, près de *W'hytby*, dans le comté d'*York*. On le mit très-jeune en apprentissage chez un marchand d'un village voisin. On n'avait point consulté ses goûts en cette occasion, et il ne tarda pas à quitter le comptoir auquel il était attaché : il s'engagea lui-même, pour neuf ans, sur un navire qui faisait le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du Roi à bord de l'*Aigle*, commandé alors par le capitaine Hammer, et ensuite par Hugh Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, et qui le plaça sur la gaillard d'arrière.

En 1758, il était *master* du *Nothumberland*, vaisseau du lord Colville, qui commandait alors l'escadre en station sur la côte d'Amérique. C'est-là, qu'au milieu d'un hiver rigoureux, il lut Euclide pour la première fois, et qu'il s'adonna à l'étude des mathématiques, et de l'astronomie, sans autre secours que celui de quelques livres, et de son intelligence. Tandis qu'il cultivait et perfectionnait son esprit de cette manière, tandis qu'il suppléait au défaut de sa première éducation, il avait part aux scènes les plus actives et les plus laborieuses de la guerre d'Amérique.

A la fin de la guerre on l'envoya , d'après les sollicitations du lord Colville , et de sir Hugh Palliser reconnaître le golfe *Saint-Laurent* , et les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque , sir Edouard Hawke le nomma commandant d'une expédition dans les mers du Sud , où l'on voulait observer le passage de *Vénus* , au-dessus du disque du soleil , et découvrir ensuite de nouvelles terres.

Ses services , depuis cette époque , sont trop connus pour les rappeler ici , et sa célébrité et sa gloire sont devenues trop éclatantes pour que nos éloges puissent y rien ajouter. Il semblait né pour ces sortes d'expéditions. Les premières habitudes de sa vie , l'expérience acquise par ses longs voyages , l'application constante de son esprit , tout concourait à lui donner un degré de connaissances qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'officiers.

Il était d'une constitution robuste , endurci au travail , et capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digérait sans peine les alimens les plus grossiers et les plus désagréables. Il se soumettait aux privations de toute espèce avec une indifférence si par-

faite, que la tempérance ne paraissait pas être une vertu pour lui. Son esprit avait la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçaient la pénétration et la force. Son jugement, en tout ce qui avait rapport au service dont il était chargé, était prompt et sûr. Ses plans avaient de la hardiesse et de l'énergie ; et leur conception, et leur exécution, indiquaient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnait toujours son courage intrépide et calme. Ses mœurs et ses manières offraient de la simplicité et de la franchise. Son caractère, disposé à l'emportement et à la colère, aurait peut-être mérité des reproches, si un fond extrême d'humanité et de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ces premiers mouvemens de vivacité.

Mais la persévérance infatigable avec laquelle il suivait ses idées et ses plans formait le trait le plus saillant de son caractère. Les dangers ni les fatigues ne pouvaient l'arrêter ; et il n'avait pas besoin de ces momens de distraction et de repos nécessaires à tout le monde. Durant ces longs et ennuyeux voyages, son ardeur et son activité ne se rallentirent jamais un instant : jamais les plaisirs ou la dissipation qui se présentaient à lui ne l'occupèrent.

Il n'est pas besoin de citer ici les occasions où il développa ses qualités, au milieu des entreprises importantes qui ont rempli les dernières années de sa vie ; nous nous contenterons d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la géographie et à la navigation.

Il n'y a peut-être pas de science qui ait autant d'obligation à un seul homme, que la géographie en a au capitaine Cook. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il a découvert les îles de *la Société* ; il a prouvé que la *Nouvelle Zélande* forme deux îles ; il a reconnu le détroit qui les sépare, et il en a relevé toutes les côtes ; il a parcouru ensuite les côtes orientales de la *Nouvelle Hollande* inconnue jusqu'à lui, et il a ajouté aux cartes de cette partie du globe, une étendue de terrain de 27 degrés de latitude.

Son second voyage autour du monde a résolu le grand problème du continent Austral ; car il a traversé l'hémisphère Sud, entre le quarantième et le soixante-dixième parallèle ; il a démontré qu'il ne peut y avoir de continent, à moins qu'il ne se trouve près du pôle, et dans des parages inaccessibles aux vaisseaux ; il a découvert la *Nouvelle Calédonie*, l'île la plus étendue de l'Océan Pacifique après la Nou-

velle-Zélande ; il a découvert de plus l'île de la Géorgie , une côte nouvelle , qu'il a appelée la terre de *Sandwich* , ou la *Thulé* de l'hémisphère austral ; après avoir visité deux fois les mers du Tropique , il a fixé la position des terres apperçues autrefois par les navigateurs , et il en a trouvé plusieurs qui étaient inconnues.

Mais son troisième voyage est sur-tout distingué par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites îles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud ; il a découvert , au nord de la Ligne équinoxiale , le groupe appelé *îles Sandwich* , dont la position et les productions promettent plus d'avantages à la navigation des Européens , qu'aucune autre des terres de la mer du Sud ; il a découvert ensuite et relevé la partie de la côte occidentale d'*Amérique* qui demeurait inconnue , depuis le quarante-troisième degré de latitude nord , c'est-à-dire une étendue de plus de 3,500 milles ; il a déterminé la proximité du continent de l'*Asie* , et celui de l'*Amérique* ; il a traversé le détroit qui les sépare ; il a relevé les terres de chaque côté à une assez grande hauteur , pour démontrer qu'il est impossible de passer de la

tation qu'elle excita furent très-sensibles. Les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfans, ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard, appelé *Pahoa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha du capitaine Cook, il se mit à le défier en brandissant son arme, et il menaça de lui jeter sa pierre. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des *Erée*, essaya de poignarder un des compagnons de Cook ; mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. Cook tira alors le second coup de son fusil double, chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coup de pierres, et les soldats de marine, et ceux des matelots qui occupaient les canots, leur répondirent par une



décharge de mousqueterie. Les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur le détachement, en poussant des cris et des hurlemens terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur des rochers, au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse; le lieutenant blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de *Pahoa*, avait par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Le capitaine Cook se trouvaient sur le bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte; il criait aux canots de cesser leur feu, et d'approcher du rivage afin d'embarquer la petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tirés sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité. On observa en effet que, tandis qu'il,

regardait les naturels en face , aucun d'eux ne se permit de violences contre lui , mais que , s'étant retourné pour donner des ordres aux canots , il fut poignardé par derrière , et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber , ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage , et s'enlevant le poignard les uns les autres , il s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups lors même qu'il ne respirait plus.

Ainsi ce grand homme termina sa carrière ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses , on ne peut dire que sa mort fût prématurée ; il avait assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné ; et il fut enlevé aux jouissances et au repos qui devaient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire.

COPERNIC , ( Nicolas ) naquit à Thorn , en Prusse , en 1743. Après avoir étudié en philosophie et en médecine , il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie ; et pour cultiver ces sciences avec plus de succès , il alla à Bologne , où il s'arrêta long-temps auprès de Do-

minique Maria , habile astronome ; ensuite long-temps à Rome , où il professa les mathématiques. De retour dans son pays , il eut un canonicat , et ce fut alors que , jouissant du repos nécessaire pour faire un système , il renouvela les anciennes idées de Philolaüs , philosophe pythagorien ; mais il ne crut pas devoir rendre ses idées publiques , sans s'assurer par lui-même que son nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Son système ayant depuis été enseigné par Galilée , comme une vraie démonstration , fut condamné par l'inquisition de Rome , mais peu de temps après , elle donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse. Copernic mourut à Frawenbourg en 1543.

CORIOUAN , ( *Caius-Marcus* ) d'une famille patricienne de Rome , servait , en qualité de simple soldat , au siège de Corioles , l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés , il rassemble quelques uns de ses camarades , tombe sur les ennemis , entre pêle-mêle avec eux dans la ville , et s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin ; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan* , un cheval , et un pri-

sonnier, son ancien hôte, auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le Consulat, malgré ses services, et ayant été accusé à d'aspirer la tyrannie, il fut condamné, par le tribun Decius, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables des Romains. Le Sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur. Assis sur son tribunal, et environné de la plus brillante noblesse des Volsques, il fut inexorable. Sa mère et son épouse, accompagnées de plusieurs Dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans les lieux où les dames avaient triomphé de Coriolan. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré, comme coupable de trahison, en 489 avant J. C. Les Dames romaines prirent, à sa mort, le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'ame, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius. Quelques Historiens le font mourir de vieillesse dans son exil.

CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen, en 1606, fut, en quelque sorte, un Romain au sein de la France. Il commença à faire respecter notre langue des étrangers. La nature l'avait fait poète, et à peine s'en doutait-il. Ses premiers essais se ressentaient encore de la barbarie du siècle où il écrivait; mais il était fait pour créer le goût. Il fit le *Cid*, et força Richelieu lui-même, quoique jaloux de la gloire qu'acquiesce Corneille aux yeux de l'Europe, d'admirer avec elle les *Horaces*; alors Corneille n'eut plus de rivaux. Ce poète, qui avait donné le modèle des bonnes tragédies, voulait l'être encore de la comédie; et il y réussit. Cet homme, qui faisait si bien parler les Grecs et les Romains, parlait peu, et sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il savait les Belles-Lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement dans les rapports qu'elles ont avec le théâtre. Outre toutes les qualités qui constituent l'honnête homme, il possédait le rare talent de vivre en union avec sa famille. Il avait l'âme fière et indépendante; il n'aimait point la cour. Les talens de Corneille, et sa grande célébrité, ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence

digence ; s'il fût né dans l'ancienne Rome , il eût été le premier de la République. Corneille mourut doyen de l'Académie française , en 1684 , regardé comme le plus grand poète tragique de la France. Son frère , THOMAS CORNEILLE , a couru la même carrière , et a joui aussi d'une grande réputation.

CORTEZ , ( *Fernand ou Ferdinand* ) naquit à Medelín , en Espagne. Ayant un penchant irrésistible pour les armes , il renonça bientôt à l'étude des Belles-Lettres. Il passa aux Indes en 1504. Velasquez , gouverneur de Cuba , lui confia le commandement de la flotte destinée à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518 , avec dix vaisseaux , six cents Espagnols , dix-huit chevaux et quelques pièces de campagne pour tenter cette grande entreprise. Il cotoya le golfe du Mexique ; il vainquit les Indiens de Tabasco , et prit leur ville. C'était une nation lâche et amollie. La vue des Espagnols couverts de fer , le bruit de l'artillerie qu'on prenait pour le tonnerre , les forteresses flottantes qui les avaient apportés sur l'Océan , tous ces objets nouveaux pour ces peuples , leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. Cortez entra dans la ville de Mexico , le 8 novembre 1518. Montezuma , roi du pays.

I

K

se soumit et fut bien traité par les vainqueurs ; mais ayant été très-affecté du changement que fit Cortez , en renversant les Idoles de ces barbares , et en leur substituant des images de saints , il donna des ordres secrets à un de ses généraux , d'attaquer les Espagnols en trahison ; Cortez se rend au palais , met à mort le général et emprisonne le roi , lui ordonne ensuite de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Cependant Velasquez , envoyait une armée contre son lieutenant , dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez défait , et range sous ses drapeaux ces mêmes troupes qui venaient pour le détruire ; apaise la révolte des Mexicains contre leur roi et contre les Espagnols. Cortez , après plusieurs combats livrés contre Guatimozin , neveu et gendre de l'empereur qui , après l'assassinat de celui-ci , s'empara de l'Empire et se défendit pendant trois mois , se rendit enfin maître de la capitale de l'Empire. Plus de deux cent mille Indiens s'étaient soumis à lui dès la fin du siège. L'empereur , son épouse , ses ministres et ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Cortez rebâtit la ville de Mexico en 1529 , dans le goût des villes de l'Europe. Il revint en Espagne pour défen-

dre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Malgré ses richesses et le titre dont l'empereur l'avait honoré, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'Empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : *Qui êtes vous ? Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces, que nos pères ne vous ont laissé de villes*. Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63 ans.

CRÉBILLON, (Prosper Jolyot de) naquit à Dijon en 1674, et mourut à Paris en 1762, âgé de 88 ans. Un Procureur, homme d'esprit, chez qui on l'avait mis, devina son génie, et le poussa sur la scène française. Ce procureur attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la première représentation d'*Atrée*, et dit à l'auteur, en l'embrassant : *Je meurs content, je vous ai fait poète ; et je laisse un homme à la Nation*. Son caractère, porté pour l'indépendance, lui fit choisir une retraite ignorée, où, menant une vie simple et frugale, il oublia bientôt la froideur qu'on lui avait témoignée à la Cour. Il était modeste et sensible, et avait le rare mérite de ne pas envier les succès d'autrui. La candeur



de ses mœurs allait jusqu'à la bonhomie ; sa mémoire était surprenante ; il n'écrivait jamais ses pièces qu'au moment où il fallait les représenter.

**CYRUS**, roi des Perses, naquit l'an 599 avant J. C. ; de Cambyse , roi de cette partie d'Asie , et de Mandane , fille d'Astyages , roi des Mèdes. Après la mort d'Astyages , Cyrus marcha avec Cyaxares , son oncle , roi des Mèdes , contre les Assyriens , et les vainquit. Animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone , il s'avança jusqu'aux portes de cette ville , et fit proposer au successeur de Nériglissor , roi des Assyriens , qu'il avait tué précédemment dans le combat , de terminer leur querelle par un combat singulier ; mais son défi n'ayant point été accepté , il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crésus , roi de Lydie , fut nommé généralissime de l'armée ennemie , l'an 558 avant J. C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée , une des plus considérable de l'antiquité , et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire , Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie mineure , depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate , subju-

gua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siège de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maître du Palais, tuèrent le Roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire Babylonien finit l'an 538 avant J. C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxare, sa monarchie en six-vingts provinces; et après la mort de cet oncle, et de Cambyse son père, il se vit seul possesseur du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Hérodote lui donne une mort extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée.

Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité; il mourut en 529 avant J. C., aimé et regretté de ses peuples.

---

## D.

**DACIER**, ( André ) à qui nous devons plusieurs traductions d'auteurs Grecs et Latins , naquit à Castres , en 1651 , fit ses études dans sa patrie , ensuite à Saumur , sous Tanneguy-Lefevre , dont il épousa ensuite la fille. Cette dernière est devenue aussi célèbre que son mari , par son érudition , et par les traductions qu'elle a publiées. Dacier avait des droits aux palmes littéraires ; il fut admis dans les compagnies savantes , et il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mourut en 1722. On a dit plaisamment de lui qu'il *était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Cette fureur de l'antiquité était si forte en lui et en Madame Dacier , qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût , dont ils avaient puisé la recette dans Athénée.

**DANGEAU**, ( Louis Courcillon de ) de l'Académie française , cultiva avec succès l'étude des langues. Il fit un travail important sur l'alphabet , et un autre sur les lois des verbes , principalement sur les conjugaisons des verbes irréguliers. Il était si satisfait de son travail sur

ce sujet, qu'il se surprenait quelquefois lui-même, dans un enthousiasme dont il riait tout le premier. Quelqu'un lui racontait, un jour des nouvelles qui occupaient fort les politiques : *Il arrivera tout ce qu'il pourra*, répondit en plaisantant l'abbé de Dangeau ; *mais j'ai dans mon portefeuille deux mille verbes français bien conjugués*. Il comparait, avec la même gaité, sa passion pour la grammaire, à celle d'un enthousiaste plus sérieux que lui, et qui s'écriait en soupirant : *Les participes ne sont pas connus en France!* semblable à cet Astronome qui plaignait le malheur de l'Europe, d'être infectée de mauvaises lunettes.

L'abbé de Dangeau n'avait pas borné ses études à notre langue, ni même à celles qu'on appelle *savantes*, il avait voyagé dans sa jeunesse, et s'était instruit à fond de la plupart des langues vivantes de l'Europe. La connaissance qu'il en avait, lui était fort utile dans ses travaux sur la langue française, à laquelle il rapportait principalement ses méditations grammaticales, et qui a des points de ressemblance et de rapport avec quelques unes de ces langues. Il est, dans l'étude de la grammaire, comme dans celle du corps humain, une espèce d'*anatomie comparée*, qui, par l'examen, et, pour

ainsi dire par la dissection de certains tours, de certaines expressions, de certaines constructions usitées dans une langue étrangère, peut éclairer le philosophe sur certaines règles, certains usages, certaines bizarreries même, soit réelles, soit apparentes; de la langue particulière, qu'il s'est proposé d'étudier, et d'approfondir. L'abbé de Dangeau était un excellent *anatomiste* de la langue française; il savait y saisir le mécanisme caché, que l'observation lui montrait plus à découvert dans les autres idiomes, et que des yeux, guidés par l'analogie, lui faisaient appercevoir dans le nôtre.

L'Abbé de Dangeau réunissait les qualités du citoyen et du sage. Il était d'autant plus éloigné de l'adulation, qu'il la repoussait avec dédain lorsqu'elle s'adressait à lui, ayant un mépris égal et pour la bassesse qui offre l'encens, et pour la vanité qui aime à le respirer. Plein d'humanité pour les malheureux, il prodiguait, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, et joignait à ses bienfaits, le bienfait plus rare de les cacher.

Il rassemblait chez lui, un jour de chaque semaine, plusieurs Gens de lettres distingués, et d'autres personnes recommandables par leur mérite. Animé du désir si louable de voir les

talens unis par les travaux et par l'estime, l'abbé de Dangeau écartait avec soin de cette société, la médiocrité vaine et jalouse, implacable et vile ennemie du mérite éclatant qui lui fait ombrage : *J'abandonne, disait-il, ces rebuts de la littérature à la faveur ténébreuse de quelques Mécènes, aussi méprisables qu'eux, et dignes, à tous égards, de leur ressembler, et de les protéger.* La plus parfaite liberté dans les opinions était la première loi de sa petite académie; et il n'abusa jamais, pour y donner le ton, ni de son rang, ni de son mérite, ne voulant pas que la plus légère déférence pour lui, fermât la plus petite porte à la vérité. Cette société d'hommes honnêtes et instruits lui était si chère, qu'étant à son dernier moment, le jour où elle s'assemblait chez lui, il défendit qu'on renvoyât aucun de ceux qui avaient coutume de s'y rendre. Il mourut ainsi dans le sein des Lettres, et, pour ainsi dire, au lit d'honneur, le premier janvier 1723, pleuré de tous ceux qui l'environnaient.

DAUBENTON, (Jean-Louis-Marie) célèbre naturaliste, naquit à Montbar, en Bourgogne, en mai 1716, et mourut, le 10 nivôse an 8, (31 novembre 1799.)

Il étudiait en médecine, et se proposait

d'exercer cette honorable profession dans son pays, lorsque Buffon, son compatriote, et son aîné de neuf ans, nommé intendant du Jardin du Roi, en 1735, lui proposa, quelques années après, de rester près de lui, de s'attacher à l'histoire de la nature, et de l'aider dans les grands travaux qu'il allait entreprendre. En 1740, le sort et le goût de Daubenton furent fixés pour toute sa vie. Plus d'un demi-siècle entièrement consacré à la formation du Cabinet d'Histoire Naturelle, qui n'était encore, en 1750, que le simple droguier de Geoffroy, à l'étude, et à l'arrangement méthodique des productions de tous les genres, l'ont placé au premier rang des Naturalistes. En le considérant, tour-à-tour, occupé de la recherche, de la disposition, et de la description des nombreux objets recueillis, et conservés par ses soins dans les galeries du Muséum, coopérer en même temps à l'immortel ouvrage de Buffon, on est saisi d'étonnement et de respect à la vue des recherches immenses auxquelles il a dû se livrer pour décrire, avec un soin et une attention presque inconnus jusqu'à lui, les diverses tribus d'animaux dont Buffon a peint les mœurs, et dont il s'est seul chargé de faire connaître la structure anatomique. Emule des Blasius,

des Valentini, des Perrault, etc., etc., dans l'anatomie comparée, il les a bientôt laissés très-loin derrière lui dans cette carrière. Tout en élevant à la Nature un temple majestueux, par le nombre des richesses qu'il y a placées, et par la belle ordonnance qu'il leur a donnée dans les galeries du Muséum, Daubenton a consigné dans ses descriptions une série de découvertes anatomiques, plus nombreuses que toutes celles qu'on avait faites avant lui. Camper, juge si profond en ce genre, disait, de l'illustre Anatomiste français, qu'il ignorait lui même toutes les découvertes dont il était l'auteur.

Reçu à l'Académie des Sciences, en 1744, il n'a pas cessé d'en enrichir le recueil par les mémoires qu'il y a fait insérer pendant près de cinquante ans. La plupart contiennent des faits nouveaux, ou des vues nouvelles, sur la classification des coquilles, sur les musaraignes, les chauves-souris, les os et les dents fossiles, la situation du grand trou occipital dans l'homme, et dans les animaux, la rumination et le tempérament des bêtes à laines, la description de plusieurs espèces d'animaux nouvelles, ou encore trop peu connues. On sait tout ce qu'on lui doit de vues profondes,



ou d'expériences précises sur la naturalisation des espèces, sur l'amélioration des laines, sur le traitement des maladies des moutons, et sur l'action des remèdes dans les ruminans.

La minéralogie le compte encore parmi les hommes qui ont eu la plus grande influence sur ses progrès. Outre la description de plusieurs fossiles nouveaux, des considérations nouvelles sur la nature et la formation de quelques uns, il a donné, pour la classification des minéraux, une méthode et un tableau qu'on peut regarder comme le premier système minéralogique que la France ait possédé.

La physique végétale n'a pas moins occupé Daubenton; et, sans compter les tableaux qu'il a rédigés sur les caractères, les propriétés, et les usages des bois, il a fait un grand nombre de recherches précieuses sur la structure anatomiques des plantes; enfin, il n'est presque qu'aucune partie de l'Histoire naturelle à l'agrandissement de laquelle cet illustre Savant n'ait concouru, et qui ne présente son nom dans la liste des Naturalistes qui ont contribué à son avancement.

Il semblait ne rien manquer à la gloire de Daubenton, après soixante années d'une vie consacrée à l'étude de la nature, et donnée

toute entière à la contemplation de ses merveilles , lorsqu'une époque , la plus glorieuse encore , a marqué ses derniers jours.

Daubenton est placé dans le Sénat Conservateur , et on voit ainsi se joindre la palme civique au laurier qui décorait son front. C'est au sein même de cette auguste assemblée qu'il a été presque frappé du coup mortel.

Les funérailles de Daubenton se firent avec pompe au Jardin des Plantes , où il a été enterré sur la colline du Belvédère , non loin du cèdre du Liban : il repose au milieu des plantes , des arbustes , des arbres qu'il a plantés , ou qu'il a décrits , au sein d'un jardin que , durant plus de cinquante années , ses soins ont enrichi , et embelli. Son convoi était composé de plus de cinq cents personnes , Savans , Hommes-de-lettres , Membres des principales autorités. On se rassembla autour de son cercueil , déposé dans la grande serre , qu'on avait ornée à cet effet de tapisseries des Gobelins ; le cercueil était couronné de plantes nationales , et exotiques , disposées comme elles le sont ordinairement dans les serres ; on avait préféré celles dont Daubenton s'était plus particulièrement occupé.

DÉMÉTRIUS , ( *de Phalère* ) fut ainsi sur-

nommé du nom de Phalère sa patrie, qui était un des ports d'Athènes. Il eut pour maître le célèbre Théophraste.

Cassandre, s'étant rendu maître d'Athènes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, et s'y conduisit avec tant de sagesse que le peuple lui dressa trois cents soixante statues. Ces statues furent ensuite renversées, et lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolomée Soter le reçut fort bien : enfin, sous Ptolomée Philadelphie, fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Disciple de Théophraste, il avait pris sous lui un style orné, fleuri, élégant. Il s'était exercé dans le genre de l'éloquence, qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le sublime et le simple ; qui admet toute la parure et tous les ornemens de l'art ; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, et la beauté éclatante des pensées ; en un mot, qui est rempli de douceur et d'agrément, mais dénué de vigueur ; et qui, avec tout son brillant, et tout son éclat, ne s'élève pourtant point au dessus du médiocre. Démétrius excellait dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire

et d'exciter l'admiration par lui-même, si on ne le comparait au genre sublime et magnifique, dont la beauté solide et majestueuse fait disparaître l'éclat de ces graces légères et artificielles.

DEMOSTHÈNES, célèbre orateur athénien, naquit, non d'un forgeron, comme Juvenal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche qui faisait valoir des forges. Ayant perdu son père dès l'âge de sept ans, et étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés et avarés, qui ne songeaient qu'à profiter de son bien, il ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien; outre que la faiblesse de sa complexion, et la délicatesse de sa santé, jointe à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur ayant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devait se plaider, et qui faisait beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur, qui s'appellait Callistrate, fut écouté avec une grande attention, et ayant eu un succès extraordinaire, il

fut reconduit chez lui en cérémonie, au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressaient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, et, ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, et renonça à tout autre étude et à tout autre plaisir.

L'Ecole d'Isocrate, d'où sortirent tant de grands orateurs, était pour lors à Athènes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher, soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès-lors de son goût, il étudia sous Isée, dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène, et il est aisé de reconnaître, dans les écrits du disciple, le style noble et sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence, fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hasarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avait une voix foible, la langue embarrassée, et une fort courte haleine : et cependant ses périodes étaient si longues, qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé ; et résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs qui, au travers de ses défauts, avait apperçu en lui un excellent fonds de génie, et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait la tête baissée, et plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce temps, qui était son ami, nommé Satyrus, le rencontra ; et ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'était point sans remède, et que tout

n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus les ayant répétés après lui, leur donna toute une autre grâce par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, ensorte que Démosthène lui-même les trouva tout différens. Il sentit ce qui lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir. Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayait à un point qu'il ne pouvait exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait : et il avait l'haleine si courte, qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite, à haute voix, sans s'interrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés; en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient

plus son haleine. Il fit plus. Il allait sur le bord de la mer, et dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, il y prononçait des harangues pour ~~supprimer~~ apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple, et aux cris tumultueux des assemblées. Il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamaient avant de parler en public. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'était pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit, et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistait encore du temps de Plutarque, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levait extrêmement matin, et il avait coutume de dire qu'il était



bien fâché quand un ouvrier l'avait devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main, jusqu'à huit fois, l'histoire de Thucydide, pour se rendre son style plus familier.

DENYS D'HALICARNASSE. Cet historien nous apprend, lui-même, dans la préface de son ouvrage, le peu que l'on sait touchant sa personne et son histoire. Il était d'Halicarnasse, ville de Carie, dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour père Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

Il aborda en Italie, vers le milieu de la cent quatre-vingt-septième Olympiade, dans le temps que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome; il employa ce temps à y apprendre, dans une grande exactitude, la langue latine, à s'instruire de la littérature, et des écrits des Romains, et sur-tout à s'informer avec soin de ce qui avait rapport à l'ouvrage qu'il méditait; car il paraît que c'était là le motif de son voyage.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il croyait nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler. Le titre

de son ouvrage est *les Antiquités Romaines* ; et il l'appela ainsi, parce qu'en écrivant l'Histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine.

Tous les écrivains anciens et modernes, qui ont parlé avec quelque connaissance de son histoire, reconnaissent en lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Il était versé dans tous les beaux arts, bon philosophe, sage politique, excellent rhéteur. Il s'est peint dans son ouvrage, sans y penser : on l'y voit l'ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zèle pour sa religion.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors, il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, et qui servent à entretenir l'union et la tranquillité parmi les citoyens. Il ne fatigue point par des narrations ennuyeuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau, et capable de faire plaisir à ses lecteurs. Il mêle, dans ses récits, des réflexions morales et politiques, qui sont l'ame de l'histoire, et le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les

matières avec beaucoup plus d'abondance et d'étendue que Tite-Live ; et ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers livres, l'auteur Grec en fait la matière d'onze livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses, dont Tite-Live et les autres historiens Latins ont négligé de nous instruire, et dont ils ne parlent que très-superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond les Romains ; qui ait laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs sacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur discipline, de leurs triomphes, de leurs comices, ou assemblées, du dénombrement et de la distribution du peuple en classes et en tribus. Nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa et de Servius, et de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivait son histoire que pour instruire les Grecs, ses compatriotes, des faits et des mœurs des Romains, qui leur étaient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention, sur ce point, que les autres historiens Latins, qui n'étaient pas dans le même cas que lui.

DESBILLONS, ( François-Joseph Terrasse ) naquit à Château-Neuf, sur le Cher , le 25 janvier 1711 ; Il entra chez les Jésuites en 1727. Après avoir enseigné , pendant cinq ans, les basses classes, et pendant six, la rhétorique, à Caen , à Nevers, à la Flèche , et à Bourges, il fut envoyé au collège de Louis-le-Grand , à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*. Il y resta jusqu'en 1762, époque à laquelle les Jésuites furent obligés de quitter la France. Quant à lui, il trouva de la protection dans la personne de l'Electeur Palatin , qui lui donna une place dans le collège de Manheim, avec une pension d'environ mille écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Il a laissé une bibliothèque nombreuse, et très-bien choisie. Il a cultivé la langue latine avec une ardeur particulière ; ce qui a donné l'idée à un critique judicieux, de l'appeler le *dernier des Romains*. Modeste sans affectation, parlant peu ; mais toujours avec justesse et précision, ne voyant que ceux qui venaient le voir, il sut toujours conserver, au milieu de sa retraite, une tranquillité d'esprit que la vertu seule peut donner.

Desbillons a laissé plusieurs ouvrages. On a de lui les *Fables d'Ésope*, en latin, dont il

1711, 1712

existe une traduction française, faite par l'auteur même. Personne ne possédait mieux les graces simples et faciles de la bonne latinité; Il avait aussi composé une histoire de la langue latine; outre quelques pièces dramatiques, écrites dans cette langue.

DESCARTES. (René) Ce grand homme naquit à la Haie, en Touraine, de Jeanne Brochard, fille d'un lieutenant-général de Poitiers, et de Joachim Descartes, conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils.

Il était, en naissant, d'une complexion si faible, que les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourrait très-jeune : cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore faibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître et de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes allait au devant des instructions. Il n'avait pas encore huit ans, et déjà on l'appelait le *Philosophe*. Il demandait les causes et les effets de tout, et savait ne pas entendre ce qui ne signifiait rien. En 1604, il fut mis au collège de la Flèche. Son imagination vive et ardente fut la première faculté de son ame qui se déploya. Il  
cultiva

cultiva la poésie avec transport. Il créait des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, et on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours; et peu de temps avant sa mort, il fit des vers français à la Cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, et que Leibnitz eut avec lui.

Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collège, sa fameuse *analyse*. Ce serait un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui, à vingt-cinq ans, avait trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes était déjà assez avancé pour voir qu'il ne savait rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommait savans, il apprit à mépriser ce nom : de là au mépris des sciences il n'y a qu'un pas. Il oublia donc et les lettres, et les livres, et l'étude; et celui qui devait créer la Philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connaissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes.

I

L

Il était impossible qu'un tel homme demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614, il fit, à Paris, l'essai d'une liberté dangereuse ; mais son génie lui donna bientôt une secousse en sens contraire. Tout à coup il rompt avec ses amis et ses connaissances ; il loue une petite maison dans un quartier désert du faubourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, et y passe les années 1615 et 1616, appliqué à l'étude, et inconnu presque à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusque chez lui, et le entraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait, du caractère de Descartes, et de la passion que lui inspirait l'étude.

Les voyages de Descartes méritent une attention particulière dans son histoire. Tous les grands Philosophes de l'antiquité ont voyagé. *Thalès* employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, et à s'instruire en Egypte. *Solon* recueillit des connaissances chez tous les peuples savans. *Pythagore* étudia sous Phérécide et sous *Thalès*, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans

l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse, et les principales villes d'Italie. *Platon*, après avoir vu plusieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, et revint par l'Italie.

Descartes imita ces exemples. Il avait vingt-un ans, lorsqu'il sortit de France pour la première fois : c'était en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. En 1619, il passa en Allemagne. Il vit couronner, à Francfort, Ferdinand II ; et il paraît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le maître qui doit les gouverner. Descartes passa les années 1619, et 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche, et dans la Bohême. En 1621, il fut en Hongrie ; il parcourut la Moravie, la Silésie ; pénétra dans le nord de l'Allemagne ; alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne ; visita toutes les côtes de la mer Baltique : remonta de Stétindans la Marche de Brandebourg ; passa au duché de Meklembourg, et de là dans le Holstein ; et enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être



plus libre, il avait pris à Embden un bateau pour lui seul et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille, et sa petite taille n'en imposaient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutaient pas qu'il entendit leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savait le hollandais. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oserait approcher. Cette heureuse audace les intimida, et Descartes fut sauvé.

Descartes porta les armes dans sa jeunesse d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, et mérita de balancer la réputation de Farnèse; de là, en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans.

La première étude qui l'attacha véritablement fut celle des mathématiques. Dans son enfance, il les étudia avec transport, et en particulier l'algèbre et l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, et qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce

temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher, dans les rues de Breda, un problème à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtaient pour lire. Il s'approcha ; mais l'affiche était en flamand qu'il n'entendait pas : il pria un homme qui était à côté de lui de la lui expliquer. C'était un mathématicien, nommé Beckman, principal du collège de Dortresht. Le Principal, homme grave, voyant un petit officier français en habit d'uniforme, crut qu'un problème de géométrie n'était pas fort intéressant pour lui ; et, apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudrait le problème. C'était une espèce de défi ; Descartes l'accepta. Le lendemain matin le problème était résolu. Beckman fut fort étonné ; il entra en conversation avec le jeune homme, et il se trouva que le militaire de vingt ans en savait beaucoup plus, sur la géométrie, que le vieux professeur de mathématiques.

Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devait embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu ; mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans.

lande , et s'y livrer entièrement aux sciences ; il avait alors trente-trois ans. Comme sa résolution aurait paru fort extraordinaire , il n'en avertit ni ses parens , ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a conçu un tel projet , qui soit capable de l'approuver ; mais son parti était pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France : le premier fut la raison du climat ; il craignait que la chaleur , en exaltant un peu trop son imagination , ne lui ôtât une partie du sang-froid et du calme nécessaire pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins ; mais son principal motif fut la passion qu'il avait pour la retraite , et le désir de vivre dans une solitude profonde. En France , il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens , ou ses amis ; il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés , pour remplir les vides du temps , et auxquels on ne devrait être assujetti que lorsqu'on ne peut mieux faire : au lieu qu'en Hollande , il était sûr qu'on n'exigerait rien de lui ; il espérait vivre parfaitement inconnu , solitaire , au milieu d'un peuple actif qui s'occuperait de son

commerce, tandis que lui s'occuperait à penser. Comme son grand but était la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia sa demeure qu'à un seul ami, chargé de sa correspondance. Jamais il ne datait ses lettres du lieu où il demeurerait, mais de quelque grande ville où il était sûr qu'on ne le trouverait pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation partout où elle le poursuivait, et se déroband aux importuns qui voulaient seulement l'avoir vu. Il habitait quelquefois dans les grandes villes, mais il préférait ordinairement les villages, ou les bourgs, et le plus souvent les maisons solitaires tout à fait isolées dans la campagne. Quelquefois il allait s'établir dans une petite maison au bord de la mer. On montre encore, en plusieurs endroits, les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espèce de chaumière où logeait le czar Pierre, dans le temps qu'il travaillait sur les chantiers de la Hollande.

Le discours sur la Méthode parut en 1637 ; il était à la tête de ses Essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, et ce qu'il

faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors.

Avant lui il n'y avait qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenait plus à définir et à diviser, qu'à connaître; à tirer les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scolastiques, absurdement subtile, laissait les réalités, pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raymond - Lulle n'était qu'un assemblage de caractères magiques, pour interroger sans entendre, et répondre sans être entendu. C'est Descartes qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part, et le terme où il veut arriver; esprit de raison, plutôt que de raisonnement, et qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Les Méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1641. C'était de tous ses ouvrages celui qu'il estimait le plus; il le louait avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyait avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques, d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie.

Ce qui caractérise sur-tout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse Démonstration de Dieu par l'idée ; démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns et rejetée par les autres ; et qu'il est le premier où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée ; car avant Descartes , on n'avait point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame.

Sa Géométrie parut en 1637. Cet ouvrage était si fort au-dessus de son siècle, qu'il n'y avait réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton ; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie était très-profonde , et entièrement nouvelle , parce qu'il avait commencé où les autres avaient fini ; il avoue , lui-même , dans une de ses lettres , qu'il n'avait pas été fâché d'être un peu obscur , afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément , on n'eût pas manqué de dire qu'il n'avait rien écrit de nouveau ; au lieu que la vanité humiliée était forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre , on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres ,

en Europe, qui sont en état de l'entendre ; il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, et deux dans les Pays-Bas Espagnols.

Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, est divisé en quatre parties : la première est toute métaphysique, et contient les principes des connaissances humaines ; la seconde est sa Physique générale, et traite des premières lois de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace et du mouvement ; la troisième est l'explication particulière du Système du monde, et de l'arrangement des corps célestes ; la quatrième contient tout, ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées, sur tous ces grands objets. Quoique aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa Physique, il y a peu de ses erreurs qui n'ait influé sur les vérités nouvelles, et dans les idées mêmes qui sont les plus abandonnées, on retrouve un génie inventeur, qui sert néanmoins à faire connaître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus

Descartes dans sa physique, c'est d'avoir, le premier, envisagé l'univers comme une grande machine, et d'avoir voulu tout expliquer par les lois du mécanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, et a donné la clé de mille découvertes.

Tout le monde connaît Descartes comme métaphysicien, comme physicien, et comme géomètre ; mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux était l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine et spéculative, qui, jusqu'alors avait régné dans les écoles, il voulait une philosophie pratique, où chaque connaissance se réalisât par un effet, et qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devaient être la médecine et la mécanique. Par l'une, il voulait affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, et peut-être affaiblir l'impression de la vieillesse ; par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, et le mettre en état d'embellir son séjour.

Descartes employa tout l'hiver de 1629 à l'étude de l'anatomie ; il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout



et expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisait presque point, comme on l'a déjà dit plus d'une fois ; c'était dans les corps qu'il étudiait les corps. Il joignit à cette étude celle de la chimie, laissant toujours les livres, et regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité de l'Homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il explique tout le mécanisme et tout le jeu des ressorts dut étonner le siècle des *qualités occultes, et des formes substantielles*. Avant lui, on n'avait point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, et celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'était point achevé quand Descartes mourut ; il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Christine, Reine de Suède, qui avait lu les ouvrages de Descartes, en 1647, lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistait le *souverain bien*. La plupart des Princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans, plutôt qu'à des philosophes ; et

alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente ; il faisait consister le souverain bien , dans la volonté toujours ferme d'être vertueux , et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'était une belle leçon de morale pour une Reine. Christine en fut si contente , qu'elle lui écrivit de sa main , pour le remercier. Peu de temps après , Descartes lui envoya son *Traité des Passions*. En 1649, la Reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm , et déjà elle avait donné des ordres à un de ses Amiraux , pour l'aller prendre , et le conduire en Suède. Le philosophe , avant de quitter sa retraite , hésita long-temps. Il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essayait en Hollande. Il partit enfin , et arriva au commencement d'octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour ; elle commença par l'exempter de tous les assujettissemens des courtisans : elle sentait bien qu'ils n'étaient pas faits pour Descartes. Elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourrait l'entretenir tous les jours , et recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ces rendez-vous , d'un philo-

sophe et d'une Reine, étaient à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'était fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses États. Elle n'accordait au repos que le temps qu'elle ne pouvait lui refuser; et n'avait d'autre délassément que la conversation de ceux qui pouvaient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses États, par toutes sortes de moyens. Son projet était de lui donner, à titre de Seigneurie, des terres considérables, dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité. Elle espérait ainsi l'enchaîner par ses bienfaits.

Descartes fut attaqué; le 2 février 1650; de la maladie dont il mourut. Il n'y avait pas plus de quatre mois qu'il était à Stokholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid; et du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainsi, il fut la victime de sa complaisance pour la Reine; mais il n'en eut point du tout pour les médecins suédois, qui voulaient le saigner. Mes-

sieurs ; leur criait-il dans l'ardeur de la fièvre ,  
*épargnez le sang Français*. Il se laissa saigner  
au bout de huit jours , mais il n'était plus temps ;  
l'inflammation était trop forte. Il eut du moins ,  
pendant sa maladie , la triste consolation de  
voir le tendre intérêt qu'on prenait à sa santé.  
La Reine envoyait savoir deux fois par jour  
de ses nouvelles. M. et Madame de Chanut ,  
chez lesquels il était logé , lui prodiguaient les  
soins les plus tendres et les plus officieux. Ma-  
dame de Chanut ne le quitta point depuis sa  
maladie. Elle était présente à tout. Elle le ser-  
vait elle-même pendant le jour , elle le soi-  
gnait durant les nuits. M. de Chanut , qui ve-  
nait d'être malade , et à peine convalescent ,  
se traînait souvent dans sa chambre , pour voir ,  
pour consoler , et pour soutenir son ami. Des-  
cartes mourant , serrait par reconnaissance les  
mains qui le servaient ; mais ses forces s'épu-  
saient par degrés , et ne pouvaient plus suffire  
au sentiment. Le soir du neuvième jour , il  
eut une défaillance. Revenu un moment après ,  
il sentit qu'il fallait mourir. On courut chez M.  
de Chanut ; il vint pour recueillir le dernier  
soupir , et les dernières paroles d'un ami ; mais  
il ne parlait plus. On le vit seulement lever  
les yeux au ciel , comme un homme qui im-

plorait Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de 54 ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au Palais, pour avertir la Reine à son lever, que Descartes était mort. Christine, en l'apercevant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et quatre personnes de marque, qui étaient au quatre coins du cercueil, voilà quelle fut toute la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut pour honorer la mémoire de son ami, et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avait été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha les ossements sur les cendres qui restaient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'église de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667,

on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devait, après le service, prononcer son oraison funèbre ; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille au dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine, en style lapidaire, et l'autre en vers français.

DESTOUCHES, (Philippe *Néricault*) naquit à Tours, en 1680. Élevé au collège des Quatre-Nations, à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, il quitta le service pour se livrer à la connaissance des intérêts des Cours ; et, pour cet effet, il s'attacha au Marquis de Puy-sieux, Ambassadeur auprès du Corps Helvétique. Il fut envoyé ensuite à Londres, en 1717, avec l'Abbé Dubois, pour l'aider dans ses négociations ; il y passa sept ans, donnant des preuves réitérées de son zèle et de son intelligence. Après la mort du Duc d'Orléans, Destouches ayant perdu tout espoir d'avancer sa fortune, acheta Fortoiseau, proche Melun. C'est dans cette solitude, propre à lui faire oublier les caprices de la fortune, qu'il cultiva, jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture et les Muses. Ce poète refusa même l'Ambassade de

Pétersbourg , qui lui fut proposée par le Cardinal Fleury ; il mourut en 1754. Il a laissé plusieurs productions dramatiques. Son fils a dirigé l'édition des œuvres de son père , faite au Louvre , en 1757. Les *Comédies* de Destouches ont un vrai mérite , en ce qu'elles sont éloignées de la licence et de l'immoralité théâtrale.

DIDEROT, (Denis) né à Langres , en 1712 , vint à Paris pour exercer les fonctions d'instituteur. Connu bientôt par son génie , et par l'usage qu'il en fit , il essuya d'abord quelques désagréments ; mais il en fut suffisamment dédommagé par les éloges que lui valut son association à d'Alembert , pour l'entreprise de l'*Encyclopédie*. Appelé à Pétersbourg , il n'y demeura pas long-temps ; enclin à la critique , il ne convenait guères à l'esprit de la Cour. Il fit le voyage de Pétersbourg à Paris , en robe de chambre , et en bonnet de nuit , et se promenait , dans cet équipage , par les villes les plus fréquentées : ce qui prouve , aussi bien que ses livres , combien il aimait à être remarqué. Cette vanité néanmoins n'avait point à sa suite la soif des richesses : au contraire , il y fut tout à fait indifférent , de sorte qu'il fut obligé même de se défaire de sa bibliothèque , dont l'impé-

ratrice de Russie fit l'acquisition, en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Il est surprenant qu'ayant été un des promoteurs du philosophisme, il soit devenu ami des Jésuites jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir victime de son attachement. Ce Philosophe mourut à Paris, le 31 juillet 1784, âgé de soixante-douze ans. On a de lui le *Prospectus* de l'Encyclopédie, et divers articles insérés dans cet Ouvrage. Diderot n'a pas peu contribué à propager, par ses écrits, cet esprit d'indépendance qui, rejetant à la fois tout frein religieux et politique, a miné par degré la religion et le gouvernement de l'État. Les écrivains les plus incendiaires de la Révolution n'ont jamais rien enfanté de plus horrible que certaines productions de Diderot. Il est honteux pour la philosophie qu'elle puisse inspirer de pareilles productions !

**DIACLÉTIE**n, *Caius-Valerius-Diocletianus* ) qui, avant son élévation à l'Empire, s'appelait Dioclès, naquit à Dioclée, dans la Dalmatie, l'an 745. Né d'une famille très-obscure, il commença par être soldat, et parvint, par degré, à la place de Général. Pour accomplir la prédiction qu'une Druïde lui avait faite, qu'il serait Empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé Aper ; comme ce mot signifie



en latin *sanglier*, il tuait tous les sangliers qu'il rencontrait; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, meurtrier de Numérien, il dit à Maximien-Hercule, son intime ami, à qui il avait fait part de cette prophétie : *Voilà la prédiction de la Druïde accomplie.*

Dioclétien eut de la haine pour le christianisme, et ce fut Galère qui la lui inspira; il a fait périr nombre de chrétiens. Au milieu de ses exécutions barbares, attaqué d'une maladie lente, il tomba dans une si grande faiblesse, qu'on le crut mort: il revint; mais son esprit ayant été très-affaibli, il fut obligé, d'après les menaces de Galère, de quitter l'Empire. Après cette abdication, il vécut, ou plutôt végéta encore pendant neuf ans, dans sa retraite de Salone, que quelques uns ont crû être sa patrie, et y mourut l'an 313 de J. C., à soixante-huit ans. Sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens, il eut mérité des éloges; car il était soldat courageux, brave officier, et excellent capitaine. Il fit quelques lois équitables; il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'Empire; sur-tout Milan, Nicomédie, et Carthage.

DIODORE DE SICILE, historien Grec, était d'Agyrium, ville de Sicile; ce qui l'a fait

appeller *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de plusieurs autres écrivains de ce nom. Il a vécu sous Jules-César et sous Auguste.

Son ouvrage a pour titre *Bibliothèque Historique*. Il comprend, en effet, l'Histoire de presque tous les peuples de la terre ; qu'il faisait passer, comme en revue devant son lecteur : Egyptiens , Assyriens , Mèdes , Perses , Romains , Carthaginois , et d'autres encore. Il comprenait quarante livres , dont il nous trace lui-même l'idée et la suite dans sa préface. Les six premiers , dit-il , contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie ; c'est à dire tous les temps fabuleux : dans les trois premiers sont les antiquités barbares ; dans les trois autres , les antiquités Grecques ; les onze suivans comprennent l'histoire de tous les peuples , depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand , inclusivement ; dans les vingt-trois autres , cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois , où Jules-César , après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très-belliqueuses , porta les limites de l'Empire Romain jusqu'aux îles Britanniques.

De ces quarante livres , il ne nous en reste que quinze , avec quelques fragmens.

Diodore nous marque lui-même dans sa préface, qu'il employa trente années à la composition de son Histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome, lui fut, pour cela, d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe et de l'Asie, pour s'assurer, par lui-même, de la situation des villes et des autres lieux dont il devait parler; ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'Histoire.

Son style n'est point élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible; et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire, par de fréquentes et de longues harangues; il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, et croit qu'on les peut employer fort à propos, quand l'importance de la matière semble le demander. Après la défaite de Nicias, on délibéra dans l'assemblée de Syracuse, quel traitement on devait faire aux prisonniers Athéniens. Diodore rapporte les harangues de deux orateurs, qui sont longues et fort belles, sur-tout la première.

Cette Histoire présente de temps en temps des réflexions fort sensées et fort judicieuses. Diodore, sur-tout, a grand soin de rapporter

le succès des guerres et des autres entreprises ; non au hasard ou à une fortune aveugle ; comme le font plusieurs historiens ; mais à une sagesse et à une providence qui préside à tous les évènements.

· **DIOGÈNE**, le Cynique. Les philosophes Cyniques doivent leur origine et leur établissement à Antisthène. Diogène fut le plus célèbre de ses disciples. Il était de Synope, ville de Paphlagonie ; il en fut chassé pour le crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. Diogène étant venu à Athènes, alla trouver Antisthène qui le rebuta fort, et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne plus prendre de disciples. Diogène ne s'étonna point, et baissant la tête, « *Frappez, frappez*, » lui dit-il, *ne craignez point ; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous, tant que vous parlerez* ». Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple.

Diogène profita de ses leçons, et imita parfaitement sa manière de vivre. Il n'avait, pour tout meublé, qu'un bâton, une besace, et une écuelle. Encore, ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : *Il m'apprend*  
dit-il,

dit-il, *que je conserve encore du superflu ; et* il cassa son écuelle. Il marchait toujours les pieds nus , sans porter jamais de sandales , non pas même lorsque la terre était couverte de neige. Un tonneau lui servait de logis ; il le promenait par-tout devant lui ; et il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre qui l'alla visiter à Corinthe , et la célèbre parole de ce Prince : *Je voudrais être Diogène, si je n'étais pas Alexandre.* Juvénal , en effet , trouve l'habitant du tonneau plus grand et plus heureux que le conquérant de l'univers. L'un ne souhaitait rien , et le monde entier ne suffisait pas à l'autre. Sénèque ne se trompe donc pas , quand il dit qu'Alexandre , le plus fier des hommes , et qui croyait que tout devait trembler devant lui , le céda ce jour là à Diogène , ayant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvait rien donner , ni rien ôter.

Au reste , il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de pièces , sa besace , et son tonneau , il en fût plus humble ; il tirait autant de vanité de toutes ces choses , qu'Alexandre en pouvait tirer de la conquête de toute la terre. Étant entré , un jour , chez Platon qui était meublé assez magnifiquement , il se

mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit : *Je foule aux pieds le faste de Platon.* Oui, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Il avait un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant, en plein midi, une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchait : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisait chausser par un esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche : de quoi te servent tes mains ?*

Des parens, qui lui présentaient un jeune homme pour être son disciple, lui en disaient tout le bien imaginable ; qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre, sans l'inhumer. « Quoi ! » lui dirent ses amis, vous demeurerez exposé aux bêtes farouches et aux oiseaux ? Non, » répondit-il, vous mettrez auprès de moi un bâton, afin que je les chasse. Et comment le pourrez-vous, dirent-ils, puisque vous

« n'aurez plus de sentiment ? Que m'importe  
» donc, répliqua le Cynique, d'être mangé  
» par les bêtes, puisque je n'en sentirai rien »

DIOSCORIDE, (*Pedacius*) médecin d'Anazarbe en Cilicie ; on ignore en quel temps il naquit. L'opinion la plus commune est qu'il vivait sous Néron. Il suivit d'abord le métier des armes, et il s'adonna ensuite à la connaissance des simples, sur lesquels il laissa un Ouvrage, commenté par Matthiole, dans le seizième siècle.

DUQUESNE, (Abraham) est regardé, à juste titre, comme le plus grand homme de la marine française.

Son père avait déjà fait connaître son nom à l'école des plus célèbres navigateurs ; mais le fils était bien supérieur à tout ce qui avait existé avant lui. Encore jeune, il n'avait que la théorie ; mais bientôt il parcourt nos ports, monte sur des vaisseaux marchands, et fait plusieurs voyages, occupé uniquement de manœuvres. Il examine les côtes, les bancs, et étudie le caprice des vents. Après tant d'expériences, Louis XIII crut pouvoir lui confier une flotte pour chasser les Espagnols des îles de Sainte-Marguerite et de St.-Honorat.

La Suède, alliée de la France, le demande pour battre le roi de Danemarck ; et le roi de

Danemarck est battu. La France étant désolée par une guerre civile, il y revole, et non seulement lui offre son bras, mais il arme des vaisseaux à ses frais. Enfin, lorsque toutes les puissances se liguèrent contre Louis XIV, quel autre que lui a pu dompter son digne rival, Ruyter, dont le nom est au-dessus de celui des princes de Nassau?

C'est encore par sa valeur que le duc de Livourne entra triomphant dans Messine.

Vainqueur en Europe, il alla cueillir en Asie et en Afrique de nouveaux lauriers. Avec une escadre de six vaisseaux, il attaqua ceux de Tripoli, retirés dans le port de Chio, et défendus par une des principales forteresses : ils sont foudroyés, et ces fiers Corsaires réduits à demander humblement la paix. De là il se porte sur Alger, où il essaie l'étonnant effet des bombes, qui, portées chez les autres nations, ne servirent qu'à multiplier les calamités humaines. Il force enfin un Doge de Gênes à venir faire des excuses à la cour de Versailles.

Il ne fut pas récompensé à proportion de ses grands services, peut-être à cause de sa religion.

Duquesne, quoique guerrier, quoique marin, était bon, humain, et vertueux. Sa sensibilité se laissa voir sur-tout après le combat ; il



eût voulu rendre la vie même aux ennemis , en voyant leurs vaisseaux jonchés de cadavres. Son fils , forcé de s'expatrier après la révocation de l'Edit de Nantes , et retiré en Suisse , y porta le corps du grand Duquesne , son père. On lut sur son tombeau : *La Hollande a fait ériger un mausolée à Ruyter ; et la France a refusé un peu de terre à son vainqueur.*

---

## E.

**E**LIEN , ( *Claudius Elianus* ) historien grec , était de Préneste , mais avait passé la plus grande partie de sa vie à Rome : c'est pourquoi il se dit lui-même romain. Il a fait un petit ouvrage , en quatorze livres , qui a pour titre : *Historiæ variæ* , c'est-à-dire Mélange d'histoires ; et un autre , en dix-sept livres , sur l'Histoire des animaux.

**EMILE** , ( Paul ) surnommé *Macédonique* , pour avoir conquis la Macédoine sur le roi Persée , était fils d'un autre Paul Emile , qui fut tué à la bataille de Cannes. Dans son premier consulat , il triompha des Liguriens , 182 ans avant J. C. Il fut élu consul pour la seconde fois , et ce fut pendant son second consulat qu'il fit prisonnier , auprès de la Samothrace ,

Persée, fils de Philippe roi de Macédoine. Il retourna à Rome, comblé de gloire, et triompha pendant trois jours, mais il triompha en stoïcien, sans qu'il en parût flatté. Il avait pleuré la défaite, et adouci autant qu'il avait pu la disgrâce de Persée, qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Le Sénat, en reconnaissance de ses belles actions, lui permit de porter dans Rome, la robe dont se servaient les généraux, lorsqu'il assisterait aux jeux qui se faisaient dans le Cirque. Il mourut 188 ans avant J. C.

Ce grand capitaine vécut dans une si grande modération, et dans une si grande pauvreté, qu'après sa mort sa femme ne put avoir son douaire qu'en vendant le fonds de tous les biens de son mari.

EPAMINONDAS, célèbre Thébain, fils de Polymne, et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, apprit la philosophie et la musique sous Lysis, philosophe Pythagoricien, et se forma dans tous les autres exercices d'esprit et de corps. Il porta d'abord les armes en faveur des Lacédémoniens, et sauva la vie à Pélopidas leur chef, blessé de sept à huit coups dans une action. Il lia, avec ce général, une étroite amitié qui dura jusqu'à la mort. Pélo-

pidas délivra, par son conseil, la ville de Thèbes du joug des Lacédémoniens, qui s'étaient rendus maîtres de la Cadmée; ce qui excita une guerre sanglante entre ces deux peuples. Epaminondas fut fait général des Thébains, gagna la célèbre bataille de Leuctres, 371 ans avant J. C.

Le gouvernement populaire, introduit à Thèbes, rendait les citoyens égaux. Epaminondas, qui descendait des anciens rois de Béotie, ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles, que lui seul semblait ignorer. Sévère à lui-même, il se réduisait aux simples besoins; également insensible au plaisir et à la douleur, étranger en quelque sorte aux passions, il n'était occupé que du bien de l'État. Si l'on doute de la supériorité que ce guerrier philosophe eut sur tous les généraux de son siècle, que l'on fasse attention aux difficultés qui s'opposaient à ses succès. Il avait à combattre les Lacédémoniens, peuple endurci à la fatigue, rompu dans les exercices de la guerre, et fier de ses victoires; le Thébain, au contraire, plongé dans la mollesse et l'oisiveté, s'était fait une habitude de son esclavage. Il fallut à Epaminondas créer, dans sa patrie, la science de la guerre, et l'amour de la gloire,

et vaincre les vices de ses concitoyens avant que de combattre leurs ennemis.

« Parmi toutes les belles choses, dit Plutarque, que Pélopidas et Epaminondas ont faites, et qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bien, de bon entendement, ne trouvent rien de si beau, et de si glorieux pour eux, que d'avoir conservé, jusqu'à la fin de leur vie, leur union et leur amitié entière, et sans reproches, au milieu de tant de combats, et de toutes les premières charges, soit dans les armées, soit dans le gouvernement de la république. La seule véritable cause de leur union, c'était la vertu, qui leur faisait chercher, dans toutes leurs actions, non la gloire, ni les richesses qu'accompagne toujours la funeste envie, mère des querelles et des divisions; mais ils étaient tous deux embrasés d'un amour véritablement divin, à rendre, par leur administration, leur patrie plus puissante et plus florissante, regardant toujours les succès l'un de l'autre, comme leurs propres succès ».

Lorsqu'Epaminondas fut à la tête du gouvernement de sa patrie, Artaxercès, qui recherchait l'alliance des Thébains, lui envoya de riches présents; mais Epaminondas, sans vouloir permettre que l'ambassadeur du roi de

Perse les lui présentât , le renvoya , en lui disant : « Si votre maître ne désire rien que » d'avantageux à ma République , il n'est pas » nécessaire qu'il me sollicite ; si ses intentions » sont contraires à mes devoirs , faites lui savoir qu'il n'est pas assez riche pour acheter » mon suffrage ».

Les démarches d'Epaminondas avaient toujours pour but d'affranchir les Thébains et les Grecs en général , de la dépendance de l'orgueilleuse Lacédémone. Les Lacédémoniens , ayant épousé la querelle des Mantinéens , contre ceux de Thézée , il fit déclarer les Thébains pour ces derniers , afin de donner , à ses concitoyens une occasion favorable de poursuivre leur supériorité sur Lacédémone. On lui remit le commandement général des troupes ; et lors de la bataille , qui se donna dans les plaines de Mantinée , comme la victoire balançait des deux côtés , Epaminondas , pour la faire déclarer en sa faveur , se jeta , avec l'élite de ses troupes , au milieu de la mêlée. Il y fut blessé mortellement d'un coup de javelot ; les Thébains l'enlevèrent aussitôt , malgré la vigoureuse résistance des Spartiates , et l'emportèrent dans sa tente. Les médecins ayant visité sa plaie , déclarèrent qu'il expirerait dès

qu'on arracherait le trait de son corps. Epaminondas demande où était son bouclier , c'était un déshonneur de le perdre dans un combat ; on le lui apporte , il arrache le trait lui-même.

Quelques momens auparavant , s'étant informé du sort de cette journée , *les Thébains* , lui répondit-on , *sont victorieux*. « J'ai donc » assez vécu , dit-il , puisque je laisse Thèbes » triomphante , la superbe Sparte humiliée , » et la Grèce délivrée du joug de la servi- » tude » !

Ses amis paraissaient affligés de ce qu'il ne laissait point d'enfans qui pussent le faire revivre : « Consolerez-vous , leur dit tranquillement Epaminondas expirant , je laisse après » moi deux filles immortelles , la victoire de » Leuctres , et celle de Mantinée.

EPÉE , ( l'Abbé de A' ) s'est rendu à jamais célèbre , par ses travaux en faveur des Sourds-Muets de naissance. Voici quelle en fut l'occasion. Nous puisons ces détails dans l'ouvrage où Sicard , son digne successeur , développe sa méthode.

Deux Sourdes-Muettes , vivaient dans la maison paternelle , rue des Fossés Saint-Victor , à Paris , en face de la maison des Pères de la Doctrine Chrétienne. Dans l'âge où l'on songe

à disposer du sort de leurs pareilles , ces deux sœurs recevaient les leçons d'un Doctrinaire ( le père Famin ), qui , sans méthode , essayait de remplacer chez elles la parole et l'ouïe. On avait obtenu quelques succès, quand elles perdirent ce charitable instituteur. Ces deux infortunées furent touchées de cette perte ; mais la mère , plus malheureuse qu'elles , la sentit plus vivement ; la mère qui vit toutes ses espérances s'évanouir en un instant , et ses deux filles condamnées à ne jamais communiquer avec celle qui ne cessait de pleurer le malheur de sa fécondité. L'Abbé de l'Epée a occasion d'aller dans cette maison ; il trouve la mère absente : il demande à attendre son retour ; on l'introduit. Les deux muettes le reçoivent avec cet air intéressant qu'on a toujours à cet âge , dont un silence , qui ne ressemble en rien à celui de quelqu'un condamné à ne jamais le rompre , relève encore les charmes ingénus. L'Abbé de l'Epée fait quelques questions ; les jeunes personnes restent immobiles et sans intérêt , les yeux fixés sur leur ouvrage. Il parle encore , on ne lui répond pas davantage. Il ignorait que les deux sœurs étaient malheureusement condamnées à ne jamais entendre. La mère arrive , tout s'ex-

plique, le bon Abbé mêle ses larmes aux larmes maternelles , et se retire , non sans songer à chercher des moyens de remplacer le bon père Famin , en rendant , s'il se peut , à ces jeunes personnes la parole et l'ouïe.

L'idée d'un grand homme est un germe toujours fécond. Toute langue , dit notre philosophe , n'est qu'une collection de signes , comme une suite de dessins d'Histoire Naturelle est une collection d'images , une représentation d'un grand nombre d'objets. On peut tout figurer par gestes , comme on peint tout par des couleurs , comme on nomme tout par des mots. Les objets ont des formes , on peut les imiter ; les actions sensibles frappent tous les regards , on doit pouvoir , par des gestes imitateurs , les dessiner et les décrire. Les mots ne sont que des signes de convention ; pourquoi les gestes ne le seraient-ils pas aussi ? Il peut donc y avoir une langue de gestes , une langue d'action , comme il y a une langue de sons , une langue parlée.

Plein de ces idées génératrices , l'Abbé de l'Epée ne fut pas long-temps sans retourner à cette maison , où la plus belle conception dont l'esprit humain était capable , s'était fécondée dans sa tête. Jamais son ame brûlante n'avait



attendu que l'infortune vînt solliciter les secours de sa bienfaisance ; il allait toujours les offrir. . . . Avec quel transport il fut accueilli ! Il commence , il s'essaie , il dessine , il imite , il tâtonne , il écrit , il efface , il fait écrire.

Le célèbre inventeur trouva dans les différentes combinaisons des signes , l'équivalent de toutes les idées. Ainsi , tous les mots de la langue française eurent leurs correspondans dans celles des muets. Rien n'était plus facile , que de faire passer dans leur mémoire , et même de les y graver , les mots et les signes , à la fois. Il ne fallait , pour cela , qu'une attention ordinaire , puisque chaque geste accompagnait la combinaison constante des lettres qui formaient les mots correspondans , et que le signe était pour le sourd-muet , ce que le mot est pour nous. La nomenclature une fois retenue , les sourds-muets ne devaient plus avoir de peine à écrire les mots pour les signes , et à faire les signes pour les mots. Des pages entières des livres les plus abstraits furent copiées , sous la simple dictée des signes.

Elle n'existera plus , ajoute Sicard , entre le sourd-muet et l'homme qui parle , cette barrière qu'un seul homme a eu le courage et

le talent de franchir : l'homme de la nature et celui de la société , sont enfin rapprochés et réunis. Recevez notre premier hommage , ô vous qui futes le créateur de cet art qui a produit une si étonnante merveille ! Qu'il doit nous être cher le nom de ce saint prêtre , de cet ami de l'humanité qui , se croyant , avec tant de raison , appelé par la Providence à cet apostolat si utile et si difficile , se dévoua tout entier à cette œuvre si digne de la piété tendre qui l'avait animé toute sa vie ! Que le nom de l'*Epée* sera cher à la classe nombreuse de ces infortunés , à qui il donna un nouvel être et une nouvelle vie ! Ils le béniront à jamais comme leur père ; et la postérité reconnaissante s'unira à eux pour honorer sa mémoire , et pour la recommander au respect et au culte de toutes les générations.

EPICTETE , philosophe stoïcien , était d'Hiérapolis en Phrygie ; il fut , dans sa jeunesse , esclave d'Epaphrodite affranchi , et l'un des officiers de la chambre de Néron. Domitien ayant banni de Rome tous les philosophes , Epictète se retira à Nicopolis en Epire , où il mourut dans un âge fort avancé.

Epictète fut un sage qu'on pourrait proposer pour modèle à ceux qui , tous les jours

usurpent ce beau nom. Il pratiqua la vertu sans faste et sans orgueil ; sa philosophie consistait principalement dans ces deux préceptes : *Supportez , et abstenez-vous*. Il voulait que l'on n'embrassât l'étude de la philosophie qu'avec un cœur pur , des yeux chastes , et un ardent amour de connaître la vérité. Un homme perdu de débauches , désirant acquérir les connaissances qu'Epictète , enseignait à ses disciples : « O insensé , lui dit ce » philosophe , que penses-tu faire ? Examine » si ton vase est pur , avant d'y rien verser ; » autrement tout ce que tu y auras mis » tournera en corruption ». Epictète a soutenu l'immortalité de l'ame , et se déclara ouvertement contre le suicide.

C'est de tous les anciens philosophes , celui dont la morale et la doctrine approchent le plus du christianisme. Il avait de Dieu et de la Providence des idées plus justes que les autres philosophes païens. Quoiqu'il soutint les principes de la secte Stoïque , il n'avait dans les mœurs aucune des pratiques dures et farouches de ces philosophes , et possédait toujours son sang-froid , et ne se laissait jamais emporter aux mouvemens de la colère , ou des autres passions. Arrien son disciple ,

nous a laissé quatre livres de ses discours ; sous le nom de *Manuel d'Epictète*.

EPICURE , philosophe grec , fondateur de la secte Epicurienne , naquit à Gargetium , bourg de l'Afrique. Sa famille était pauvre ; il se fixa à Athènes , à l'âge d'environ 36 ans , et y érigea une école dans un beau jardin qu'il acheta ; il y vécut tranquillement avec ses amis , et y éleva un grand nombre de disciples qui vivaient tous en commun avec leur maître. Le respect que ses sectateurs conservèrent pour sa mémoire est admirable ; son école ne se divisa jamais , et ses principes furent suivis comme des oracles. Le jour de sa naissance était encore solennisé , du temps de Pline.

Tous les philosophes , du temps d'Epicure , et principalement les Stoïciens et les Cyniques , avaient éloigné l'homme de l'étude de la philosophie , par des maximes austères qui donnaient à la sagesse l'aspect le plus triste et le plus rebutant. Epicure , dérogeant à leurs principes , et voulant flatter les passions des hommes , pour se faire plus aisément des admirateurs et des partisans , proféra une morale commode , et se rendit l'apôtre de la volupté , en expliquant ce mot , de manière à éloigner toute interprétation odieuse. « O

« douce volupté , s'écrie ce philosophe ,  
« tu échauffes notre froide raison ; c'est de ton  
« énergie que naissent la fermeté de l'ame  
« et la force de la volonté ; c'est toi qui nous  
« meus ; qui nous transportes , et lorsque nous  
« ramassons des roses , pour en former un lit  
« à la jeune beauté qui nous a charmés , et  
« lorsque , bravant la fureur des tyrans , nous  
« entrons , tête baissée , et les yeux fermés ,  
« dans les fourneaux ardents qu'elle a pré-  
« parés. » La volupté se présente à nous sous  
toutes sortes de formes ; mais ne faisons point  
l'injure à nous-mêmes , ajoute Epicure , de  
comparer l'honnête avec le sensuel. Prenons  
garde , sur-tout , de confondre les besoins de  
la nature , avec les appétits de la passion , et  
les écarts de la fantaisie. Si toutes nos actions  
tendent à la pratique de la vertu , à la conser-  
vation de la liberté , et à la jouissance des  
plaisirs honnêtes ; si nous apprenons à mé-  
priser la mort , qui n'est rien tant que nous  
sommes , et qui n'est rien même quand nous  
ne sommes plus , nous goûterons cette paix  
intérieure qui produit le vrai bonheur.

Epicure faisait consister la félicité de  
l'homme , dans le plaisir et la volupté , non  
pas , comme ses ennemis l'ont publié , dans

les voluptés sensuelles , mais dans la volupté qui est inséparable de la vertu , et qui est jointe à la tempérance ; mais ses opinions ayant été mal interprétées , et quelques-uns de ses disciples s'étant livrés à la débauche , il en résulta de mauvais effets qui décrièrent sa secte. Les Stoïciens l'accusèrent de ruiner le culte des dieux , et d'ouvrir la porte au libertinage. Epicure , touché de leurs reproches , n'oublia rien en cette rencontre , pour justifier ses sentimens aux yeux du public. Il fit des ouvrages de piété ; il recommanda la vénération des dieux ; il exhorta à la sobriété , à la continence , à la chasteté. Il était zélé pour le bien de la patrie , et recommandait l'obéissance aux magistrats ; il était aussi fort assidu aux temples ; ce qui donna occasion à Dioclès de s'écrier , la première fois qu'il l'y vit : *Quelle fête ! quel spectacle pour moi ! Je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter , que depuis que je vois Epicure à genoux.*

Epicure fut en proie , dans les derniers temps de sa vie , aux maux les plus cuisans ; mais le spectacle de sa vie passée , ainsi qu'il l'écrivait à ses amis , suspendait quelquefois ses douleurs. Lorsqu'il sentit sa fin approcher , il assembla ses disciples , leur légua ses jardins ,

assura l'état de plusieurs enfans sans fortune , dont il s'était rendu le tuteur , affranchit ses esclaves , et ordonna ses funérailles. La République d'Athènes lui érigea un monument. Gassendi a recueilli en latin , avec soin , tout ce qui concerne la vie , la doctrine , et les écrits de ce fameux philosophe.

ERASME ( Didier ) , naquit à Rotterdam , le 28 octobre , 1467. Il fut enfant de chœur dans l'église cathédrale d'Utrecht , jusqu'à l'âge de 9 ans , et alla continuer ses études à Deventer ; ayant perdu son père et sa mère , à l'âge de 14 ans , on l'obligea de prendre l'habit de chanoine régulier , dans le monastère de Stein , proche Fergon , où il fit profession en 1486 , et où il s'amusa quelques temps à la peinture. Il fut ordonné prêtre par l'évêque d'Utrecht , en 1492 , et vint ensuite continuer ses études au collège de Montaigu , à Paris ; mais il y tomba malade à cause de la mauvaise nourriture. Erasme étudia aussi en droit , voyagea en Angleterre , et se fit recevoir docteur en théologie , l'an 1506 , à Bologne en Italie. Il écrivit alors à Lambert Brunnus , secrétaire du Pape Jules II , pour demander dispense de ses vœux , et il l'obtint. De là , il alla à Venise , à Padoue , et à Rome. Erasme fit un

autre voyage en Angleterre , en 1509 ; il demeura chez Thomas Morus , chancelier d'Angleterre. C'est-là qu'il composa l'*Eloge de la Folie*.

Erasme avait une mémoire prodigieuse , une érudition immense , et un esprit capable de s'appliquer à toutes sortes de sciences. L'étude fit ses délices , et son ame saine et vertueuse , en préféra toujours les douceurs aux plaisirs bruyans de l'opulence. Il était , dans la société , complaisant , humain , généreux , et prévenait en sa faveur , par la douceur de son regard , par l'agrément de sa voix , par l'affabilité de ses manières. Il était très-sensible à la critique , et lui-même n'avait pas toujours le courage de sacrifier un bon mot lorsqu'il se présentait. C'est à Erasme qu'on doit principalement la renaissance des Belles-Lettres , les éditions correctes des SS. Pères , la critique et le goût de l'antiquité. C'est un des premiers qui aient traité les matières de religion , avec la noblesse , la dignité , et la majesté qui leur conviennent. François I<sup>er</sup>. offrit à Erasme des avantages considérables pour l'attirer en France , et le Pape Paul III conçut le dessein de le faire Cardinal ; mais Erasme , n'ayant aucune ambition , ne voulut faire aucune démarche



pour être élevé à cette dignité. S'étant retiré à Bâle , il y fut Receveur de l'Université , y revit ses ouvrages , et y mourut le 12 juillet 1536 , âgé de 68 ans.

ESCHILE , Poète tragique , grec , commença à perfectionner la tragédie , et à la mettre en honneur. Il donna à ses acteurs , un masque , un habit plus décent , une chaussure plus haute , appelée cothurne , et leur construisit un petit théâtre. Son style est noble , et même sublime , son élocution grande et élevée , souvent jusqu'à l'enflure.

\* Dans une dispute publique , entre les poètes tragiques , établie à l'occasion des os de Thésée , que Cimon avait rapportés à Athènes , le prix fut adjugé à Sophocle. Eschile eut une si grande douleur de voir un jeune poète , venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il était depuis long-temps en possession , qu'il ne pût pas soutenir davantage le séjour d'Athènes. Il en partit , et se retira en Sicile chez le Roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singulière. Comme il dormait dans une campagne , la tête nue , une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui était chauve , et qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingt-dix tragédies qu'il avait composées , il n'y en eut que vingt-

huit , et selon d'autres , que treize où il remporta la victoire.

ESCHINE , célèbre orateur athénien , aurait obtenu la palme de l'éloquence s'il n'avait eu Démosthène pour concurrent. On connaît la cause célèbre dans laquelle ce dernier orateur triompha.

On avait commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission , et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon , à ce sujet , lui décerna une couronne d'or , proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre , dans l'assemblée générale du peuple , et que le héraut déclarât qu'on récompensait le zèle et la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret.

« Une cause si extraordinaire excita la curiosité de toute la Grèce. On accourut de toutes parts , et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs excellens , chacun en leur genre , formés par la nature , perfectionnés par l'art , et de plus , animés par une inimitié personnelle » !

Eschine succomba , et paya de l'exil une accusation témérement intentée. Il alla s'établir

à Rhodes , et ouvrit là une école d'éloquence , dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire , à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne ; mais quand ce vint à celle de Démosthènes , les battemens de mains et les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot , si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : « Eh ! que serait-ce donc » si vous l'aviez entendu lui-même ?

— Esope , le plus ancien auteur des Apologues après Hésiode , était phrygien ; selon la plus commune opinion il naquit esclave , et fut vendu à Xantus de l'île de Samos , et enfin à Ladmon. Esope naquit dans l'esclavage , mais son ame , affranchie des passions , resta toujours libre. Ne se croyant pas assez de crédit et d'autorité sur le peuple , pour l'instruire par des sentences graves et par des moralités , comme faisaient alors les Sages de la Grèce , il suivit une autre méthode. Il s'appliqua à composer des fables ingénieuses , utiles , et agréables , qui lui acquirent une grande réputation par toute la Grèce. Il prêta un langage aux animaux , et des sentimens aux plantes , aux arbres , et à toutes les choses inanimées. Il

parvint, par cet ingénieux artifice, à faire goûter ses leçons des enfans mêmes, qui, attirés par les images qu'elles présentent, les écoutaient avec plus d'attention. Tous les historiens ont pris plaisir à peindre la figure de ce fabuliste philosophe, avec les traits les plus difformes que peut fournir la nature. Peut-être ont-ils espéré par là de donner plus de relief à son esprit ; c'est ainsi que les peintres forcent les ombres de leurs tableaux, pour en faire valoir davantage les parties éclairées.

Le bruit de la sagesse d'Esopé étant parvenu jusqu'aux oreilles de Crésus, ce prince le fit venir à sa cour, et il l'engagea, par ses bienfaits, à demeurer avec lui jusqu'à la fin de ses jours.

Esopé sut se faire écouter dans cette Cour corrompue, pendant que l'austère Solon s'y trouva sans amis et sans partisans. Ce fut à cette occasion que le fabuliste dit au législateur d'Athènes : « Solon, n'approchons pas des rois, ou disons leur la vérité de manière qu'elle puisse leur plaire ». Esopé voyagea à Athènes du temps de Pisistrate, et se trouva encore avec les sept Sages de la Grèce, à la Cour de Périandre, tyran de Corinthe. De retour à Sardes, Crésus l'envoya à Delphes, pour

y faire de magnifiques présens à Apollon , et distribuer à chaque citoyen quatre mines d'argent. Esope s'étant appercu que les terres labourables , des environs de Delphes , étaient en friche , reprocha aux Delphiens leur paresse , et renvoya à Sardes le reste de l'argent employé aux sacrifices. Cette conduite irrita tellement les Delphiens , qu'ils le précipitèrent du haut d'un rocher , sous prétexte qu'il avait dérobé une coupe d'or consacrée à Apollon. Ils avaient eux-mêmes caché cette coupe dans un de ses ballots , comme il s'en retournait vers Crésus. Comme on le conduisait au supplice , il trouva moyen de s'échapper , et entra dans une petite chapelle consacrée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez » cet asyle , leur dit-il , parce que ce n'est » qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra » que votre méchanceté ne trouvera point de re- » traite sûre , non pas même dans les temples. » Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle , » lequel , nonobstant les prières de l'escarbot , » enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : » la génération de l'aigle en fut punie jusque » dans le giron de Jupiter ». Les Delphiens , peu touchés de cet exemple , le précipitèrent. Peu de temps après sa mort une peste très-

violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit, qu'il n'y en avait point d'autre que d'expiër leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Esopé. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait; les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

Essex, (Robert d'Evrèux, comte d') Irlandais, originaire de Normandie, gagna les bonnes grâces d'Elisabeth par une politesse. La reine Elisabeth, se promenant dans un jardin, trouva, sur son passage, un endroit fangeux; Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or, qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui lui sut gré de sa galanterie. Celui qui la faisait était d'une figure noble et aimable. Il parut à la Cour avec éclat. La reine, âgée de 58 ans, prit pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons. Elle le fit Grand-Maitre de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, et le mit du conseil privé; en 1599 il fut envoyé en Irlande avec une armée de 20,000 hommes, qu'il laissa dé-

périr. La Reine lui ôta ses bonnes grâces , le chassa du Conseil , et lui défendit sa Cour. Le comte , outré contre sa bienfaitrice , conspira contre elle , croyant être secondé de Jacques , roi d'Écosse , pour la détrôner ; il se trompa. Il fut arrêté et décapité en 1601 , sans être plaint de personne ; sa vanité lui avait aliéné tous les courtisans. Il est sûr que la Reine signa son arrêt de mort. Entêté de l'ancienne chevalerie , il portait toujours à son chapeau un gant de la Reine , ce qui a donné beau champ aux romanciers d'embellir son histoire.

EUCLIDE , (*le mathématicien*) était d'Alexandrie , où il professait la géométrie , sous Ptolomée , fils de Lagus. Il a laissé des élémens de cette science en quinze livres ; l'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière. On a aussi quelques *fragmens d'Euclide* , dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique. Le roi Ptolomée , voulut être son disciple ; mais , rebuté par les premières difficultés , il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie ? *Non* , répondit Euclide , *il n'y en a point de particulière pour les rois*. Au reste , tous ceux qui cultivaient les sciences ,

trouvèrent un accueil favorable chez Euclide , car il était naturellement doux et modeste.

EUGÈNE, (*le prince*) né à Paris, le 18 octobre 1663 ; il était petit fils de Charles Emmanuel, duc de Savoie. Son père Eugène, Maurice, comte de Soissons, établi en France lieutenant-général des armées et gouverneur de Champagne, avait épousé Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin. Le prince Eugène fut élevé avec soin, d'une manière conforme à sa naissance, et fut destiné à l'état ecclésiastique, sous le nom d'abbé de Carignan. Madame la comtesse de Soissons s'étant retirée à Bruxelles, en 1680, le prince Eugène, son fils, sollicita à la cour une abbaye ou un grade militaire. Mais n'ayant pu obtenir ni l'un ni l'autre, il alla faire la campagne de 1683, en qualité de volontaire, à Vienne. Il obtint en 1687 le commandement de l'armée Impériale. Le prince Eugène était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, et un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse et de hauteur, ayant le courage nécessaire et dans les armées et dans le cabinet ; il a fait des fautes comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses belles actions. Il a



ébranlé la grandeur de Louis XIV et la puissance Ottomane, il a gouverné l'Empire ; et dans le cours de ses victoires et de son ministère , il a méprisé également le faste et les richesses. Son amour pour les sciences le rendait les délices des savans et des beaux esprits. Il avait un grand goût pour les beaux-arts. Le prince Eugène était sensible aux douceurs de l'amitié , effectif et constant dans ses promesses , sans orgueil et sans dédain , et d'une libéralité qui a peu d'exemples ; il chérissait les officiers et les soldats , récompensait leur bravoure , s'inquiétait sur leurs maladies , se réjouissait de leurs guérisons et prenait part de cœur et d'affection à tout ce qui leur arrivait.

Lille , où le maréchal de Boufflers commandait , fut prise par le prince Eugène , en 1708 , au grand étonnement de l'Europe , qui croyait l'armée du duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugène et Malborough , que ces généraux d'assiéger Lille. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances. Un de leurs officiers poussa les choses jusqu'à dire , qu'immanquablement on serait bientôt à Bayonne. « Oui , dit sagement et » modestement le prince Eugène , pourvu » que le roi de France nous donne un passe-

» port pour aller , et un passe-port pour re-  
» venir ».

Les Etats-Généraux voulurent célébrer cette conquête par des feux d'artifice ; mais le prince Eugène , de concert avec Malborough , demanda que l'argent destiné à ces réjouissances fût employé au soulagement des soldats de la République , qui avaient été blessés pendant la campagne. Le prince Eugène mourut le 27 avril 1736 ; sa vie a été donnée au public , en cinq volumes *in-12* , et ses batailles en deux volumes *in-folio* , auxquels on a joint un supplément.

EULER, (Léonard) professeur de mathématiques , membre de plusieurs académies , naquit en 1707 , à Bâle , où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales. Invité par les fils de Jean Bernouilli , célèbre géomètre , à se rendre à Pétersbourg , Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques , perfectionna le calcul intégral , inventa le calcul des sinus , simplifia les opérations analytiques , et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741 , il se rendit à Berlin , et après y avoir contribué à donner du lustre à

l'académie naissante, il retourna en 1766 à Pétersbourg, où il travailla constamment à ses riches productions, malgré l'affaiblissement de sa vue. Il mourut le 7 septembre 1783. On a de ce fameux géomètre *une dissertation sur la Nature et la propagation du Son*; — *Sur la Mâtire des Vaisseaux*; — *Mémoire sur la nature et les propriétés du Feu*; — *Sur le flux et le reflux de la Mer*, ouvrages presque tous couronnés par l'Académie de Paris. — Cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques; — Plusieurs dissertations dans les *Mémoires* des Académies de Pétersbourg et de Berlin; — *Elémens d'Algèbre*; — Trois *Mémoires* sur les *Inégalités dans les mouvemens des Planètes*; — Deux *Mémoires* sur la *Perfection de la théorie de la Lune*; — *Opuscules Analytiques*; — *Lettres à une princesse d'Allemagne*, sur divers sujets de physique; enfin, plusieurs autres écrits sur divers objets.

Euler était aussi vertueux que savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, et ennemi de l'injustice, il avait le courage de l'attaquer, sans avoir égard à la personne.

EURIPIDE, poète tragique grec. Sophocle et Euripide parurent ensemble, et illustrèrent

beaucoup le théâtre Athénien par des pièces également admirables, quoique d'un style bien différent. Le premier était grand, élevé, sublime; le second tendre, touchant et rempli de maximes excellentes pour les mœurs et pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux poètes, qui ont fait tant d'honneur à notre théâtre, et qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athènes.

EVREMONT, (Charles Saint-) né en Normandie, en 1613. Une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de cour, dans un temps où ce mot était prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres, qu'on appelle des vers de société, faits dans des sociétés illustres; tout cela avec beaucoup d'esprit, contribua à la réputation de ses ouvrages. Un nommé *Desmarizeaux*, les a fait imprimer avec une vie de l'auteur, qui contient seule un gros volume; et dans ce volume, il n'y a pas quatre phrases intéressantes. Il n'est grossi que des mêmes choses qu'on trouve dans les œuvres de Saint-Evrement; c'est un artifice de libraire, un abus du métier d'éditeur. C'est par de tels artifices

qu'on a trouvé le secret de multiplier les livres à l'infini, sans multiplier les connaissances. On connaît son exil, sa philosophie, et ses ouvrages. Il est enterré à Westminster, avec les rois et les hommes illustres d'Angleterre. Mort en 1703.

---

## F.

**FABERT** (Abraham), fils d'un libraire de Metz, fut élevé auprès du Duc d'Épernon. Fabert, encore enfant, s'occupait à représenter différens exercices d'infanterie, avec de petites figures de soldats qu'il faisait mouvoir suivant le commandement. Sa passion pour les armes fut bientôt connue des généraux. On l'employa dans plusieurs actions éclatantes, où il signala son courage, sa capacité, sa grandeur d'âme. Il sauva l'armée du Roi à la fameuse retraite de Mayence, comparée, par quelques écrivains, à celle des dix mille de Xénophon. Ayant été blessé au siège de Turin, d'un coup de mousquet à la cuisse, M. Turenne, avec le Cardinal de la Valette, dont il était aide-de-champ, le conjurant de se la laisser couper,

selon l'avis de tous les chirurgiens : il *ne faut pas mourir par pièces*, leur dit-il, *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien*. En effet, il guérit de sa blessure ; il eut ensuite le gouvernement de Sedan. Il y fit faire des fortifications solides, avec tant d'économie, que la France n'a jamais eu de places mieux fortifiées, et à si peu de frais. Il prit Stenay en 1654, et fut fait Maréchal de France, en 1658.

En 1635, Callas, Général de l'Empereur, qui était entré en Lorraine, avec le projet de pénétrer dans la Champagne, fut obligé par les manœuvres des Généraux français, de prendre la route de l'Alsace, sans avoir rien fait. Ses troupes, au désespoir de manquer de vivres, tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent ; Fabert qui était à leur poursuite, entra dans un camp abandonné, et couvert d'officiers et de soldats autrichiens, blessés et mourans. Un français, ne respirant que la fureur, dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. » *Voilà le conseil d'un barbare*, reprend Fabert, *cherchons une vengeance plus noble et plus digne de nous*. Aussitôt il fit distribuer, à ceux qui pouvaient prendre une nourriture solide,

le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui, contre leur espérance, les avait traités si généreusement.

Malgré la licence que les guerres civiles de France avaient introduite parmi les gens de guerre, Fabert contint, dans la discipline la plus exacte, les troupes en garnison, qui étaient dans son gouvernement de Sedan ; et, ce qui est plus difficile, c'est qu'elles n'y faisaient que passer. Les Sédanois essayèrent, à plusieurs reprises, de lui faire recevoir quelques faibles marques de la reconnaissance qu'ils avaient pour des soins si précieux : toutes tentatives furent inutiles. Un voyage qu'il fit à la Cour, leur fit hasarder d'offrir à sa femme, une belle tenture de tapisserie qu'ils firent venir de Flandre. Le présent était du goût de madame Fabert ; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelques temps après son retour, Fabert apprend que ce meuble est à vendre, et qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Fabert qui ne voulait pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat, lui

qu'ayant été créé Dictateur , après la bataille de Trasimène , 217 ans avant J.-C. , il trouva moyen de fatiguer Annibal , sans le combattre , en le harcelant sans cesse , et en se campant avantageusement. Les Romains , mécontents de sa lenteur , partagèrent son autorité avec Minutius ; celui-ci , plus ardent , tomba dans une embuscade , dont Fabius le retira. Minutius , pénétré de reconnaissance , lui remit la part de l'autorité que la République lui avait donnée. Fabius fut cinq fois Consul ; il rendit de si grands services à sa patrie , qu'il fût appelé le *Bouclier de la République*. S'étant emparé de Tarente , et étant convenu du rachat des captifs , avec Annibal , le Sénat refusa de ratifier le traité. Fabius vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. Fabius Maximus , son fils , fut aussi Consul ; pendant son consulat , voyant son père venir à lui , sans descendre de cheval , il lui ordonna de mettre pied à terre. Alors ce grand homme , embrassant son fils , lui dit : *Je voulais voir si tu savais être Consul.*

FABRICIUS DRUSUS , ( *Caius* ) célèbre capitaine et Consul romain. Un des plus beaux spectacles de l'Histoire Romaine , est de voir Fabricius pauvre , et obligé de cultiver un



tacher de son devoir. Il se campa vis-à-vis l'armée du roi , et le voisinage des deux armées donna occasion au médecin de Pyrrhus d'aller trouver Fabricius pendant la nuit , pour lui dire qu'il empoisonnerait son maître s'il voulait lui promettre quelque récompense. Mais Fabricius , bien loin de lui rien promettre , commanda qu'on l'enchaînât et qu'on le remenât à Pyrrhus , instruisant ce prince de la trahison de ce perfide. Pyrrhus admirant la générosité de Fabricius , proféra ces paroles : *On verrait plutôt le soleil s'arrêter ou se détourner de sa course ordinaire , que Fabricius manquer à la moindre chose qui fût contre son devoir ou contre la fidélité qui doit être parmi les honnêtes gens.* Quelque considérable que fût l'or que Pyrrhus offrit à Fabricius , il ne put le faire consentir à accepter aucun présent. Ce généreux citoyen , dit Sénèque , était sincèrement persuadé qu'il y avait plus de gloire et de grandeur à pouvoir mépriser tout l'or des rois , qu'à régner. Fabricius fut censeur , vers 275 avant Jésus-Christ. On dit qu'il mourut si pauvre , que le Sénat fut obligé de marier ses filles aux frais du public.

FÉNÉLON, ( Charles de Salignac de la

*Motte-*) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651. Il se fit admirer de bonne heure par la beauté de son génie, par sa tendre piété, par la droiture de son cœur, et par ses talens pour les Belles-Lettres et pour les sciences. Il commença à prêcher avec succès à l'âge de 19 ans; mais le marquis de Fénélon, son oncle, qui avait pris soin de son éducation à Paris, craignant que son neveu ne se perdît s'il paraissait sitôt dans le monde, lui persuada d'imiter pendant plusieurs années *le silence de Jésus-Christ*. Fénélon reçut les ordres sacrés à l'âge de 24 ans, prêcha avec applaudissement à la paroisse de Saint-Sulpice, et y remplit avec édification tous les devoirs du ministère ecclésiastique. M. de Harlai le fit aussitôt supérieur des Nouvelles-Catholiques, et le roi l'envoya, en 1686, faire des missions sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Fénélon eut le bonheur de ramener à l'église un grand nombre de *Calvinistes*. De retour à Paris, il s'appliqua à la prédication et à l'étude, et fut nommé, en 1689, précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri.

Plusieurs écrits de Philosophie, de Théologie et de Belles-Lettres sortis de la plume de

Fénélon, l'ont mis au rang des auteurs qui ont illustré le siècle de Louis XIV. On a de lui quarante-cinq ouvrages différens ; tous partent d'un cœur plein de vertu.

Fénélon apporta dans la société cette même douceur de mœurs qu'il a montrée dans ses écrits. Elle lui acquit des amis tendres et sincères ; et son attention à faire régner la vérité dans toutes les instructions qu'il donnait aux princes confiés à ses soins, lui mérita l'estime de son siècle. Appelé par la Providence, pour cultiver la sagesse et l'humanité dans ces jeunes élèves, sa plume ingénue peignit dans un Roman moral, les devoirs des souverains, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Apôtre de la vérité auprès du trône, simple avec le duc de Bourgogne, éloquent avec Bossuet, Fénélon a ajouté à l'éclat des plus grands talens le mérite des plus hautes vertus.

Le charme le plus touchant des ouvrages de Fénélon, est ce sentiment de quiétude et de paix qu'il fait goûter à son lecteur ; c'est un ami qui s'approche de vous, et dont l'ame se répand dans la vôtre ; il tempère, il suspend, au moins pour un moment, vos douleurs et vos peines. On pardonne à l'humanité tant

d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer. N'eût-il fait que le Télémaque, les premiers rangs de la gloire lui seraient assurés dans la postérité.

Fénelon succéda à Pélisson, dans l'Académie Française, en 1693, et fut nommé archevêque de Cambrai, en 1695. Il n'accepta cet archevêché, qu'à condition qu'il résiderait neuf mois dans son diocèse, et qu'il passerait seulement trois mois à la Cour, auprès des princes. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, croyant en conscience ne pouvoir posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Il se forma contre lui une orage qui l'éloigna à jamais de la cour. Bossuet l'accusa de Quiétisme, s'éleva avec force contre son livre des *Maximes des Saints*. Fénelon s'étant soumis aux décisions de l'église, non seulement il publia lui-même, comme tout le monde sait, la Bulle qui condamnait son ouvrage des *Maximes des Saints*; mais il voulut laisser à sa cathédrale un monument durable de sa soumission; il fit faire un soleil, porté par deux anges, qui foulaient aux pieds plusieurs livres, sur l'un desquels était le titre du sien : *Bossuet, se disait-on, prouve la Religion, Fénelon la fait aimer.*

Après cette dispute, Fénelon ne pensa plus qu'à régler et qu'à édifier son diocèse. Il se fit tellement aimer et respecter, que les armées des ennemis étant entrées dans le Cambrésis, épargnèrent ses terres, par la haute considération qu'elles avaient de sa vertu. Il mourut à Cambrai, avec les sentimens de la piété la plus tendre, le 7 janvier 1715, à 63 ans.

FLÉCHIER, (*Esprit*) naquit à Pernes, dans le Comtat d'Avignon, le 10 juin 1632, de parens pauvres, mais dont les aïeux s'étaient signalés par leurs services. Le jeune Fléchier fut élevé par son oncle, le P. Hercule Audifret, supérieur de la *Doctrine Chrétienne*, homme d'esprit et de mérite. Fléchier, tant que son oncle vécut, fut membre de la Congrégation, qui avait un chef si digne de l'être. Fléchier, étant sorti de cette Congrégation, parut aussitôt dans le monde avec éclat; ses *Panégiriques* et ses *Oraisons funèbres* lui acquirent une réputation extraordinaire, et le firent connaître de toute la France. On y trouve en effet tant d'art et de délicatesse, d'éloquence et de noblesse, qu'il passe pour le plus excellent de nos prédicateurs en ce genre. On admire principalement son Oraison funèbre de Turenne; les autres oraisons funèbres qu'il a

composées , sans avoir autant de mérite , n'en annoncent pas moins un talent particulier d'as- sortir la morale et l'instruction aux éloges des différentes personnes qu'il avait à célébrer.

» C'est-là , comme dit M. Mongin , dans un de  
» ses Discours académiques , c'est-là qu'on est  
» étonné de voir , dans un seul homme , l'ame  
» universelle de plusieurs grands hommes ,  
» l'ame du guerrier , l'ame du sage , du grand  
» magistrat , de l'habile politique ; là il s'élève ,  
» il change , il se multiplie , et prend toutes les  
» formes différentes du mérite de la vertu ; la  
» séduction est si forte , qu'on croit voir tout  
» ce qu'on ne fait que lire , ou qu'entendre.

» Avec un livre à la main , vous êtes transportés  
» dans des sièges et dans des batailles ; c'est  
» l'orateur qui vous charme , et vous n'êtes  
» occupé que du héros ; c'est *Fléchier* qui  
» parle , et vous ne voyez que le grand Tu-  
» renne ; l'art cache l'orateur , et ne montre  
» que le grand capitaine ou le grand magis-  
» trat ». Le duc de Montansier , homme d'une  
» vertu sévère , et gouverneur du grand Dau-  
» phin , produisit *Fléchier* à la Cour ; et ce fut  
» pour l'instruction de ce prince qu'il composa  
la vie de Théodose. *Fléchier* fut reçu de  
l'Académie française en 1673.

Louis XIV , pour récompenser son mérite , le nomma évêque de Lavaur , en 1685 , puis évêque de Nismes , en 1687. Fléchier alla aussitôt résider dans son diocèse. Le diocèse de Nismes était alors rempli de Calvinistes , et par conséquent d'autant plus difficile à gouverner , qu'il fallait joindre au zèle de faire des conversions , la patience qui sait les préparer et les attendre. L'édit de Nantes venait d'être révoqué ; la persécution violente que les réformés essuyaient agitait et échauffait toutes les têtes ; il était nécessaire de donner pour pasteur à ces âmes aigries , et exaltées par l'idée du martyre , un prélat dont les lumières et la douceur fussent également propres à détruire leurs préjugés , et à calmer leurs murmures. Personne n'en était plus capable que Fléchier ; aussi remplit-il les espérances qu'on avait conçues de sa sagesse et de ses talents. La sensibilité , l'indulgence , la charité , qui animaient le vertueux prélat , dans la conduite de ce malheureux diocèse , respirent encore dans les Mandemens et les Lettres pastorales qu'il adressait aux réformés. On y reconnaît le véritable esprit de la religion ; on y voit comment Fléchier savait allier la vérité de la foi avec la charité qu'elle ordonne.

Fléchier avait trouvé dans son diocèse beaucoup de Calvinistes et de nouveaux convertis ; mais sa prudence , son zèle , et sa charité , ramenèrent bientôt les premiers , et affermirent les seconds. Il mourut le 16 janvier 1770 , à 78 ans.

FLORIAN , ( Jean-Pierre *Claris de* ) naquit en 1755 , au château de Florian , dans les Basses-Cévennes , à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hippolyte. Ce château avait été bâti par son grand-père , conseiller à la Chambre des Comptes de Montpellier , qui s'était ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très-petite terre , et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que Florian reçut le jour. Il paraît que son aïeul avait pris son petit-fils en affection , et qu'il se faisait un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sensible à sa tendresse , et pénétré pour lui d'amour et de respect , le jeune Florian l'accompagnait avec joie dans ses promenades champêtres , et procurait au vieillard une jouissance dont il était très-flatté , celle d'admirer ses plantations. De là le respect que Florian témoigna toujours à la vieillesse , et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude , quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant , qui se pro-



mène avec son aïeul , est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon , généreux , s'il sait gagner , par ses bons procédés , la confiance de son petit-fils , ce dernier ne perd pas un mot de ses leçons , de ses conseils ; et sa morale mélancolique et patriarcale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de Florian cette mélancolie douce , qui fait le charme de ses écrits , c'est d'avoir eu , dès son enfance , à pleurer une mère tendre qu'il n'a jamais eu le bonheur de connaître , et qui méritait bien les regrets qu'elle a excités en lui. L'idée de n'avoir pu , dès ses premiers ans , jouir de la présence , des caresses , des entretiens de celle qui lui avait donné la vie , fut toujours pour Florian une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouvelait sans cesse ; et plus dans la suite il obtint de succès , et plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible ; en effet , son père , brave et honnête homme , s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit : sa mère , au contraire , naturellement spirituelle ,

avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que Florian croyait tenir ses talens ; il aimait son père , mais il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer , de ceux qui l'avaient connue , il en fit faire le portrait pour lequel il avait une grande vénération.

Cette tendresse de Florian , pour une mère qu'il n'avait pas eu la satisfaction de connaître , influa tellement sur sa destinée , qu'on peut dire , sans hésiter , que toute la gloire , dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages , est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet , si Florian s'est attaché toute sa vie à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols , que nous ne connaissions pas , s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il a cultivé avec tant de succès , celui de la pastorale en prose , mêlée de romances ; s'il a traduit et perfectionné la Galathée de Cervantes ; si le poète Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues ; s'il a fait une traduction nouvelle de Don-Quichotte ; et s'il se proposait , à la fin de ses jours , de donner au public l'histoire d'Espagne , qui nous manque , histoire qu'il était

était en état de faire , à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve , et qui est intitulé : *Précis historique sur les Maures* , c'est que , dès son enfance , il avait conçu pour les Espagnols une grande estime ; et cela , parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlée.

Le jeune Florian ; après la mort de son aïeul , fut envoyé dans une pension à Saint-Hipolyte. Il y apprit peu de choses ; mais son esprit naturel , ses saillies , le firent bientôt remarquer ; et les rapports avantageux , que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions , les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune Florian , et des talens qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de le voir. Florian fut envoyé auprès de lui , et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Comme sa famille n'était pas riche , il entra , en 1763 , chez le duc de Penthievre , en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation , et obtenir par la suite un emploi honorable ; mais l'éducation des

pages n'était pas excellente ; et , sans les ressources qu'il trouva en lui-même , cette éducation ne l'eût jamais fait connaître.

Le Prince , qui surveillait sa maison , et avait un jugement assez sain , ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise , ses plaisanteries toujours décentes , ses propos vifs et joyeux , égayaient par fois ce vertueux personnage , qui , malgré ses richesses , et même sa bienfaisance , était l'homme de France qui s'ennuyait le plus.

Ce fut pendant que le jeune Florian était page (il avait alors à peine quinze ans) , qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu , et le sujet qu'il traita de préférence , contribuent également à donner une idée de son caractère , qui était , comme je l'ai déjà dit , un mélange de mélancolie et de gaité. On parlait un jour , chez le Prince , de sermons , et l'on en parlait gravement : Tout-à-coup Florian vient se mêler à la conversation , soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire , et prétend qu'il serait capable d'en faire un si cela était nécessaire. Le Prince le prit au mot , et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache , présent , devait être

le juge du pari. Florian va soudain se mettre à l'ouvrage , et apporte , au bout de quelques jours , le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du Prince et du curé , en entendant un jeune homme réciter un sermon sur la mort , qui aurait pu au besoin soutenir le grand jour de l'impression ! Le premier convint qu'il avait perdu son pari ; ajouta qu'il avait beaucoup de plaisir à perdre , et paya sur-le-champ le prix convenu ; le second s'empara du sermon et le fit prêcher dans sa paroisse.

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page pendant le temps prescrit , il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthhièvre , qui était en garnison à Maubeuge.

Il se fixa ensuite à Paris , et cette vie sédentaire , qu'il avait tant redoutée , ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors , en effet , que , pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois , et dont il disait lui-même qu'il était fort susceptible , il essaya d'écrire. Le goût qu'il avait toujours eu pour la langue espagnole se réveilla ; il se mit à l'apprendre , et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol , qui pût plaire à notre nation. Après avoir

hésité entre quelques auteurs , il choisit Cervantes ; et trouvant sa *Galathée* intéressante , malgré toutes ses imperfections , il résolut d'en tirer parti.

Le succès de *Galathée* décida Florian à se livrer à ce genre de composition , c'est-à-dire ; à rajeunir le roman pastoral , tombé depuis long-temps dans un discrédit absolu.

Il publia *Estelle* , et obtint un succès nouveau , dont il eut seul toute la gloire. *Estelle* , en effet , est entièrement de son invention.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à Florian ; il l'eût cultivé d'avantage s'il ne se fût aperçu que cela déplaisait à son protecteur. Il le suivit à la campagne , et profita de la solitude où il se trouvait , pour composer ses *Six Nouvelles*.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages , ils sont entre les mains de tout le monde. L'habitude qu'il avait contractée du travail , était devenue en lui un véritable besoin. Il ne passait jamais un jour sans travailler , et souvent il travaillait du matin au soir. Au milieu d'un ouvrage , il s'occupait déjà de celui qu'il ferait après.

« Essayez de faire des fables , lui dit un jour M. de Penthièvre » , Florian suivit ce conseil ;

il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis la Fontaine, est, de tous les ouvrages de Florian, celui que la postérité admirera le plus.

La vie privée de Florian, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avait écrite lui-même; peut-être l'avait-il rendue intéressante; car il racontait avec beaucoup d'agrément, et savait donner du prix aux plus légers détails; mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Il jouissait d'une fortune médiocre; les appointemens attachés à sa place en faisaient la plus forte partie; mais, grace à ses ouvrages, et à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, il trouvait le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

Retiré à Seaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant, dans sa so-

litude , que de projets littéraires , pouvait-il s'attendre que l'envie troublerait le repos de ses jours , l'arracherait à ses bocages , le traînerait dans une prison ? Il se l'imaginait si peu que son arrestation fut un coup de foudre pour lui. Il se troubla quand on lui dit : *Vous n'êtes plus libre* ; et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devait le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galathée* , vivant à la campagne au milieu de ses livres , ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Ce fut le 9 thermidor qui bâta l'effet des sollicitations de Florian et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable ; et il s'empressa de quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Son but était d'y respirer un air pur , et de s'y faire oublier. Il avait alors un fond de tristesse qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé , soit que le mauvais air , et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle , il ne tarda pas à se mettre au lit , et il ne se releva plus.



Florian annonçait une carrière beaucoup plus longue. Sa modération , sa sobriété faisaient espérer qu'il serait conservé long-temps aux lettres et à l'amitié. Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il était fortement constitué. Il n'était pas beau de visage , mais la sérénité , la gaité qui y brillaient , ses grands yeux noirs, pleins de feu , qui animaient toute sa physionomie, le rendaient très-agréable. Il est mort à Sceaux, dans un petit appartement qu'il occupait à l'Orangerie. Il n'avait pas encore 40 ans. (*Article extrait de la vie de Florian, par JAUFFRET, éditeur de ses œuvres posthumes* ).

FONTAINE ( Jean de la ), né à Château-Thierry, en Champagne, le 8 juillet 1681, entra à 19 ans chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine parvint jusqu'à l'âge de 22 ans, sans connaître ses talens pour la poésie ; mais ayant entendu lire la belle ode de Malherbe, sur l'assassinat d'Henri IV ; il en fut saisi d'une telle admiration, que le feu poétique qu'il renfermait en lui-même, sembla s'allumer à celui de ce grand poète. Il se mit aussitôt à lire les *Ouvres de Malherbe*, à les méditer, à les déclamer, et enfin à les imiter. Il confia les

premiers essais de sa plume à un de ses parens. Celui-ci l'encouragea , et lui fit lire les meilleurs auteurs latins , Horace , Virgile , Térence , Quintilien. La Fontaine passa ensuite à la lecture des auteurs français et italiens. Il fit ses délices de *Rabelais*, de *Marot* et de *d'Urfé*, de *l'Arioste* et de *Bocace* ; il s'appliqua aussi à l'étude des auteurs grecs , et sur-tout à celle de Platon et de Plutarque. Les *Fables de la Fontaine* sont entre les mains de tout le monde. C'est un ouvrage immortel et inimitable dans lequel on trouve des graces , une naïveté , un naturel , un tour fin , délicat , agréable , ingénieux , qui a toujours de nouveaux charmes pour les personnes de bon goût , et qui surpasse tout ce que les anciens et les modernes ont fait en ce genre. En lisant ces *Fables* , on n'y sent ni le travail , ni la gêne , et tout y est si naturel , qu'il semble que la nature seule les ait dictées : ce qui donna lieu à la Duchesse de Bouillon , d'appeller la Fontaine un *Fablier* , comme on appelle *pommier* , l'arbre qui porte des pommes.

Cet homme célèbre , qui a élevé l'apologue à sa plus grande perfection , réunissait en lui , les graces , l'ingénuité d'un enfant. Il était si simple dans son maintien , si modeste dans ses

productions , que Fontenelle a dit plaisamment , que c'était par bêtise qu'il préférait les fables des anciens , aux siennes ; en effet , il a presque toujours surpassé ses originaux , sans le croire , et sans s'en douter. Quand on a lu les *Fables de la Fontaine* , on est forcé de convenir que c'était l'un des hommes de son siècle , qui avait le plus d'esprit ; et , avec tant d'esprit , peut-on ne pas sentir ce que l'on vaut ? C'est à la grande modestie de ce poète , qu'il faut rapporter cette indifférence sur ses propres ouvrages.

Il est fâcheux pour les mœurs , que ses contes qui sont autant de modèles de la narration la plus piquante , la plus naturelle et la gracieuse , soient en même-temps un recueil de tableaux que la jeunesse doit redouter. La simplicité de l'auteur était bien éloignée d'en prévoir le danger. Tout le monde sait combien le repentir expia ces écarts de son imagination , quand ont eut dissipé sa sécurité.

Vrai dans tous ses écrits , vrai dans tous ses discours ,  
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours.

Du Maître qui s'approche il prévient la justice ;  
Et l'Auteur de *Joconde* est armé d'un cilice (1).

---

(1) Épître à Racine le fils , à J. B. Rousseau.

Les *Imitations des Métamorphoses d'Ovide* par la Fontaine , sa belle *Elégie sur la disgrâce de Fouquet* , ses *Discours à Madame de Montespan* , à *Madame de la Sablière* , et quelques autres de ses ouvrages , prouvent qu'il était capable d'exceller et de réussir dans plus d'un genre.

La Fontaine , en qualité de philosophe , connut la vraie sagesse , et l'art de la faire aimer. Il était né doux , facile , sans fiel , incapable de haine , et exempt des passions qui tyrannisent l'ame. Heureuse la société si elle n'était composée que d'hommes tels que lui ! on n'y verrait ni troubles , ni divisions. La Fontaine mourut à Paris , le 13 mars 1695. Il avait alors 74 ans ; il fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph , à l'endroit où son ami Molière avait été enterré , 22 ans auparavant ; il avait été reçu de l'Académie française , en 1684.

FONTENELLE , ( Bernard le Bouvier de ) naquit à Rouen , le 11 Février 1657. Il y fit ses études avec éclat aux Jésuites , il étoit en rhétorique dès l'âge de treize ans , et il composa pour le prix des *Palinods* de Rouen , une *Pièce* en vers latins qui , sans avoir été couronnée , fut jugée digne de l'impression. Ses talens le

firent connoître du père *Commire*, avec lequel il contracta, en allant au collège, une liaison qui dura jusqu'à la mort de ce célèbre jésuite ; il se fit recevoir avocat par complaisance pour son père, et plaida une cause qu'il perdit, ce qui le fit renoncer au barreau pour ne se livrer qu'à la littérature, et à la philosophie. Etant venu à Paris, pour la première fois, en 1674, à l'âge de 17 ans, il s'y fit admirer par la beauté de son esprit. La réputation de Pierre et de Thomas Corneille, ses oncles, donnèrent de l'éclat à son mérite naissant, et l'on était charmé de retrouver dans le neveu des talens dignes de ces deux grands hommes. On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit ; il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie opéra de *Bellérophon*, et depuis il donna l'opéra de *Téthys et Pélée*, dans lequel il imita beaucoup Quinault, et qui eut un grand succès ; celui d'*Énée et Lavinie*, en eut moins. Il essaya ses forces au théâtre tragique : il aida Mademoiselle Bernard, dans quelques pièces. Il en composa deux dont une fut jouée en 1680, et jamais imprimée ; elle lui attira

de très-injustes reproches , car il avait eu le mérite de reconnaître que bien que son esprit s'étendit à tout , il n'avait pas le talent de Pierre Corneille , son oncle , pour la tragédie ; il fit beaucoup d'ouvrages légers dans lesquels on remarque déjà cette finesse et cette profondeur qui décèlent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes. On remarqua dans ses vers , et dans ses dialogues des Morts , l'esprit de Voiture ; mais plus étendu , et plus philosophique. Sa *Pluralité des Mondes* , fut un ouvrage unique en son genre ; il se livra à la géométrie et à la physique , et en tira parti avec autant de facilité qu'il avait cultivé les art d'agrément. Le parti qu'il prit dans la querelle sur les anciens et les modernes , le mit en butte aux traits de Boileau , de Racine , de Rousseau , de Mademoiselle Deshoulières et des autres partisans des anciens. Il fit paroître dans cette dispute beaucoup plus de modération et de politesse , que ses adversaires , et autant d'esprit et de fines plaisanteries , mais beaucoup moins de goût. Les partisans des anciens l'empêchèrent d'être de l'Académie Française , aussitôt qu'il l'aurait souhaité ; il n'y fut admis que le 5 Mai 1691 , au renouvellement de l'Académie des Sciences. En 1699 , il fut fait Secrétaire perpétuel de cette

Académie : il continua de l'être pendant 42 ans, et il donna chaque année un volume de l'Histoire de cette Compagnie. Cette histoire dont la *Préface générale* passe pour un *chef-d'œuvre*, consiste, principalement, dans les *Extraits* des mémoires lus dans les assemblées de l'Académie, et dans les *Éloges* des Académiciens, morts pendant le cours de chaque année. Ces Extraits sont rédigés avec un ordre, une clarté, une justesse, et une précision admirables. On y trouve souvent des vues nouvelles, et profondes, ajoutées à celles des auteurs, et Fontenelle a le mérite d'y mettre à la portée des autres, les matières les plus abstraites, et les plus relevées. Ses Éloges sont un morceau précieux. L'Histoire de l'Académie, aussi bien que les Éloges des Académiciens, forment une espèce d'Encyclopédie, où tous les genres de savoir se réunissent, et sont traités d'une manière conforme à leur objet. L'astronome comme le moraliste, le médecin comme le géomètre, le chimiste comme le mécanicien, le philosophe comme l'homme d'état, y reconnaissent l'homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché toute sa vie qu'à elle seule.

Quelqu'un louant un jour Fontenelle de la

netteté de ses idées , et de la clarté de son syle dans ses ouvrages les plus profonds et les plus abstraits , il répondit : *J'ai toujours tâché de m'entendre.*

Parmi les éloges que chacun s'empressait de donner à cet illustre académicien , aucun , sans-doute , ne devait plus le flatter que la question de ce Suédois , qui , arrivant à Paris , demanda aux gens de la barrière la demeure de Fontenelle. Ces commis ne la lui purent enseigner : « Quoi , dit-il , vous autres Français , vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens ? vous n'êtes pas dignes d'un tel homme ».

Un des points de la morale de Fontenelle , était qu'il fallait se refuser le superflu ; pour procurer aux autres le nécessaire ; il a souvent répondu à ceux qui se louaient d'une bonne action : *Cela se doit.*

Peu de savans ont joui d'une aussi brillante réputation que Fontenelle ; il devait ce bonheur à la douceur de son caractère , à la décence de ses mœurs , à la sagesse de sa conduite , et aux agrémens de son esprit. Des personnes du plus haut rang l'admettaient dans leur familiarité ; il faisait les délices des sociétés , il y portait les qualités les plus aimables , de l'enjouement , de



la gaîté, de l'esprit, de la politesse, des répar-ties fines, de la vivacité, prenant tout en bonne part, ne parlant jamais mal de personne, et cherchant à faire briller tout le monde. Foutenelle mourut à Paris le 9 Janvier 1757, à 100 ans, moins un mois, et deux jours. Nulle maladie ne précéda sa mort. Neuf jours auparavant, il sentit une diminution considérable dans ses forces, et prévint son extinction par les devoirs de l'honnête homme et du chrétien.

FOUQUET (Nicolas), Marquis de Belle-Isle, célèbre par ses talens, et par ses disgraces, naquit en 1615, de François Fouquet, Conseiller d'Etat, et de Marie de Meaupou, dame qui dépensa considérablement en remèdes, qu'elle faisait distribuer aux pauvres malades, et qui est auteur d'un recueil estimé de *remèdes faciles et domestiques*. Fouquet fit paraître, dès sa jeunesse, beaucoup d'esprit et de capacité pour les affaires, fut Maître des Requêtes à 20 ans, Procureur-Général du Parlement de Paris, à 35 ans, et Surintendant des finances, en 1653. Le Roi voulant mettre une réforme dans ses finances, crut s'appercevoir que Fouquet cherchait à lui cacher le secret des affaires, il le fit arrêter en 1661. Les déprédations des finances, la dépense qu'il avait

faite à Vaux; les fortifications de Belle-Isle, qui lui appartenait, le firent juger coupable. Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'Etat, et pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences et des libéralités : il fit porter à l'épargne le prix de sa charge ; et cette belle action ne le sauva pas. On attira à Nantes, un homme qu'un exempt et des gardes pouvaient arrêter à Paris. Louis XIV parut sortir de son caractère ; mais on lui avait fait entendre que Fouquet faisait faire de grandes fortifications à Belle-Isle, et qu'il pouvait avoir trop de liaisons au dehors et au dedans du royaume. Il parut bien, quand il fut conduit à la Bastille et à Vincennes, que son parti n'était autre chose que l'avidité de quelques courtisans et de quelques femmes, qui recevaient de lui des pensions, et qui l'oublièrent dès qu'il ne fut plus en état de donner. Il ne lui resta d'amis, que Pélisson, Gourville, Hénault, la Fontaine, Mademoiselle Scuderi, ceux qui eurent part à sa disgrâce, et quelques gens de lettres. L'irrégularité des procédures faites contre Fouquet, la longueur de son procès, le temps qui éteint l'envie publique, et qui inspire la compassion

pour les malheureux , enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné , que les manœuvres pour les perdre ne sont pressantes ; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de 3 ans , en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent , il n'y en eut que neuf qui conclurent à la peine de mort , et les treize autres opinèrent à un bannissement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure. Il fut enfermé au château de Pignerol. Tous les historiens disent qu'il y mourut en 1680 ; mais Gourville assure , dans ses mémoires , qu'il sortit de prison quelque temps avant sa mort. Ainsi on ne sait pas où est mort cet infortuné , dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

FRANÇOIS I<sup>er</sup> , Roi de France , surnommé *le Grand , et le Restaurateur des Lettres*. Succéda à Louis XII , son beau père , mort sans enfans mâles , en 1515. A son avènement au trône , il gagna la fameuse bataille de Marignan , contre les Suisses , qui y perdirent quinze mille hommes. Il voulut , à cette occasion , être fait et armé Chevalier , par le fameux Bayard , appelé avec justice , *le Chevalier sans peur , et sans reproche*. Le Chevalier Bayard , dont le nom était du Terrail , était du Dauphiné , et

été enterré à Grenoble, où on lui éleva un mausolée.

Le Pape Léon X, effrayé de la prospérité des armes du Roi, eut une conférence avec lui, à Bologne en Italie, obtint l'abolition de la Pragmatique, et y conclut le concordat qu'il effectua en 1516. Il y eut un autre traité la même année, entre François I<sup>er</sup>. et Charles Quint, à qui la Navarre fut cédée. Charles fut élu Empereur, en 1519, malgré la concurrence de François I<sup>er</sup>., et ce fut là un des sujets de leurs guerres, de leurs jalousie et rivalité. Le Roi d'Angleterre, et quatre Electeurs, manquèrent de parole au Roi de France à cette élection. La guerre commença en 1520, et elle fut funeste à toute l'Europe. Les Français s'emparèrent de la Navarre la même année, chassèrent les Anglais et les Impériaux de la Picardie; mais ils perdirent Milan et Tournai. L'année suivante, les Français furent battus au combat de la Bicoque, et par surcroît de malheur, le Connétable de Bourbon, persécuté par la Duchesse d'Angoulême, se jeta dans le parti de l'Empereur, en 1523. Il eut le commandement de l'armée Impériale, et l'année d'après, il combattit l'armée que commandait l'Amiral de Bonnivet, à Rebec, fut

vainqueur , et conquit tout le Milanais , François I<sup>er</sup>. passa en Italie , et ayant fait un détachement trop considérable , pour envoyer du secours à Naples , il perdit la bataille de Pavie, le 24 Février 1524, le Roi lui-même y fut fait prisonnier , et conduit en Espagne. Sa grandeur d'ame ne parut jamais avec plus d'éclat qu'après cette funeste bataille. Tout est perdu , écrivit-il à sa mère , *hormis l'honneur*. Il revint l'année suivante de Madrid, après le traité conclu en cette ville, le 14 Janvier 1526. Ce traité extorqué par la force n'eut pas son exécution , l'Empereur s'étant fait céder le duché de Bourgogne , et quand Lannoi vint le demander au nom de son maître , on le rendit témoin d'une audience donnée aux députés de Bourgogne , qui déclarèrent au Roi qu'il n'était pas en son pouvoir de céder aucune province de la monarchie. La guerre recommença donc aussitôt , et les troubles durèrent jusqu'au 18 Septembre 1554 , où la paix fut conclue avec l'Empereur et avec Henri VIII , le 7 Juin 1546. François premier ne jouit pas long-temps de la tranquillité que procurait cette paix ; il profita de cette pacification en donnant toute son attention à faire fleurir les arts en France , à leur procurer des établissemens utiles , à leur

rendre communs les bons modèles ; il attirait les savans auprès de lui , les comblaient d'honneurs et de bienfaits , et aimait à s'entretenir avec eux. L'Académie Française , lorsqu'elle alla complimenter Louis XIV , sur la mort de Madame la Dauphine , n'ayant pas été reçue selon l'usage , avec tous les honneurs rendus aux Cours souveraines , M. du Harlay s'en plaignit directement au Roi , et afin de rendre plus sensible la faute de l'officier , il dit : « Que François premier , lorsqu'on lui présentait , pour la première fois , un homme de lettres , faisait trois pas au devant de lui.

François premier fonda à Paris le collège Royal , dressa , à grands frais , une bibliothèque à Fontainebleau. La justice , depuis la fondation de la monarchie , avait été rendue en latin ; elle commença en 1539 à l'être en français ; et cet usage n'a éprouvé depuis ce temps-là aucune interruption. Le principal motif , sans doute , qui détermina le Roi à ce changement , fut de mettre les parties à portée d'entendre les actes d'où dépendent leur sort , leur fortune , et quelquefois leur vie.

Une des maximes de François premier était , que la vengeance , dans un Roi , décélait la faiblesse.

Il disait aussi que les souverains commandaient aux peuples , et les lois aux souverains.

Il mourut au château de Rambouillet , le dernier de Mars 1547 , à 53 ans. En mourant , il recommanda expressement à son fils de diminuer les tailles , qu'il avait été contraint d'imposer pour subvenir aux frais de la guerre , et il lui en assurait les moyens , car il laissa dans ses coffres 400 mille ducats d'or , qui seraient à présent six millions , avec un quartier de ses revenus échus , et prêts à échoir. C'est un sujet d'éloge qui depuis son règne n'appartient qu'à Henry IV.

FRANÇOIS de SALES , (*Saint-*) naquit dans le château de Sales , au diocèse de Genève , le 11 août 1567 , d'une des plus anciennes maisons de Savoie. Ayant reçu le bonnet de docteur en droit à Padoue , il fut d'abord Avocat à Chambéry , puis Prévôt de l'église de Genève à Anneci. Claude de Garnier , son évêque , l'envoya faire des missions dans les vallées de son diocèse pour convertir les Zuingliens et les Calvinistes. François de Sales en convertit un grand nombre , et fit des fruits merveilleux par ses prédications. L'évêque de Genève le choisit ensuite pour son coadjuteur ; mais il fallut user

d'autorité pour le contraindre d'accepter cette charge.

Quelque temps après, les affaires de la religion l'ayant appelé en France, il s'y fit généralement estimer. Le cardinal du Perron disait *qu'il n'y avait pas d'hérétiques qu'il ne pût convaincre, mais qu'il fallait s'adresser à M. de Genève pour les convertir.* Henri IV, informé de son mérite, lui fit des offres considérables pour le retenir en France; mais il aimait mieux retourner en Savoie. Il y arriva en 1602, et trouva l'évêque Garnier mort depuis peu de jours. Il entreprit alors la réforme de son diocèse, y fit fleurir la piété et la vertu; rétablit la régularité dans les monastères; institua, en 1610, l'Ordre de la Visitation, confirmé par Paul V. en 1618, dont la baronne de Chantal, qu'il avait convertie en prêchant à Dijon, fut fondatrice.

Une des premières choses à quoi François de Sales s'occupa dans son diocèse, fut l'établissement des catéchismes pour l'instruction de la jeunesse, d'où il savait que dépend tout le fruit des pasteurs. Pour mettre cet exercice en honneur, il en fit lui-même l'ouverture, et il le continua toujours depuis, autant que ses occupations le permettaient. Il donna tous ses soins



au choix et à l'instruction des prêtres. Il examinait lui même ceux qui se présentaient aux Saints Ordres ; et il n'y admettait personne qu'il connût vicieux, ou ignorant, ou poussé par des vues d'ambition, ou d'intérêt. On lui représentait quelquefois que son diocèse manquait de prêtres, et il le savait bien ; mais il répondait que l'Eglise n'avait pas tant besoin de prêtres, que de bons prêtres ; et qu'il fallait prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers.

Il entreprit la visite des paroisses de son diocèse, avec la résolution de ne la discontinuer jamais totalement, persuadé que c'était le moyen de rassembler dans la bergerie tant de brebis égarées, qui n'avaient jamais ouï la voix de leur Pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumières, obligé de grimper sur des hauteurs presque inaccessibles, au péril de rouler dans des précipices. Il parlait à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissait ; il entraît dans leurs besoins et dans leurs peines, les assistait de tout son pouvoir ; et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits, pour en

revêtir ceux qui étaient nus , quand il n'avait plus rien autre chose à leur donner. Un jour les députés d'une vallée vinrent le trouver , à trois lieues de leur endroit , et il lui apprirent que des rochers s'étant détachés des montagnes , avaient écrasés plusieurs villages et grand nombre d'habitans ; avec quantité de troupeaux qui faisaient toute la ressource du pays ; qu'étant réduits , par cet accident , à la dernière pauvreté , et hors d'état de payer leurs tailles , ils n'avaient pu néanmoins obtenir d'en être déchargés. Ils le supplièrent d'envoyer sur les lieux pour vérifier toutes choses , afin qu'il pût écrire en leur faveur. François de Sales s'offrit de partir à l'heure même , pour aller leur rendre tous les services qui dépendraient de lui. Ils lui représentèrent que le chemin était impraticable. Ce saint Evêque leur demanda s'ils n'en étaient pas venus ? Ils répondirent qu'ils étaient de pauvres gens , accoutumés à de pareilles fatigues : *Et moi , mes enfans* , répliqua-t-il , *je suis votre père , obligé de pourvoir , par moi même , à vos besoins*. Il partit avec eux , à pied ; et il lui fallut une journée entière pour faire les trois lieues. Étant arrivé , il trouva des gens dans une misère affreuse , et qui manquaient de tout. Il mêla

ses larmes avec les leurs; les consola; leur donna tout l'argent qu'il avait apporté, et écrivit en leur faveur au Duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda.

Quelque occupé que François de Sales fût aux fonctions épiscopales, il trouva moyen d'instruire les Fidèles par ses écrits. On a de lui divers Ouvrages de piété, recueillis en deux volumes, dont les plus connus et les plus estimés sont 1°. *L'Introduction à la Vie dévote*; 2°. *Philotée*, ou *Traité de l'Amour de Dieu*. La douceur de François de Sales lui attirait tout le monde; mais cette douceur n'était pas, comme quelques uns l'ont cru, une indulgence qui favorisait le relâchement: c'était une charité tendre et compatissante, qui le faisait tout à tous, pour gagner tout le monde.

L'an 1622, le Duc de Savoie, l'engagea à se rendre à Avignon, où ce prince avait dessein d'aller saluer Louis XIII. François de Sales partit d'Anneci, déjà indisposé, et avec un pressentiment de sa mort prochaine; d'Avignon, il alla à Lyon avec le cardinal de Savoie; il y prêcha le jour de Noël. Le jour de St.-Jean, après avoir célébré la messe, il tomba dans une faiblesse qui fut suivie d'une apoplexie;

il en mourut le 28 décembre , âgé de 55 ans , dans la vingtième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Anneci , et inhumé dans l'église de la Visitation ; son cœur demeura à Lyon , dans le monastère du même ordre. Il fut canonisé l'an 1665 , par le Pape Alexandre VII.

FRANKLIN, (Benjamin) était le quinzième enfant d'une famille ancienne , pauvre , et honnête , établie à Boston , dans la Nouvelle Angleterre , mais originaire de Northamptonshire. A l'âge de huit ans , il fut destiné à l'église , et il était déjà regardé comme le chapelain. Une forte inclination pour le métier de marin dérangerait cette première destination , et le fut à son tour par la volonté paternelle. Son éloignement pour la profession de chandelier , qui était celle de ses parens , lui fit chercher d'autres métiers qui ne lui plurent pas davantage. « J'étais , dit-il , dès mes plus jeunes ans , passionné pour la lecture , et je dépensais en livres tout le peu d'argent que je pouvais me procurer ; j'aimais sur-tout les relations de voyages. Ma première acquisition fut le *Recueil de Bunizan* ; je vendis ensuite ce recueil pour acheter la *Collection historique de R. Burton* , laquelle consistait

« en quarante ou cinquante petits volumes peu coûteux ».

Ce goût décidé déterminâ son père à l'engager comme apprenti, avec un autre de ses fils qui avoit établi une imprimerie; ses progrès furent rapides et utiles à son frère; son avidité pour la lecture, favorisée par les facilités qu'il trouva à la satisfaire, fit naître bientôt en lui l'envie de faire des vers. C'est presque toujours le début des jeunes écoliers, au moment où ils commencent à sentir ce qu'ils lisent; la prose ne leur paraît pas mériter de les occuper. Le jeune Benjamin, excité par son frère qui croyait trouver quelque avantage dans son talent poétique, composa deux ballades qui furent imprimées, et que l'auteur alla vendre par la ville. La première, qui étoit le récit pathétique du naufrage d'un capitaine et de ses deux filles, eut un succès prodigieux. « Ces ballades n'étoient cependant, dit modestement l'auteur, que des chansons d'aveugles, des vers misérables; ma vanité fut flattée de ce succès; mais mon père diminua beaucoup ma joie, en tournant mes productions en ridicule, et en me disant que les faiseurs de vers étoient toujours pauvres; ainsi j'échappai au malheur d'être

» un très-mauvais poëte ». Que de prétendus poëtes de nos jours auraient besoin de pareils avis ! Un volume dépareillé du *Spectateur* l'attacha à la prose , par le désir de pouvoir imiter le style pompeux et élégant des auteurs de ce journal. La manière ingénieuse , qu'il imagina pour parvenir à bien écrire sa langue , devrait être la leçon de tout ceux qui se destinent à écrire.

Ce fut en 1736 que Franklin entra dans la carrière politique. Il fut nommé , presque en même temps , Secrétaire de l'Assemblée générale de Pensylvanie , et Directeur des postes à Philadelphie. Dès-lors les établissemens d'utilité publique fixèrent toute son attention ; il proposa de nouveaux arrangemens qui devaient influencer sur une plus grande vigilance de la part des gardes de nuit , chargés de prévenir les vols , et de donner l'alarme en cas de feu ; ils furent adoptés. Peu de temps après , il forma le plan d'une association pour la défense du pays , alors inquiété par les sauvages réunis aux Français , qui eut le succès qu'il désirait. Il avait auparavant proposé et fait adopter le plan d'une association pour assurer les maisons contre les incendies. En conséquence du premier de ces plans , il se forma bientôt un régiment de mi-

lice, dont il fut nommé colonel; honneur qu'il eut l'adroite modestie de refuser.

Au milieu de ses sollicitudes patriotiques, des objets d'un genre bien différent remplissaient le temps que lui laissaient ses devoirs publics; il se livrait en secret à des expériences sur l'électricité, qui devaient lui obtenir un rang parmi les hommes à découvertes utiles. Le docteur Stuber fait l'historique de ses essais, et des résultats qu'il obtint. L'explication théorique des divers phénomènes qui le conduisirent à plusieurs découvertes importantes, est consignée dans une série de lettres qui ont été traduites. Ses idées sur le grand développement électrique ont été enfin généralement adoptées, et immortaliseront son nom. Il nous suffira de dire que, par une suite d'expériences non moins extraordinaires qu'heureuses, il parvint à maîtriser ces explosions électriques, qui étonnent et qui effraient. Eclairé peut-être par un rayon de cette lumière électrique, qu'il étudiait avec tant d'application, il s'éleva jusqu'au sein de ces nuages menaçans, sut leur dérober leur feux destructeurs, et les diriger lorsqu'ils étaient près d'éclater.

Les droits du peuple, et sur-tout son instruction, lui dictèrent le plan d'un collège pour

la ville de Philadelphie , tel qu'il devait être dans un pays nouveau ; ce plan fut exécuté , agrandi , surveillé dans son exécution par les citoyens qui s'étaient réunis à lui pour lui donner toute la solidité qu'il exigeait. Consulté sur toutes les institutions de bienfaisance et d'humanité , il concourut à la fondation de l'Hôpital , à celles du Mont-de-Piété , de la maison où l'on distribue les remèdes aux pauvres.

Les intrigues de l'intérêt ayant exclu Franklin de l'assemblée des Représentans de la Pensylvanie , où il avait siégé quinze ans , ses amis le firent nommer Agent général de cette province. Il reparut en Angleterre pour faire révoquer ce fameux acte du timbre , qu'on peut regarder comme le germe des divisions des Colonies américaines avec la Métropole ; germe qui a produit cette indépendance , créatrice d'une nouvelle puissance maritime et commerçante. Les événemens qui ont concouru à cette création , sont trop récents pour être oubliés. Avant qu'ils éclatassent , Franklin eut le temps de voyager en Hollande , en Allemagne , en France ; par-tout il fut accueilli d'une manière distinguée par les Savans de ces divers pays. Louis XV voulut même le connaître.



La révocation de l'acte du timbre , n'avait pas calmé les Colons. Des lettres , écrites par Hutchinson , gouverneur de Massachusset , et par Olivier , sous-gouverneur , qui contenaient les plus violentes invectives contre les principaux habitans de cette province , et qui invitaient les ministres à employer des moyens de rigueur pour forcer le peuple à leur obéir , tombèrent dans les mains de Franklin , qui les transmit à l'Assemblée générale de Massachusset. Elles furent bientôt publiques , et envoyées au Roi , avec une adresse , dans laquelle on lui demandait le rappel des hommes qui se montraient si opposés aux intérêts du peuple. Cette adresse fut rejetée par le Conseil de Saint-James ; et l'Agent américain fut accablé d'invectives par le défenseur du Gouverneur. Le Parlement promulga alors un bill , par lequel il déclarait que , dans tous les cas , il avait le droit de faire des lois pour les Colonies , et de les contraindre à y obéir. Le droit de contrainte ne fut jamais reconnu par les Colons. il développa en cette occasion la fermentation sourde qui circulait dans toutes les provinces depuis la paix , et dont l'explosion éclata , lorsque de nouveaux impôts sur le thé , sur les cuirs , sur le verre , sur le papier , et sur plusieurs

autres articles d'importation nécessaire, vinrent lui fournir un surcroît de matières inflammables. Les franchises enlevées à quelques Colonies ; l'opposition des Gouverneurs aux mesures législatives de quelques autres ; plusieurs autres actes oppressifs, excitèrent un ardent esprit d'insurrection ; l'entêtement ministériel ne voulut point voir les conséquences funestes, pour l'Angleterre, de ses moyens coercitifs, et l'Amérique fut forcée de s'armer. Les efforts de Franklin n'ayant pu rétablir l'harmonie entre la mère-patrie et ses colonies, il retourna à Philadelphie, où, en arrivant, il fut nommé **Membre du Congrès**, et bientôt après **Président de la Convention de 1776**, chargée de travailler à une nouvelle forme de gouvernement. Ses talens politiques parurent cependant devoir servir encore mieux ailleurs la cause de l'indépendance. Que pouvaient en effet les Américains, avec beaucoup d'hommes il est vrai, révoltés par l'indignation de l'injustice, animés par l'horreur de l'oppression, mais ignorant absolument l'art de la guerre, sans discipline, sans escadre, sans argent, sans alliés, contre des armées, et des flottes formidables destinées à les soumettre ? Franklin fut chargé de déterminer le ministère de France à venir

au secours d'un peuple qui se battait contre la tyrannie ; il rencontra d'abord des obstacles , et même de la répugnance qui n'auraient pas dû céder aux prétendus avantages qu'il présentait au commerce de France , dans le projet d'un traité offensif et défensif avec l'Amérique insurgée ; mais de faux calculs , une imprévoyante politique , et l'insouciance apathie d'un Ministre chansonnier , plus occupé de ses bouffons , que du bien de l'Etat , cédèrent à l'adroite bonhomie du négociateur. La guerre fut décidée ; les troupes de France et ses millions se répandirent sur le sol américain , et la prise du lord Cornvallis et de l'armée qu'il commandait , fit , de colons rebelles , des hommes libres ; de sujets utiles à l'Angleterre , une puissance indépendante de ses actes despotiques. Franklin , devenu le libérateur de sa patrie , non content de lui avoir procuré des hommes et de l'argent par ses négociations , fit encore des alliances avantageuses avec la Suède et la Prusse par ses traités : il ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance aux Français , qu'en leur dévoilant , avant de les quitter , toute l'impudence de la charlatanerie mesmérisme qui était alors la folie du jour. Nommé un des commissaires chargés d'examiner les fonde-

mens de cette science prétendue, il lui fut facile, ainsi qu'à ses collègues, en se soumettant eux-mêmes aux épreuves de cet agent magnétique, de montrer, au public trompé, que ce n'était qu'une invention de l'intérêt, imaginée uniquement pour en imposer à des ignorans, et pour faire des dupes, et Mesmer disparut.

De retour dans cette Amérique, qu'il avait si utilement servie, il trouva dans la confiance de ses compatriotes, la récompense de ses importants services, il fut élu Président du Conseil suprême exécutif de Philadelphie. Deux Sociétés fondées sur les principes de l'humanité la plus généreuse, l'une pour le soulagement des prisonniers; l'autre, dont l'objet était l'abolition de l'esclavage, voulurent être présidées par lui. Ses infirmités augmentant, il renonça, en 1786, aux affaires publiques; il ne chercha plus alors qu'à terminer sa vie dans les communications de l'amitié, et dans les distractions de la bienfaisance, qui adoucissaient les douleurs de la pierre dont il était atteint depuis 1781. Il finit tranquillement le 17 avril 1790, après avoir rempli une carrière laborieuse et patriotique de 84 ans.

FURETIÈRE, (Antoine) né à Paris en 1620, abbé de Chalivoy, membre de l'Académie

Française, s'acquît une grande réputation par ses ouvrages. Le plus célèbre et le plus estimé est son *Dictionnaire Universel*, où il explique les termes des arts et des sciences. Ce Dictionnaire ne fut imprimé qu'après sa mort, en deux volumes *in-folio*. Basnage de Beauval en donna une édition à Amsterdam, en 1725, quatre volumes *in-folio*. Ce Dictionnaire est le fondement de celui connu sous le nom de *Trévoux*.

Furetière fut exclu de l'Académie Française, parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses confrères pour composer son Dictionnaire. On vit, dans cette occasion, un procès intenté pour des mots; Furetière défendit sa cause avec vivacité; mais les injures qu'il ajouta aux raisons, la lui firent perdre.

Les éditeurs de son Dictionnaire, à force d'avoir cherché à l'enrichir, l'ont tellement surchargé d'exemples, et augmenté de volume, qu'on en a rendu l'usage aussi difficile que l'acquisition coûteuse. L'abrégé qu'on a donné, a un autre inconvénient, il est trop succinct et trop dépourvu d'autorités. Dans les ouvrages d'utilité publique, il n'est pas moins essentiel d'éviter une amplification indiscrete, qu'une abréviation famélique.

Les autres ouvrages de Furetière sont : 1° des *Factums* contre les Académiciens qui l'avaient exclu de l'Académie ; 2° sa *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence* ; 3° le *Roman Bourgeois*, livre estimé en son temps ; 4° cinq *Satires*, en vers, qui ne sont pas estimées ; 5° des *Paraboles Évangéliques*, en vers.

Furetière mourut le 14 mai 1688, à soixante-huit ans.

---

## G.

**GALIEN**, (*Claudius Galenus*) célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle, et quelques autres empereurs, naquit à Pergame, d'un habile architecte, vers l'an 131. Il cultiva les Belles-Lettres, les mathématiques, la philosophie ; mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Égypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, où était la meilleure école de médecine qu'on connût alors ; d'Alexandrie il passa à Rome, où ses confrères, jaloux de sa gloire, attribuèrent ses succès à la magie.

Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et sur-tout de la nature. L'empereur Marc - Aurèle avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce Prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée. Il dut sa longue vie à sa frugalité ; car il était d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Une partie des écrits de ce célèbre médecin périt dans l'incendie qui consuma le temple de la Paix à Rome, où ils avaient été en dépôt. Ceux qui restent sont devenus des modèles de plusieurs modernes. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et après lui, il a contribué le plus aux progrès de la médecine.

GALILÉE, célèbre astronome, naquit à Florence en 1564. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit pendant dix-huit ans avec le plus grand succès. Cosme II, Grand-Duc de Toscane, l'engagea à venir à Florence, et le nomma son premier Philosophe, et son premier Mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que

Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement qu'il en fit une semblable. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors. Il ne s'en tint pas là, il voulut embrasser un système; il se détermina pour celui de Copernic. Ayant fait publier, en 1632, des *Dialogues* pour établir l'immobilité du soleil, et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'Inquisition de Rome le condamna à être emprisonné pendant huit ans. Galilée demanda pardon, et abjura son attachement à une hypothèse plausible qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment où la cérémonie finit, il dit, en frappant la terre du pied : *Cependant elle se meut (E pur si move)*. Il fut renvoyé en Toscane, où il vécut dans sa campagne. Il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1641, à 78 ans. Cet astronome cultivait presque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup par ses observations astronomiques; et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence.

GAMA (*Vasco de*) naquit à Sines, en Portugal, d'une famille illustre. La découverte du



passage aux Indes orientales, par le Cap de Bonne - Espérance , a immortalisé son nom. Son premier voyage se fit en 1497 , pour reconnaître les Indes. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, de même que la côte orientale de l'Inde ; mais il ne trouva pas de favorables dispositions dans les rois de ces contrées pour faire une alliance ; cependant , à son retour , le roi de Mélinde le fit accompagner par un ambassadeur. Il entreprit un second voyage avec une flotte de 20 vaisseaux ; il partit le 10 février 1502 , et après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois , en bombardant quelques places , et battant plusieurs petites flottes des princes barbares , il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses , le 1<sup>er</sup> septembre 1503. En 1524 , nommé Vice-Roi des Indes , il y retourna pour la troisième fois ; mais à peine établi dans cette dignité , il mourut à Cochin , le 24 décembre 1525. On trouve ses exploits amplement détaillés dans l'*Histoire des Indes*.

GASSENDI , ( Pierre ) professeur de mathématiques à Paris , naquit , en 1592 , à Champ-tercier , bourg près Digne. Dès l'âge de quatre ans , cet enfant précoce composait et déclamaient de petits sermons. Son goût pour l'astronomie

se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. Un soir il s'éleva entre lui et ses camarades une dispute sur le mouvement de la lune et celui des nuages. Ses amis voulaient que la lune eût un mouvement sensible, et que les nuages fussent immobiles. Gassendi les détrompa par les yeux; il les mène sous un arbre, et leur fait observer que la lune paraissait toujours entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se dérobaient à leur vue.

Avec son goût pour les sciences se développait l'amour des Lettres. A seize ans, une chaire de rhétorique fut la preuve et le prix de ses talens. Il ne la quitta que pour professer, dans l'Université d'Aix, et la théologie et la philosophie ensemble. Le théologal de Digne sentit bientôt le besoin de la solitude; ce n'est que dans la retraite qu'on peut tirer parti du temps et de la pensée. Il étudia Aristote, et le réfuta. Soyons amis de Socrate, de Platon, et encore plus de la vérité, c'était son principe. Comme Descartes, il fut curieux de connaître le corps humain, qui renferme tant de prodiges. Les philosophes qui bâtissaient des systèmes sur notre secrète construction, lui pa-

raissaient comme ces voyageurs qui , parce qu'ils ont vu Constantinople , parlent de ce qui se passe dans le Sérail. L'action et le jeu des liqueurs l'embarrassaient toujours , et peu s'en fallut qu'il ne fit l'aveu que fit depuis le célèbre Méry : « Nousautres Anatomistes nous sommes comme les crocheteurs de Paris , qui en connaissent les rues jusqu'aux plus petites et aux plus écartées , mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons ».

Alors Descartes changeait la face de la philosophie ; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui ; il attaqua ses *Méditations* , dont quelques unes sont des rêves , et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en *Cartésiens* et en *Gassendistes*. Il restaura une partie de la physique d'Epicure , en prêtant ses interprétations favorables , et son style à son modèle. La doctrine du Philosophe grec fut encore plus relevée par ses mœurs et par ses écrits. Ami de la paix , il ne se mit jamais en colère ; il avait cependant une vivacité douce qui s'échappait quelquefois en saillies. Un de ces hommes qui parlent sans rien dire , voulait lui expliquer le système de la métempsychose , que lui-même n'entendait pas. « Je savais bien , lui dit Gas-

» sendi, las de l'écouter, que, suivant Pythagore, les âmes des hommes, après leur mort, entraient dans le corps des bêtes; mais je ne croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme ». Il était si modeste qu'on allait avec lui de Paris en Provence, dans une voiture publique, sans qu'on sût qui il était. Il arriva à un étranger, qui le visita, de reconnaître en lui son compagnon de voyage.

GEBELIN, (Antoine - Court de) naquit en 1727; son père, l'un des pasteurs les plus instruits de la ville de Lausanne, ne négligea rien dans l'éducation qu'il lui donna lui-même pour rendre son fils digne de le remplacer. Ce que le jeune Gebelin apprit dès sa plus tendre enfance, passerait pour une fable ridiculement exagérée, si ses ouvrages n'attestaient, de la manière la plus victorieuse, la profondeur et la variété de ses études. A douze ans il déchiffrait, lisait, et copiait couramment les caractères les plus anciens, et de toutes les langues connues. Il poussait l'art de l'écriture jusqu'à la perfection, et aurait, au besoin, défié les plus habiles Calligraphes. Le dessin lui était familier; ses connaissances en musique étaient très-étendues; chaque partie de son éducation

littéraire avait été suivie avec une sorte de recherche , et couronnée par de grands succès ; enfin , des personnes dignes de foi , parmi ses contemporains et ses compatriotes , nous ont attesté que , dans son adolescence , il composait dans une langue et dictait en même temps sur divers sujets en d'autres langues toutes différentes.

La jeunesse de Court de Gebelin se passa toute entière dans le travail et dans la retraite. Cette heureuse habitude décida du sort de sa vie ; elle lui était aussi naturelle , nous dirions presque aussi nécessaire que la respiration. Lorsqu'il vint de Lausanne à Paris , en 1763 , il avait alors trente-six ans , et nous ne pouvons douter qu'il n'eût déjà conçu le projet de son grand Ouvrage. Ce projet eut probablement la plus grande part à la résolution qu'il prit de se fixer dans la ville d'Europe où les secours devaient s'offrir avec le plus d'abondance , surtout pour le genre d'étude auquel il s'était le plus consacré.

Court de Gebelin arriva en France , portant comme Bias , tous ses biens avec lui , son génie , son érudition , sa sagesse , cette modération , cette modestie , cette simplicité de mœurs

dont il était redevable à son éducation autant qu'à la nature. Ses lettres de recommandation pour Paris lui furent inutiles à son arrivée , par l'absence de toutes les personnes auxquelles on l'avait adressé. Cette singulière circonstance, qui le mit dans le cas de choisir lui-même ses premières connaissances, influa singulièrement sur la vie douce et retirée qui lui convenait le plus , et qu'il a toujours menée depuis.

Il se livra tout entier à sa passion unique , celle de resserrer les liens qui devaient unir toutes les nations , en procurant aux hommes des moyens universels de s'entendre et de se communiquer leurs idées. Son but était , en remontant des langues connues à la langue primitive de trouver pour la parole des sons , et pour l'écriture des signes communs à tous les peuples ; comme les chiffres en arithmétique , et les sons et notes en musique sont également compris par toute la terre, quels que soient d'ailleurs les différens idiomes des nations qui en font usage. Pendant près de quinze ans on le vit , sans interruption , passer dans les bibliothèques particulières et publiques , les journées entières à dévorer les livres et les manuscrits les plus anciens et les plus rares ; et son délassement

fut de digérer, dans le secret de son cabinet, cette masse de connaissances dont il se proposait de nous enrichir un jour.

Dès 1771, il fut en état de faire imprimer le premier volume du *Monde Primitif*, analysé et comparé avec le monde moderne, et de remplir ensuite l'engagement qu'il avait pris avec ses souscripteurs, d'en livrer un volume chaque année.

Un nombre prodigieux de souscripteurs fut le fruit de son exactitude, et le premier volume, tiré à mille exemplaires, était épuisé quand le troisième parut; il fallut le réimprimer.

Il était impossible, il aurait même été fâcheux, qu'un ouvrage comme le *Monde Primitif* n'excitât aucune critique. Plusieurs s'élevèrent, et dans le nombre, celles qui portaient sur des personnalités restèrent sans réponse, les autres furent accueillies avec transport par un homme qui ne cherchait que la vérité. Elles servirent à la faire paraître dans tout son jour, et valurent à Court de Gebelin de nouveaux amis, par le ton simple et modeste, et par la manière victorieuse dont il y répondit.

A chaque volume qui parut, les succès devinrent plus marqués. Le nombre seul des

souscriptions fut porté à onze cents , et tandis que le débit, sûr thermomètre de la valeur d'un ouvrage sérieux et profond , attestait l'opinion et le bon goût du public , tandis que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres regrettait sincèrement de ne pouvoir compter parmi ses membres l'auteur du *Monde Primitif*, l'Académie Française reconnaissait l'utilité de ses travaux , et prévenait jusqu'à ses désirs, en lui adjugeant deux fois de suite l'encouragement de douze cents livres , qu'un citoyen respectable a fondé , pour récompenser chaque année l'écrivain le plus recommandable.

Au milieu d'occupations aussi multipliées et d'un genre aussi sérieux , quel autre , concentré dans son objet , et pâlisant tous les jours sur les manuscrits et les livres , n'aurait pas contracté cet air sauvage , ces manières repoussantes , ce ton pédant , ce langage hérissé de citations , ce caractère fâcheux et brusque , cette incapacité à se prêter aux agrémens de la société , aux charmes de l'amitié , aux douceurs de la bienfaisance , enfin , cette désuétude absolue du commerce des hommes , qui préviennent contre le savoir , et le font craindre et mépriser lorsqu'il ne se rencontre pas avec les qua-



lités de l'esprit et du cœur ? Plus exposé que personne à ses différens écueils, Court de Gebelin sut les éviter tous. Il montra dans sa vie privée, que le goût de la retraite peut s'allier avec un air affable et prévenant : l'habitude du travail avec des manières aisées : la supériorité de talent et de génie avec un ton simple et modeste : l'érudition la plus vaste avec un langage naturel, sans prétention, et toujours à la portée de tout le monde : l'amour de l'étude avec un caractère doux, liant et sociable : enfin, le zèle le plus ardent pour les intérêts de l'humanité en général, avec ces soins de détails, moins brillans peut-être, mais à-coup-sûr plus directement utiles ; qui s'étendent sur chaque homme en particulier, cimentent les attachemens, et forcent d'autant plus à la reconnaissance qu'on a moins compté sur elle en obligeant.

Gebelin est mort la nuit du 9 au 10 mai 1784, après huit mois d'une maladie de langueur, occasionnée par le chagrin et l'inquiétude.

GLUCK, (Christophe) célèbre musicien Allemand, peu content de sa réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par la composition, voulut l'étendre en France. Les pre-

mières pièces qu'il y donna dans le goût italien, n'eurent point de succès; il vit bien qu'il ne réussirait point à faire, d'emblée, une réforme dans la musique française; il tâcha donc de l'allier avec, la musique italienne; et samusique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. Il mérita à juste titre le nom de réformateur de la musique française. Il se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787.

GOGUET, (Antoine-Yves) naquit à Paris, en 1716. Au commencement de ses études il ne promettait pas de grands succès. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature; mais dès qu'il eût pris le goût de la littérature, pour laquelle il étoit propre; son génie, naturellement froid et tardif, s'échauffa et produisit d'excellentes choses. Il composa un ouvrage de *l'Origine des Lois, des Arts, des Sciences, de leur progrès chez les anciens Peuples*. Mais il ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage. La petite vérole l'emporta, le 2 mai 1758, à 42 ans. Il est à regretter que Goguet n'ait pu finir le grand ouvrage qu'il avait commencé sur *l'Origine et les progrès des Lois*

*Lois, des Arts et des Sciences en France , depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours,*

GELLERT , ( Christian ) Professeur de philosophie à Léipsig , né à Haymelen , bourg entre Freyberg et Chemnitz , en 1715 , mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples , et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. On a de lui des *Fables* et des *Contes* , traduits en plusieurs langues, plusieurs autres écrits , où il déploie toutes les richesses de la langue allemande long-temps inconnues.

GENGHIS-KAN , fils d'un Kan des Mogols , naquit à Diloun , en 1163. Il n'avait que treize ans lorsqu'il commença à régner ; mais bientôt une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins , le força de chercher un asyle auprès d'Avenk-Kan , souverain des Tartares. Genghis employé , par son bienfaiteur , dans les guerres que celui-ci eut à soutenir , tant contre ses voisins , que contre son frère qui lui avait enlevé la couronne , le remit sur son trône , et épousa sa fille. Le Kan oubliant ce qu'il devait à son gendre , résolut sa perte. Genghis ayant pris la fuite , fut

poursuivi par Avenk - Kan et son fils ; il les défit l'un et l'autre. Son ambition irritée par cette victoire , lui fit lever une grande armée , avec laquelle il conquit , dans moins de vingt-deux ans , la Perse , le Catai , une partie de la Chine , la Corée , et presque toute l'Asie. Sa domination s'étendait dix-huit cents lieues de l'orient à l'occident , et plus de mille du septentrion au midi ; et ce n'est que sa mort , arrivée en 1227 , qui l'empêcha d'achever la conquête de la Chine. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il partagea ses états entre ses quatre fils. L'empire de Genghis-Kan s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

GENSERIC, Roi des Vandales, en Espagne , commença son règne , en 428 , par une victoire signalée sur Hermenric , roi des Suèves. Genseric se rendit maître de toute l'Afrique , d'où il ne put être chassé avec toutes les forces de l'Empire. Les Espagnols perdirent toutes les batailles contre lui. Quelque temps après , appelé par Eudoxie , veuve de Valentinien III assassiné par Maxime , pour venger ce meurtre , Genseric fait voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455 , il livra cette ville au pillage.

Les soldats la saccagèrent pendant quatorze jours avec une fureur inouïe ; Eudoxie , elle-même , victime de sa vengeance , fut menée en captivité avec ses deux filles. Vainqueur par-tout , affermi en Afrique , il devint redoutable à toute l'Europe. Il ravagea tour à tour la Sicile , la Sardaigne , l'Espagne , la Dalmatie. S'il fut barbare chez les autres , il ne le fut pas moins chez lui ; il fit couper le nez et les oreilles à sa bry , parce qu'il s'était imaginé qu'elle cherchait à l'empoisonner. Enfin le monde fut délivré de ce barbare en 477. Malgré sa cruauté on doit lui accorder beaucoup de capacité ; car il a été le plus habile politique de son siècle , capable de former les plus grands projets et de les exécuter ; vigilant et actif , il sut très-adroitement semer la division parmi ceux qu'il voulait affaiblir.

GESNER , ( *Conrad* ) surnommé le *Plin*e *d'Allemagne* , né à Zurich , en 1516 , mort en 1565 , professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des Lettres , il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste , et se sentant près de son dernier moment , il se fit porter dans son cabinet , où il expira. La botanique et l'histoire natu-

relle l'occupèrent toute sa vie. Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. On a de lui une *Bibliothèque Universelle*, une espèce de Dictionnaire d'auteurs et de livres, un *Lexicon Grec et Latin*, et plusieurs ouvrages botaniques.

• GESSNER, (Salomon) né à Zurich, en Suisse, se fit de très-bonne heure une brillante réputation, dans le genre le plus cher aux âmes sensibles et aux amis de la nature et de la vertu. JAUFFRET, dans son *Essai sur l'Idylle*, après avoir parlé de Théocrite et de Virgile, qui sont presque défigurés dans les traductions, a dit que quand même on pourrait lire ces auteurs dans l'original, ils n'auraient pas encore autant de lecteurs que Gessner. Les Idylles des anciens poètes, ajoute-t-il, contiennent de riches détails, des peintures fraîches et aimables; mais en général elles n'offrent pas un intérêt soutenu. Les bergers de Théocrite et de Virgile sont quelquefois méchants, querelleurs, sorciers, envieux, obscènes; l'amour est l'unique objet de leurs entretiens. Gessner a donné réellement à l'Idylle un nouveau caractère. Égal à Théocrite et à Virgile par la vérité des descriptions, il leur est bien supérieur par la beauté des sen-

timens. Ses bergers ont toute l'innocence et toute la simplicité des premiers âges; chez eux l'amour est aussi pur que l'air qu'ils respirent; leur cœur est ouvert à la piété filiale, à l'amitié, à la bienfaisance; ils aiment la vertu et la font aimer. C'est de lui sur-tout qu'on peut dire qu'il a peint dans ses Idylles la nature simple, naïve, et gracieuse; et qu'on peut regarder son ouvrage comme la bibliothèque des bergers, s'il leur est permis d'en avoir une.

Qu'un enfant lise les Idylles de Gessner, il désire aussitôt de ressembler au jeune Amin-tas qu'une Dryade veut récompenser, pour avoir construit une digue autour du chêne qu'elle protégeait, et qui, pour toute récompense, demande la santé de Palémon; il se félicite d'aimer son père comme le jeune Myrtille aimait le sien, et d'avoir pour sa sœur l'amitié que Myrtille avait pour sa sœur Chloé. Il apprend du jeune Alexis, que la bienfaisance est la plus aimable des vertus, et que les larmes qu'elle fait couler sont plus douces que le miel.

L'adolescent, dont le cœur commence à s'ouvrir au sentiment de l'amour, envie le bonheur des bergeries de Gessner, il applau-

dit aux vertueux transports de Milon , et demande aux dieux une compagne comme Daphné.

Le vieillard aime à se reconnaître dans le portrait de Ménalque , dont les ans ont déjà penché la tête octogénaire , et qui voit autour de lui les enfans de ses enfans , l'amusement le plus cher à sa vieillesse ; qui , arbitre de leurs jeux , juge leurs petits différens , et les accoutume à être bons , faciles , et compatissans pour les hommes , et pour le moindre des animaux.

Qu'il me soit permis , continue Jauffret , d'entrer dans quelques détails sur un poète , dont les productions contribuent au bonheur de ma vie. Gessner avait au plus haut degré tout ce qu'il faut pour réussir dans le genre pastoral ; il ne lui fut pas difficile de transporter la scène de ses Idylles dans l'âge d'or ; l'âge d'or était dans son cœur. Tous les paysages qu'il décrit , il les voyait ; tous les sentimens qu'il exprime lui étaient familiers. Ses Idylles sont comme le tableau fidèle de sa vie privée , et l'histoire de ses tendres affections. Je ne chante que pour toi , dit-il à Daphné , dès sa première page ; car ton ame remplie de vertus , d'innocence , est sereine comme la plus belle ma-



tinée du printemps. La gaité vive , le sourire folâtre voltige sans cesse autour de tes lèvres gracieuses et de tes joues vermeilles ; la douce joie se peint dans tes yeux. Oui , depuis que tu m'appelles ton ami , ô chère Daphné , l'avenir paraît à mes yeux tout brillant de lumière , la joie et les délices accompagnent toutes mes journées. Cette Daphné dont parle ici Gessner , est Mademoiselle Heidegger , qu'il épousa ensuite uniquement par inclination. L'amour qu'il avait pour elle était aussi tendre qu'il était pur ; il était digne des premiers âges du monde.

« Embrasse-moi , lui dit-il , dans une autre  
» idylle , embrasse-moi. O quel torrent de  
» joie me pénètre ! Que tout ce qui nous en-  
» vironne est bien ! Quelle source intarissable  
» de ravissement ? Depuis le soleil vivifiant ,  
» jusqu'à la plus petite des plantes , tout est  
» prodige ! Quel transport me saisit et m'en-  
» traîne ! Lorsque , du sommet d'une colline  
» élevée , je promène mes regards sur la vaste  
» plaine ; lorsque étendu sur le gazon , j'ob-  
» serve l'immense variété des fleurs , des  
» plantes et de leurs petits habitants , ou que ,  
» pendant les heures de la nuit , je considère  
» le ciel semé d'étoiles ; lorsque je réfléchis

» sur la révolution des saisons ou sur la crois-  
 » sance des innombrables végétaux ; . . . .  
 » quand je contemple toutes ces merveilles ,  
 » ma poitrine s'enfle, mes pensées se por-  
 » tent au dedans de moi , je ne puis les dé-  
 » velopper ; alors je pleure et je tombe abattu ,  
 » et je balbutie mon étonnement à celui qui  
 » a créé la terre. O Daphné ! Rien n'est com-  
 » parable à ce ravissement , si ce n'est le  
 » charme d'être aimé de toi » ! Gessner ne co-  
 piait de tels sentimens, ni dans Théocrite , ni  
 dans Virgile ; il ne pouvait les prendre que  
 dans son cœur.

Il est mort à Zurich , d'une attaque d'ap-  
 plexie, le 2 mars 1788 , âgé de 62 ans.

GIRARDON , ( François ) Sculpteur et Ar-  
 chitecte , naquit à Troyes en Champagne , en  
 1628. Il eut pour maître Laurent Mazière ;  
 mais il se perfectionna sous François An-  
 guier. Ayant déjà acquis une grande réputa-  
 tion , il fut envoyé à Rome pour étudier les  
 chefs-d'œuvre anciens et modernes. De retour  
 en France , il orna de ses ouvrages , en mar-  
 bre ou en bronze , les maisons royales. Après  
 la mort de le Brun , il eut la charge d'ins-  
 pecteur-général de tous les morceaux de sculp-  
 ture. On a de lui plusieurs ouvrages qui le

rendirent célèbre. Entre autres , dans les jardins de Versailles , l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton* , et les *Groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon , sont des morceaux qui font l'admiration même des étrangers. Il mourut à Paris en 1715 , à 88 ans.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) naquit à Amiens. Il avait été Jésuite , et il fut obligé de sortir de cet ordre , à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poème de *Vert Vert*. Après s'être livré à la poésie légère , il voulut s'élever jusqu'à la tragédie. On avait joué ses pièces avec succès , le *Méchant* surtout , comédie en cinq actes l'un des chefs-d'œuvre du Théâtre Français. Mais on a de lui d'excellentes *Odes*. Il mourut au lieu de sa naissance , le 16 juin 1777 , à 68 ans. Il fut chéri et estimé de tous ses concitoyens pour les agrémens de son commerce , la solidité de ses principes , et l'honnêteté de ses mœurs. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre : *Hunc lepidique sales lugent , veneres que pudicæ ; sed prohibent mores ingenium que mori.*

GREW, (Néhémie) Médecin de Londres , mort subitement en 1717 , est connu par plu-

sieurs écrits. On a de lui. — *Anatomie des Plantes*, en anglais, traduite en français. — *Description du Cabinet de la Société Royale de Londres*. — *Cosmologie Sacrée*. Comme médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que bonheur.

GROTIUS, (Hugues) né à Delft en 1583, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation. A quinze ans, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence. En 1599, il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à dix-sept ans, et fut fait Avocat-général à vingt-quatre. En 1613, il fut Syndic à Rotterdam. Les querelles des *Remontrants* et des *Contre-Remontrants* agitaient alors la Hollande. Grotius se déclara pour le célèbre Barneveldt, qui était le protecteur des premiers, le soutint par ses écrits et par son crédit. Ensuite de ces querelles, Barneveldt eut la tête tranchée, et Grotius fut enfermé dans le château de Loevenstein, d'où il échappa, en se mettant dans le même coffre, dans lequel sa femme lui envoya des livres. Après avoir roulé quelques temps dans

les Pays-Bas catholiques , il trouva un asyle en France. Louis XIII lui fit une pension , mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande , y trouva les mêmes ennemis , et passa en Suède , où il fut bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634 , et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans , il partit pour Stockholm , fut très-bien reçu de Christine , lui demanda son congé , l'obtint avec peine , et mourut à Rostock , en retournant dans sa patrie ; en 1645. On lui a élevé un beau mausolée à Delft , en transmettant ainsi à la postérité la mémoire de cet illustre savant.

Grotius était d'une figure agréable. Il était bon ministre , excellent jurisconsulte , théologien , historien , poète et bel-esprit. Il a laissé entre autres un excellent traité *du droit de Guerre et de Paix* , en latin , traduit en français. — Des *OEuvres Théologiques* , des *Poésies* , des *Annales* et *Histoires*. Son style est aisé , noble et ferme. On voit dans l'*Histoire Métallique* de la Hollande , une médaille , sur laquelle Grotius est appelé *le phénix de la patrie* , *l'oracle de Delft* , *le grand esprit* , *la lumière qui éclaire la terre*.

GUAY-THOUIN , ( René du ) Lieutenant-Gé-

néral des Armées Navales de France, l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo, le 10 juin 1673. Il se forma dans la marine marchande, comme Jean-Bart, comme le comte de Tourville, comme le commandeur Paul, comme Cassart.

C'est sur une frégate armée par sa famille qu'il commença sa carrière. On eût dit que la nature voulait l'éprouver. Pendant sa première campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer : une tempête affreuse lui montra de près le naufrage. Bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant. Un de ses compagnons qui était à côté de lui, en voulant sauter dans le vaisseau ennemi, tomba entre les deux vaisseaux, qui dans le même instant venant à se joindre, écrasèrent tous les membres de ce malheureux. Une partie de sa cervelle rejaillit jusque sur les habits de du Guay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur lui servirent de leçons et d'encouragement. Il n'avait que dix-huit ans, lorsque jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande, il s'y empara d'un château et brûla deux navires, sous les baïonnettes même d'un régiment.

Monté sur une frégate de quarante canons,

il tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais de cinquante à soixante-dix canons. Sa résistance fut de quatre heures , et se voyant démâté , il prend la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans un vaisseau ennemi. Ses gens épouvantés quittent leur poste et vont se cacher à fond de cale. Indigné , il court à eux , et il leur présente le pistolet et l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin de poudre. Il y descend et fait éteindre les flammes. Il fallait encore obliger les soldats à combattre. Il se fait apporter des barrils pleins de grenades et les lance dans le fond de cale. Ses officiers le conjurent de ne pas les mener à la boucherie. Frémissant et désespéré, il ne savait quel parti prendre , lorsqu'un boulet de canon qui était sur sa fin vint le frapper et le renversa. Le capitaine anglais touché de sa bravoure , le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils.

A peine de retour en France , il va croiser sur les côtes d'Angleterre , où il prend d'abord six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de cinquante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. Il court au-devant

de cette flotte, la rencontre, attaque, sans hésiter; les deux vaisseaux de guerre et s'en rend maître. Il n'avait que vingt-un ans, lorsque Louis XIV lui envoya une épée M. de Pontchartrain, ministre de la marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes, qui coûtent si peu et qui produisent de si grands effets dans les âmes sensibles à l'honneur.

Le roi donna à du Guay-Trouin les plus grandes marques d'estime. Il se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses actions. La fierté noble et la franchise guerrière d'un héros intéresse plus sans doute, l'âme d'un grand roi, que des hommages des courtisans. Un jour il faisait au monarque le récit d'un combat où il commandait un vaisseau nommé la *Gloire*: *J'ordonnai*, dit-il, *à la Gloire de me suivre*. Elle fut fidèle, reprit Louis XIV.

Du Guay-Trouin est un des hommes qui ont le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio-Janeiro, dont la prise est la plus célèbre de ses expéditions, tout le monde s'empressait de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupait autour de lui, et le regardait avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule était ainsi assemblée, une dame de distinction



vint à passer , elle demande ce qu'on regarde. On lui dit que c'est du Guay-Trouin. Elle s'approche et perce la foule elle-même , pour mieux le voir : du Guay-Trouin parut étonné. — Monsieur, ne soyez pas surpris; je suis bien aise de voir un héros en vie.

Il avait, sur la discipline militaire , les grands principes de l'antiquité. Il la regardait comme l'ame de la guerre et le gage assuré de la victoire. Jamais il ne souffrit , sous quelque prétexte que ce fût, qu'on éludât les ordres une fois donnés. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition.

GUETTARD, (Jean-Etienne) né à Etampes , en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien , qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Il fut admis à l'Académie des Sciences, par ses connaissances, qui, outre cet honneur, lui procurèrent la place de Médecin-botaniste et de Garde du Cabinet d'Histoire Naturelle du Duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accredité les cartes météorologiques. Il était d'une morale sévère, et avait dans son extérieur quelque chose qui rendait sa société un peu embarrassante. Buffon le cite souvent dans les épo-

ques de la nature. On lui doit des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts, et des observations sur les Plantes.*

GUSTAVE - ADOLPHE II, dit le grand Roi de Suède, né à Stockholin, en 1594, succéda à son père Charles, en 1611. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les Protestans d'Allemagne, contre l'Empereur et les Princes catholiques. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631, pour Gustave et les Protestans. Il commença ses conquêtes en Allemagne, par l'île de Rugen et par la Poméranie. Gustave parcourut, dans moins de deux ans et demi, les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Il força, les armes à la main, l'Electeur de Brandebourg à se joindre à lui : l'Electeur de Saxe lui donna ses troupes à commander ; l'Electeur Palatin dépossédé, vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipsig, le 7 septembre 1631, sur Tili, général de l'Empereur : il charge l'Electeur de Saxe de porter

la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat et dans l'archevêché de Mayence. Tilli, vaincu devant Leipsig, le fut encore au passage du Lech. Gustave entreprit le siège d'Ingolstadt; mais, après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siège. L'année suivante, Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Walstein, autre général de l'Empereur. La victoire fut remportée par les Suédois; mais ils perdirent Gustave : son corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du nord, et l'estime de ses ennemis.

---

## H.

**HALLER** (Albert de) naquit à Berne, le 16 octobre 1708. Son père confia son éducation et celle de ses trois autres fils, à un précepteur, homme sombre, mélancolique, sévère à l'excès, mais fort savant en matière de religion, et très-versé dans la connaissance des langues. M. de Haller étant le plus jeune, et sans doute le plus sensible, était aussi le plus timide et le

plus malheureux. Malgré l'état de souffrance et de douleur, que des organes faibles et délicats doivent ressentir lorsqu'ils sont livrés à des mains dures et mercenaires, son enfance fut un prodige : nous n'oserions pas même en annoncer les détails, si la Suisse entière n'était notre garant.

Aussitôt qu'il sut écrire, il rangea par ordre alphabétique tous les mots qu'il apprenait et dont on lui faisait l'explication. Il composa ainsi une espèce de vocabulaire chaldaïque, hébreu et grec, auquel il a souvent eu recours dans un âge plus avancé.

A dix ans, il composa des vers latins et allemands, qui étonnèrent ses maîtres; il se vengea aussi de la dureté de son précepteur, en peignant, dans une satire latine, tout le ridicule de son pédantisme. A douze ans, il avait extrait des dictionnaires de Moréri, et sur-tout de celui de Bayle, l'histoire des hommes les plus célèbres dans les sciences. Ainsi, le tableau du premier âge, qui, dans les hommes ordinaires, ne présente qu'un tissu de faiblesses, offre dans M. de Haller, les premiers élans d'une ame forte et vigoureuse, et le développement du génie.

Son père, qui tenait tout son bien de ses

places , mourut peu de temps après , et le laissa , à l'âge de treize ans , presque sans fortune : ses parens exigèrent bientôt qu'il choisît un état ; il dut être d'autant plus embarrassé dans ce choix , que ses connaissances acquises , la justesse et l'activité de son esprit , le rendaient également propre à tout. Un penchant naturel et dont le docteur Neuhaus avait augmenté les dispositions , le détermina pour cette science qui présente la nature sous l'aspect le plus varié , le plus frappant et le plus utile. Il résolut donc d'étudier en médecine , et il partit , dans ce dessein , pour Tubingue , en 1723. Alexandre Camérarius et George Duvernoi y enseignaient alors avec célébrité. Ce fut d'eux qu'il reçut les premières leçons d'anatomie et de médecine.

Duvernoi se servait des *Instituts* de Boërhaave , pour faire la base de ses leçons : ce fut un trait de lumière pour M. de Haller , qui résolut aussitôt d'aller à Leyde. Il brûlait d'entendre l'auteur d'un ouvrage qui l'avait étonné , et que l'on pouvait en effet regarder alors comme le meilleur traité de physiologie , qui eût paru depuis le renouvellement des sciences.

Arrivé à Leyde , il s'empressa de suivre les leçons de Boërhaave : le maître et le disciple se virent et s'apprécièrent en un instant.

En même temps que Boërhaave enseignait la médecine et la botanique à Leyde, Albinus y démontrait déjà l'anatomie. Ces deux savans donnèrent à M. de Haller des marques particulières de leur bienveillance, qui firent naître en lui l'émulation la plus vive. Mais ce qui lui inspira sur-tout le goût de l'anatomie et la passion du travail, ce fut la vue du superbe cabinet de Ruysch, où, au milieu de tant d'organes préparés d'une manière surprenante, au milieu de sujets qui y avaient en quelque sorte recouvré une nouvelle vie, il aperçut un vieillard nonagénaire, desséché par les ans, mais toujours laborieux et actif, et qui, paroissant comme un enchanteur au milieu de ces merveilles, semblait avoir joint au secret de les conserver, celui de s'immortaliser lui-même.

Ses talens pour l'anatomie étaient trop marqués, pour que la république de Berne ne fût pas tentée de les mettre à profit. Elle fit construire, en 1734, un amphithéâtre pour les démonstrations d'anatomie, dont il fut nommé professeur.

Il prononça, cette même année, dans un concours pour une chaire de Belles-Lettres, un discours dans lequel il traita de la prééminence des anciens sur les modernes, sujet qui a été si

vivement discuté par nos littérateurs français. Il employa, en faveur de son opinion, des armes bien propres à la combattre, puisqu'il se montra, pour le moins, le rival de ceux auxquels il s'efforçait d'accorder la palme.

Ce fut à peu près à cette époque, que M. de Haller publia son recueil d'odes et d'épîtres en vers allemands, qui ont été traduits depuis dans presque toutes les langues de l'Europe. On y trouve les traits qui le caractérisèrent toujours, une grande sensibilité, de la noblesse, de l'élévation et de la philosophie. On dirait qu'il a dédaigné ces ornemens frivoles ou empruntés, que l'esprit s'efforce en vain de mettre à la place du génie. Tantôt il peint la douce fraîcheur du matin et l'aspect riant que les campagnes lui ont tant de fois offert, lorsqu'il se levait dès la pointe du jour, pour les parcourir. Ailleurs, il exprime dans les termes les plus touchans, l'ennui qu'il a éprouvé loin de sa patrie, dans ses voyages. Que l'on ne regarde pas ces regrets comme l'effet physique de l'influence des climats, auquel l'homme le plus insensible ne peut quelquefois se dérober. M. de Haller aimait son pays avec transport, et il a dû jouir d'un plaisir bien délicat, puisqu'il n'a pu se dissimuler qu'il en était l'ornement.

Mais le morceau le plus achevé de tous ceux que M. de Haller a publiés, est, sans contredit, celui dans lequel il a décrit les Alpes et les mœurs de leurs habitans. Plus un sujet était grand, plus il convenait à la force et à la vigueur de son génie, et plus il lui était facile de l'égalér.

Un assemblage majestueux de rochers, de collines et de lacs, dont les forêts sombres terminent les contours, compose le spectacle que les Alpes offrent à l'œil étonné de l'observateur. Ici, une montagne présente ses flancs stériles; les glaçons qui y sont accumulés, sont peut-être aussi anciens que le sommet qu'ils recouvrent; là, il semble que la terre soit en contact avec le ciel; un mont escarpé s'élève au-delà des nuages; ailleurs, du haut d'un roc perpendiculaire, un torrent se précipite à travers mille écueils; des fleuves, qui vont au loin tracer les limites des empires, y prennent leur source; l'or le plus pur se mêle avec le limon qu'ils déposent; le berger des Alpes le sait, et ne daigne pas le recueillir. Près de là, sur une montagne fertile, on voit une chaîne de coteaux agréables, et la température y est douce et féconde. Ici, croissent les plantes du nord; là, se trouvent celles du midi, et des climats aussi



variés ne sont séparés que par une colline ou par un vallon étroit. Ce fut de la cime de ces montagnes que M. de Haller observa la nature, qu'il la vit sous ses différens aspects, et qu'il apperçut la futilité des systèmes publiés sur la structure du globe, par des hommes ingénieux et hardis, qui connaissent à peine le point d'où leur imagination s'est élancée.

M. de Haller commentait et expliquait, tous les ans, à ses élèves, les instituts de Boërhaave : ces leçons eurent le plus grand succès, et en 1739, il se détermina à les publier en six volumes. On y trouve le développement de la doctrine du savant professeur de Leyde, quelquefois obscur dans ses instituts, et on y découvre le germe des grandes vues de M. de Haller, sur la physique du corps humain.

Il avait déjà oublié ses talens pour la poésie : il semble même qu'il n'ait pas daigné en conserver les moindres agrémens. Au lieu d'un style noble et fécond, il a employé dans ses ouvrages sur les sciences une latinité sèche, quelquefois embarrassée, et à laquelle il faut même être accoutumé, pour l'entendre. Mais on est bien dédommagé de cette légère peine par la profondeur des idées, par l'enchaînement des réflexions, et par l'immensité de l'érudition dont ses productions sont remplies.

Ce qui étonne le plus , en examinant les productions nombreuses de M. de Haller , c'est le passage rapide d'un objet à un autre. Profond et sublime dans plusieurs genres , il est partout au niveau des plus grands maîtres , et quelquefois il les surpasse.

Ayant pris soin de faire dessiner et graver les pièces d'anatomie les mieux préparées , qui avaient servi à ses leçons , il en a résulté une belle suite de planches , qu'il a publiées depuis 1743 , jusqu'en 1753 , en huit cahiers , avec des explications très-détaillées et des notes très-savantes.

Ce fut en 1746 qu'il annonça ses expériences sur la respiration. Il prouva alors par des faits très-nombreux , que la première côte est beaucoup moins mobile que les autres ; que les espaces intercostaux diminuent dans l'inspiration ; que les deux plans de muscles , qui portent le même nom , sont également destinés à relever les côtes , et qu'enfin , ces divers mouvemens ne deviennent bien sensibles qu'après que l'on a fait une ouverture à la poitrine de l'animal.

M. de Haller , après s'être servi pendant vingt ans , des instituts de Boërhaave dans ses leçons , publia , en 1747 , une physiologie de sa composition , sous le titre modeste de *Primæ lineæ Physiologicæ*

*Physiologicæ*. Tout est exact et concis dans cet ouvrage : l'auteur est très-réservé sur tout ce qui a quelque rapport aux systèmes. Peut-être même, serait-il à souhaiter qu'il en eût parlé quelquefois, ne fût-ce que pour les réfuter. Les élèves à l'instruction desquels ces élémens sont destinés, soutiennent difficilement la lecture d'un traité où tout est serré, précis et rigoureux ; car, telle est la nature de l'esprit humain, que la vérité même a besoin de quelques ornemens pour lui plaire.

Au milieu de ses occupations, M. de Haller trouva le temps de former plusieurs établissemens qui manquaient à Gottingue. Il obtint en 1751, que les chirurgiens, qui n'étaient point réunis en corps, fussent érigés en collège, et il en fut nommé Président ; il le fut aussi de la Société de Gottingue, dont il rédigea les réglemens. On dut à son crédit l'établissement d'un hôpital destiné aux accouchemens, dans lequel on enseigne cet art si important pour l'humanité. Il réunit dans un cabinet des préparations d'anatomie très-curieuses, et dont plusieurs étaient son ouvrage ; enfin, il fonda une école pour les artistes destinés à peindre ou à dessiner des plantes et des animaux, institution dont il n'y a jamais eu d'exemple, et qui

I

B

prouve combien il avait mis l'anatomie et la botanique en vigueur à Gottingue.

Il n'y avait qu'un seul pays que M. de Haller pût préférer à Gottingue, c'était sa patrie; il y retourna en 1753; lorsqu'il s'aperçut que ses forces ne pouvaient plus suffire aux travaux dont il était surchargé.

Son retour à Berne y répandit la joie la plus vive; peu de temps après, comme Membre du Conseil souverain, il obtint, par le sort, la place de Gouverneur de la Maison de Ville; de sorte que le hasard sembla conspirer cette fois avec le vœu de la nation, pour récompenser ce grand homme.

La république de Berne donna, en différens temps, à M. de Haller, plusieurs places dans ses tribunaux, et des emplois dont il s'est toujours acquitté avec le plus grand zèle. La direction de la province de Roche lui fut donnée en 1758; en 1762, il fut nommé Gouverneur du canton de l'Aigle, auquel il rendit des services importans. La rédaction du Code des Lois de cette république fut achevée par ses soins; et il détermina, par des essais faits en grand, qu'il communiqua, en 1764, à l'Académie royale des Sciences, la meilleure manière de préparer le sel par évaporation.

Les orphelins devant être regardés comme les enfans de la patrie, M. de Haller donna, en 1757, le projet d'une maison d'éducation, destinée à les recevoir, et dans laquelle les enfans des citoyens pauvres devaient aussi être admis. Il en a été directeur pendant plusieurs années. La république de Berne a de plus établi, d'après son projet, une école où la jeunesse patricienne est instruite dans tous les genres aux dépens du Gouvernement; et il a désiré qu'un de ses fils, qui est le plus jeune, y reçût son éducation.

En 1776, le roi de Suède le nomma chevalier de l'Etoile Polaire, premier ordre de ce royaume, mais qu'un particulier peut obtenir lorsqu'il a les talens de Liocræus ou de Haller.

La santé de M. de Haller avait été très-faible jusqu'à vingt ans. A vingt-huit, il devint très-robuste; il fut cependant toujours sujet à de fortes migraines. En 1776, l'humeur goutteuse dont il avait essuyé les attaques les plus violentes dans le pays d'Aigle et à Bex, lui fit éprouver plusieurs incommodités qui l'obligèrent à rester absolument chez lui.

Voyant ses forces diminuer de jour en jour et, l'écoulement d'une plaie qui s'était ouverte

à une de ses jambes, augmenter considérablement, il s'aperçut bien qu'il fallait succomber à tant de maux. Désirant en connaître le terme, il conjura le docteur Rosselet, médecin célèbre de Berne, et son ami, de lui parler à ce sujet sans déguisement. Comment cacher la vérité à un homme qui a toujours eu tant de passion pour elle? L'ami qu'il avait consulté, répondit à sa confiance et fixa cette époque à la fin de l'automne; M. de Haller l'entendit, lui serra la main, et continua de partager ses momens entre des occupations littéraires et des exercices de piété qui lui avaient toujours été très-familiers. Un moment avant d'expirer, ayant voulu savoir par lui-même quel était l'état de son pouls, il dit à M. Rosselet : *Mon ami, l'artère ne bat plus.* Il apperçut ainsi le moment, où il allait cesser de vivre, et il mourut le 12 décembre 1777, âgé de 69 ans.

M. de Haller écrivait et parlait l'allemand avec beaucoup d'élégance et de pureté. Le docteur Heyne, célèbre professeur d'éloquence à Gottingue, assure même qu'il a perfectionné et simplifié les tours de cette langue et qu'il l'a enrichie de plusieurs expressions nouvelles. Il savait aussi le français, l'anglais,

l'italien , le danois , le hollandais et le suédois , et il écrivait dans toutes ces langues aux savans de ces divers pays.

Les talens distingués de M. de Haller en plusieurs genres ne peuvent être révoqués en doute , puisqu'ils sont reconnus par tous les gens de Lettres ; il ne doit donc pas être confondu avec ces hommes superficiels qui , désavoués par toutes les classes de savans , et réduits à leur juste valeur , n'ont à eux qu'une masse de système que l'imagination enfante , que le style embellit , et qui , en multipliant et en répandant les erreurs , retardent singulièrement les progrès des sciences.

Pour suffire à tant d'ouvrages , la vie de M. de Haller a dû être très-occupée ; la lecture des livres nouveaux qui lui étaient envoyés de toutes parts , était le seul délassement qu'il se permit. Il couchait dans sa bibliothèque , et quelquefois il y passait plusieurs mois sans en sortir. Il y prenait toujours ses repas ; et lorsque sa famille s'y rendait pour les partager avec lui , il réunissait tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Son amour excessif pour l'étude avait influé non seulement sur son caractère , mais encore sur tout ce qui l'environnait ; sa maison était

devenue le sanctuaire des sciences ; tout y était consacré à leur culte. Des élèves qui travaillaient en grand nombre sous ses yeux dans la bibliothèque , et dans son amphithéâtre. Ses enfans , Madame de Haller elle-même , qui avait appris à dessiner et à peindre , afin de se rendre utile , ses amis et ses concitoyens se faisaient un devoir de contribuer à ses travaux. Cette impulsion s'était communiquée de proche en proche , lui seul recueillait tout , suffisait à tout et animait tout. Placé dans ce centre , tout aussi réagissait sur lui. Son imagination ne cessait de lui offrir des couleurs vives et soutenues ; sa sensibilité conservait long-temps les impressions dont il avait été affecté , et les bienfaits , ainsi que les offenses , s'effaçaient difficilement de son souvenir.

M. de Haller était d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il avait , suivant le rapport de ceux qui l'ont connu , beaucoup de vivacité dans les yeux , de noblesse et d'expression dans la physionomie , et il joignait une grande force à une prodigieuse activité ; en un mot , la nature l'avait traité avec ce soin qu'elle ne prend que pour quelques hommes rares dont chaque siècle s'honore , et dont nous voyons



dans le nôtre le nombre diminuer avec tant de regret.

HAMILTON, (Antoine comte d') naquit en Irlande, et passa en France avec sa famille, qui y avait suivi Charles II. Lorsque ce prince fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Mais il fut obligé de se fixer en France pour toujours, lorsque Jacques II vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1720, à 74 ans. Il avoit l'imagination vive et brillante, mais un peu de penchant pour la satire. Il a laissé plusieurs *Poésies* et d'autres ouvrages publiés en 1776.

HARRINGTON, (Jacques) Ecrivain politique d'Angleterre, naquit en 1611, d'une ancienne famille de Rutland. Il accompagna Charles I<sup>er</sup>. dans sa première expédition d'Ecosse. Après le malheureux sort de ce monarque, il s'éloigna de la société des hommes et ne conversa qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, ensuite à l'île de Saint-Nicolas, et de là à Plymouth, où il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages ont été rassemblés par Jean Toland, dont le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*.

**HARTSOEKER**, (Nicolas) naquit à Gouda en Hollande en 1656. Il s'appliqua aux Belles-Lettres, aux Langues, et cultiva sur-tout la Physique et les Mathématiques. L'Académie des Sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le Czar Pierre voulut l'emmenner avec lui ; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Cependant il quitta cette ville, sur l'invitation de l'Electeur Palatin, qui le nomma son premier Mathématicien, et Professeur honoraire en Philosophie dans l'Université de Heidelberg. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1725, à l'âge de 69 ans. Il laissa un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science.

**HEINSIUS**, (Daniel) né à Gand, fut disciple de Scaliger, pour lors professeur d'histoire et de politique, à Leyde, à qui il succéda, après avoir enseigné dès l'âge de vingt-deux ans la langue grecque. Il a laissé des ouvrages qui prouvent son grand savoir ; et en effet, il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque. Il avait reçu des marques d'estime de la République de Venise, de Gustave-Adolphe, et même du Pape Ur-

bain VIII. Il mourut dans sa patrie, en 1655.

HEISTER, ( Laurent ) célèbre médecin, naquit à Francfort, sur le Mein, en 1683. Il fut professeur à Altorf, et à Helmstadt, où il s'acquit une grande réputation, par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la médecine, et sur la botanique. Pierre I voulut l'attirer en Russie ; mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. Après avoir laissé à la postérité des productions aussi savantes que nombreuses, touchant l'art de la médecine et la chirurgie, il mourut à Helmstadt, en 1758.

HELMONT, ( Jean - Baptiste Van ) né à Bruxelles, en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Il donna dans des erreurs ; et pour quelques ouvrages écrits de sa main, au jugement de la Faculté de Théologie de Louvain, il fut enfermé jusqu'à ce qu'il les eût retractés. Il partagea les rêveries de Paracelse ; cependant son *remède universel* était une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. On a à lui reprocher une vanité déplacée ; croyant avoir dérogé à son rang, comme noble, en

cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après.

HÉNAULT, ( Charles-Jean-François ) naquit à Paris, en 1685. Il avait été quelque temps de l'Oratoire, où ayant cueilli les fleurs de la littérature, il rentra dans le monde, et remporta le prix de l'Académie Française; en 1707, par son poëme, *l'Homme inutile*. On a de lui *l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France*; ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'Histoire de France. Il est encore connu par quelques *Poésies fugitives*. Il mourut à Paris, en 1770, Président, Membre de l'Académie Française, et de celles des Inscriptions.

HENNUYER, ( Jean ) Évêque de Lisieux, mort en 1577, avait été confesseur de Henri II. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemi. Il s'opposa ouvertement au Lieutenant de Roi de sa province, qui vint lui communiquer l'ordre qu'il avait de massacrer les Huguenots de Lisieux. Cette fermeté mérita les éloges du Roi, et mérite ceux de la postérité.

HÉRACLITE. On sait peu de choses de ce philosophe. Il était d'Éphèse, et vivait vers la LIX<sup>e</sup> Olympiade. On dit qu'il n'eut point

de maîtres, et qu'il devint savant par ses continuelles méditations.

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la Nature, qui était un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius, Roi de Perse, fils d'Hystaspe, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à sa cour, où sa vertu et sa science seraient plus considérées que dans la Grèce. Le philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses et si pleines de bonté, répondit grossièrement, qu'il ne voyait parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition, et que se contentant de peu, comme il le faisait, la cour de Perse lui convenait mal. Il n'avait pas tort dans le fond. Il n'est pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des servitudes et des vices des courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, et l'estime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvait attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la mollesse, et des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il aurait pu seulement accompagner son refus de manières plus honnêtes.

C'était un vrai misantrophe ; il n'était content de rien , tout lui déplaisait. Le genre humain lui faisait pitié. Voyant tout le monde se livrer à une joie dont il sentait le faux , il ne paraissait jamais en public sans verser des larmes ; ce qui lui fit donner le surnom de *pleureur*. Démocrite , au contraire , qui ne voyait rien de sérieux dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes , ne pouvait s'empêcher de rire. L'un ne trouvait dans la vie que misères , l'autre que niaiseries et bagatelles. Ils avaient tous deux raison dans un certain sens.

Héraclite , ennuyé et fatigué de tout , prit enfin les hommes en si grande aversion , qu'il se retira sur une montagne , pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie , que ce genre de vie lui causa , l'ayant obligé de descendre à la ville , il y mourut peu de temps après.

HÉRODOTE , historien Grec , était d'Halicarnasse , ville de Carie ; il naquit l'année même que mourut Artémise , Reine de Carie , et quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Grèce. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis , petit fils d'Artémise , il la quitta pour se retirer dans

l'île de Samos , où il apprit à fond le Dialecte-Ionique.

C'est dans ce Dialecte qu'il a composé son histoire, renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier Roi des Perses, et la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitième année de Xerxès, ce qui comprend l'espace de six-vingts ans, sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 jusqu'à 3524. Outre l'histoire des Grecs et des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occupe le second livre. Il cite, dans l'ouvrage que nous avons, ses histoires des Assyriens et des Arabes, qu'il avait écrites; mais il ne nous en reste rien, et l'on doute même s'il les avait achevées, parce qu'aucun auteur n'en fait mention: on ne croit pas que la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Hérodote, pour se faire connaître en même temps à toute la Grèce, choisit le temps qu'elle était assemblée aux jeux Olympiques, et il y fit la lecture de son histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croyait entendre parler les Muses, tant le style

dans lequel elle est écrite parut doux et coulant ; et c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent, les noms des neuf Muses.

Il parait qu'il accorda une lecture particulière de son ouvrage à la ville d'Athènes, qui méritait bien cette distinction : ce fut à la célèbre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une histoire, composée avec tant d'art et d'éloquence, dut plaire à des oreilles aussi fines et aussi délicates que celles des Athéniens, et à des esprits aussi curieux et d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, et âgé peut-être de 15 ans, fut tellement frappé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espèce de transport et d'enthousiasme, et versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, et en fit ses complimens au père du jeune homme, nommé Olore, et l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montrait déjà un goût si marqué pour les Belles-Lettres, et qui pourrait un jour faire honneur à la Grèce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager, par



quelques louanges , des jeunes gens en qui ils apperçoivent des talens et de la bonnè volonté. C'est peut-être à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable histoire de Thucydide.

Hérodote , comblé de gloire , songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Mais , bientôt obligé de quitter une patrie ingrate , il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'était une colonie que les Athéniens envoyaient à Thurium , dans la partie de l'Italie appelée la grande Grèce , pour repeupler et rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie ; alla s'établir avec elle à Thurium , et il y finit ses jours. Thurium était l'ancienne Sibaris , ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sibaris , et on y ramassa les restes de cette ancienne ville , ruinée par les Crotoniates.

HIÉRON II , roi de Syracuse , descendant de Gélon , dont il avait hérité les vertus , sut mériter la couronne qui lui fut décernée unanimement par toutes les villes de l'Ile , et fut nommé Capitaine général contre les Carthaginois. Il continua la guerre en cette qualité contre les Mamertins ; ceux-ci eurent recours aux Romains et leur livrèrent Messine , l'an 260 avant

J. C. Les Carthaginois , appelés par le parti contraire , mirent le siège devant Messine , et firent un traité d'alliance avec Hiéron , qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul romain , Appius Claudius , leur donna bataille ; Hiéron y fit des prodiges de valeur ; cependant il fut battu et obligé de retourner à Syracuse. Les Carthaginois ne furent pas plus heureux , et Hiéron , voyant leurs forces affaiblies , fit sa paix avec les Romains , qu'il conserva avec une fidélité inviolable pendant 50 ans qu'il regna. Ce roi mourut l'an 215 avant J. C. , âgé de 94 ans. Par ses vertus , son goût pour les sciences et les arts utiles , enfin , par l'amour envers ses sujets qu'il regardait comme ses enfans , et l'État comme sa famille , il fut placé au rang des grands hommes.

HIPPARQUE , mathématicien et astronome de Nicée , florissait , l'an 159 avant J. C. , sous Ptolomée Philométor. Pline parle souvent d'Hipparque et avec éloge ; il remarque qu'il fut le premier , après Thalès et Sulpicius Galus , qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses , qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui ait imaginé l'Astrolabe , et qu'il entreprit de faire connaître à la postérité le nombre des étoiles , et de leur assigner à cha-

tune un nom. Il fit des découvertes dans l'astronomie, et détermina, avec assez de précision, les révolutions du soleil; il calcula la durée de celles de la lune, et fixa l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique; il forma enfin une *période lunaire* qui porte son nom.

HIPPOCRATE, le plus célèbre Médecin de l'antiquité, délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait. Il répondit à Artaxerxès Longue-main, l'appelant à sa cour, qu'*il devait tout à sa patrie, et rien aux étrangers*. Il avait le talent particulier de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours et la cessation des maladies. Il a laissé à la postérité des ouvrages inappréciables: il mourut à Larissa dans la Thessalie, à l'âge de 109 ans. Les Grecs lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre *Divin*.

Hippocrate a dû ses vastes connaissances en médecine, à son esprit d'observation. Aucun médecin, depuis lui, n'a tant et si bien observé. Sa fortune le mettait à même d'entretenir auprès

de chacun de ses malades un de ses disciples, qui, ne le quittant ni le jour ni la nuit, pouvait observer tous les symptômes de la maladie, et suivre entièrement sa marche. Le résultat de cette clinique rigoureuse et à domicile, a dû produire le plus beau corps de doctrine dont les fastes de la médecine puissent s'honorer.

**HIRE**, (Philippe de la) naquit à Paris, en 1640. Il fut d'abord élève de son père, fameux peintre; mais il quitta le pinceau, et s'appliqua à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie. De retour à Paris, en 1669, il fut envoyé en Bretagne et en Guyenne par le ministre Colbert, pour préparer les matériaux pour une carte générale de France. L'année d'après, ce géomètre fut employé à déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais. En 1693, il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne commencée par Picard. Il nous a laissé des ouvrages très-intéressans sur la géométrie. Il avait mérité à juste titre, par ses talens et ses vertus, l'estime des savans et l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1718.

**HOOK ou HOOKE**, (Robert) Mathématicien Anglais, né dans l'île de Wight, en 1635, fut

Membre de la Société royale de Londres, et Professeur de géométrie en cette ville. Il fit plusieurs découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques ; il perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche ; il prétendit avoir eu la première idée du ressort spiral, qui sert à régler le balancier des montres. En 1666, il présenta à la Société royale un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu, et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebâtie. Il mourut en 1703, à 68 ans ; il a laissé plusieurs ouvrages très-estimables.

HORACE, (*Quintus Horatius Flaccus*) était de Venuse, et, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 638.

Son père, quoique simple affranchi, et d'une fortune médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des officiers riches se contentaient d'envoyer leurs enfans chez un maître, qui leur apprenait à lire et à compter. Le père d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit, capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les chevaliers et les sénateurs la donnaient à leurs enfans. A voir la manière dont le jeune Horace

était vêtu, et les esclaves qui le suivaient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aïeux opulens; et cependant, son père n'avait pour tout bien qu'une petite terre. Peut-être excédait-il en ce point; mais, qui oserait le condamner? Il ne craignait point de se ruiner, ni lui ni son fils, en employant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation était le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus; et prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de gouverneur, et l'accompagnait chez tous ses maîtres.

On est charmé de voir le respect et la vive reconnaissance qu'Horace fit paraître pendant toute sa vie, pour un tel père. « Par ses soins, » dit-il, il m'a conservé la pureté, qui est le » fondement de la vertu, et il m'a garanti non » seulement de toute action déshonnête, mais » encore de tout reproche et de tout soupçon ».

Le père d'Horace, quoique sans lettres et sans érudition, n'était pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles, qu'il pouvait entendre. Il le formait en particulier, l'instruisait familièrement, et s'appliquait à lui inspirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il voulait le dé-

tourner de quelque mauvaise action : Pourrais-tu , lui disait-il , douter si l'action dont je veux t'éloigner , est contraire à la vertu et à tes véritables intérêts , pendant qu'un tel , qui l'a faite , s'est absolument décrié ; que cet autre , par ses débauches , a ruiné son bien et sa santé ? ( et c'était ici que venait le coup de satire ). S'il voulait , au contraire , le porter à quelque bonne action , il lui citait quelqu'un qui l'avait faite avec succès ; et il choisissait toujours les principaux d'entre les Sénateurs , et les plus gens de bien.

Cette manière d'instruire les jeunes gens a son utilité , pourvu qu'elle ne dégénère point en médisance et en satire. Les exemples font bien plus d'impression sur l'esprit , que tous les discours et toutes les moralités.

Si l'on en croit Horace , c'est à ces instructions paternelles , reçues avec attention et docilité , qu'il était redevable de se voir exempt de grands défauts ; mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue , soit par plaisanterie ou autrement , le goût satirique qui lui resta toute la vie

Il ne pouvait se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel père , et il en parle avec une reconnaissance qu'on ne peut assez estimer,

de quitter plus tôt qu'il n'aurait désiré un séjour si agréable. Brutus passant par Athènes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels était Horace : il le fit Tribun des soldats. Horace avait demeuré à Athènes quatre ou cinq ans. Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poète, qui n'était pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, ayant pris la fuite et abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Horace, à son retour, ne fut pas long-temps sans être connu de Mécène. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron, de ce mérite naissant, Varius ensuite vint à l'appui et le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécène, le respect pour un seigneur si puissant et la timidité qui lui était naturelle, lui lièrent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu et à paroles entrecoupées. Mécène lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passèrent, sans qu'il entendit parler de rien, et sans que de son côté, il se donnât aucun mouvement. On aurait pu croire que, Mécène, peu content



de ce premier abord qui n'avait pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeait plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappela et le mit au nombre de ses amis : ce sont les termes d'Horace ; et, depuis ce temps là, il fut admis à une intime familiarité.

On peut juger de la tendre amitié de Mécène pour Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament ; « Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même ». Auguste lui offrit la charge de secrétaire du Cabinet, et écrivit pour cet effet à Mécène de cette manière : « Jusques ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires, et infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table à la mienne, et il m'aidera à faire mes lettres ». Horace, qui aimait fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'aurait fort gêné, et s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, et n'en fut pas moins de ses amis.

Quelque temps après, il lui écrivit en ces termes ;

termes : Usez-en à mon égard avec liberté , comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulais que vous vécussiez avec moi de cette manière , si votre santé l'eût permis.

Horace ne se plaisait qu'à ses maisons de campagne , soit dans les pays de Sabine , soit à Tivoli ; où , libre de soins et d'inquiétudes , il goûtait dans une agréable retraite toute la douceur du repos , unique objet de ses vœux.

La Cour , qui plaît tant aux ambitieux , n'était pour lui qu'un exil et une prison. Il ne comptait vivre et respirer , que quand il retournait à sa chère campagne , où il se trouvait plus heureux que tous les rois de la terre.

Il mourut sous le Consulat de C. Marcius Censorinus et de C. Asinius Gallus , âgé de cinquante-sept ans , après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins , la violence de son mal ne lui ayant pas donné le temps de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies , joignant le tombeau de Mécène , qui était mort la même année , peu de temps avant lui. Il avait toujours souhaité de ne lui pas survivre , et sem-

blait même s'y être engagé par un serment.

**HORTENSIVS**, ( *Quintus* ) célèbre orateur Romain; balança quelque temps les succès de Cicéron; à qui cependant il finit par céder le premier rang. Il avait joui d'une réputation précoce, et était déjà célèbre à l'âge de dix-neuf ans. Il gâtait par un peu d'affectation le talent du geste, qu'il avait reçu de la nature, et qui contribue si puissamment à faire ressortir l'éloquence. Aussi ses ennemis lui avaient-ils donné, par dérision, le surnom de *Dyonisia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Jaloux de plusieurs sortes de gloire, il voulut briller dans les armées, après avoir brillé dans le barreau. Il devint Tribun Militaire, Préteur, et enfin Consul. Ses ouvrages, au rapport de Quintilien, étaient au-dessous de sa réputation; mais Cicéron rend plus de justice à son rival, et ne parle de lui qu'avec éloge. Hortensius avait amassé de grands biens. On prétend qu'à sa mort on trouva dix mille muids de blé dans ses caves.

**HUME**, ( David ) naquit à Edimbourg en Ecosse, 1711. Il fut d'abord destiné au Barreau; mais la nature ne lui ayant accordé le talent de la parole, que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver

la Littérature et la Philosophie. En 1746, il accompagna le Général Saint-Clair dans l'expédition du port de Lorient, en qualité de secrétaire ; en 1765, il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour de France. Enfin il renonça entièrement aux affaires publiques, pour se livrer à une vie douce et indépendante. Il mourut en 1776, à l'âge 65 ans. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* et d'autres ouvrages traduits en français,

FIN DU PREMIER VOLUME.

584600

Scor

18

1870

Received of the Hon. Secy of the Navy  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of  
the sum of \$1000.00 for the purchase of

